BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
21 12
NAPOLI

II Suppl. Palat. B 21

NOUVEAUX
MÉLANGES
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE M.me NECKER.

SBN
627885

NOUVEAUX
MÉLANGES
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE M.me NECKER.

TOME SECOND.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire,
quai Voltaire, N.° 10.
GENETS, Libraire, rue Thionville, N.° 5.

AN X. — 1801.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

La comtesse Diane disoit au roi (Louis XVI) : Je voudrois avoir un sylphe pour le consulter dans certaines circonstances très-délicates. Le roi lui répondit : Vous l'avez ; la conscience n'en est-elle pas un (1)?

Certaines gens veillent à ce qui se passe au-dedans d'eux, et seçondent la faculté qui leur a été donnée par la nature de rapporter tout à un

(1) Quel mot ! c'est une action, c'est une vie entière.

centre ; ils s'en occupent, ils connoissent parfaitement tout ce qu'ils possèdent : d'autres ont un trésor composé à leur insu ; leur ame, comme leur corps, s'accroît de ce qui leur convient sans qu'ils y contribuent ou qu'ils s'en apperçoivent ; les pensées nouvelles s'établissent dans leur cerveau au milieu des anciennes ; il n'y a point l'œil du maître pour en faire la revue et les découvrir ; il faut des circonstances, des injustices, des passions, pour les obliger à chercher leurs ressources ; et ils sont étonnés d'en trouver.

On disoit dernièrement qu'un penseur profond avoit beaucoup de supériorité sur un grand écrivain ; que le style s'acquéroit par l'usage et par la patience, et que Montesquieu étoit fort au-dessus de Racine. Peut-on rabaisser ce talent sublime qui semble réunir tous les autres

dans un seul, et dont la puissance, appelant à son secours tous les êtres qui remplissent le monde, parvient à faire passer les pensées et les images d'une ame dans une autre? Le petit talent de faire des vers facilement, ou d'écrire facilement en prose, se perfectionne par l'usage, et n'a aucun rapport avec le génie d'un grand écrivain : celui-ci, au moment où il veut transmettre sa pensée, évoque à soi toute la nature; alors toutes les connoissances qu'il a acquises se présentent à la fois pour attendre ses ordres; son cœur bat avec force, ses sentimens se raniment, toutes les images qui peuvent appartenir à sa pensée et lui donner le mouvement et la vie, se précipitent au-devant de lui; le charme s'opère, il est fini; ce sont les vues de la nature, c'est un chapitre des opinions religieuses, c'est Phèdre ou Sémiramis. Aussi les anciens n'ont jamais parlé

de ce talent sublime que comme d'une inspiration. L'usage ne peut rien à de telles facultés; ou l'oracle parle, ou il se tait; et la seule manière de conserver ce don du ciel, c'est l'habitude de tous les grands sentimens, qui ne laissent jamais entrer dans l'ame aucune idée fausse, pusillanime ou déshonnête; c'est aussi l'acquisition de toutes les connoissances qui agrandissent l'espace autour de nous, et qui élèvent notre ame par l'admiration, par ce sentiment d'une supériorité à laquelle on voudroit inutilement atteindre; c'est enfin l'exercice de sa sensibilité, la jouissance des sacrifices qu'on lui fait, et tout ce qui excite l'ame à s'approuver elle-même.

Donnez au grand écrivain une pensée commune; elle sera bientôt pour lui le marbre dont il va former une statue. Est-ce une idée morale? il y

joindra les sentimens les plus sublimes et les plus passionnés, et quelquefois les plus doux; il la fera pénétrer jusques au fond du cœur; il fixera l'attention, il inspirera la terreur; et le monde se prosternera devant la vertu, dont on ne lui avoit montré d'abord que des phrases mortes, qu'une image obscure et défigurée. Que le grand écrivain s'empare d'un phénomène de la nature, du retour d'une comète après plusieurs siècles, que mettra-t-il à côté de ces époques fixes, de cette apparition précise d'une étoile nouvelle et excentrique, rapportée froidement par un observateur physicien? Buffon, prenez la plume; dans l'instant le ciel est en feu, la puissance de l'homme se manifeste, il pénètre dans les lois de l'univers, il assigne des époques invariables pour les tems même où il ne sera plus; et cependant il montre en même tems la foiblesse de l'homme

qui regarde comme un présage funeste ces regles invariables de notre architecture céleste, et qui s'en effraie; enfin il développe le talent des grands hommes qui saisissent habilement ce moment de terreur pour gouverner les nations à leur gré. L'imagination s'étonne de la force immense de ce soleil, qui ramène à lui tous les corps égarés dans le vague de l'espace, et qui semble leur dire : Vous y reviendrez après deux mille ans, et je vous adjure devant mon tribunal à une heure préfixe de l'éternité. Quelle grandeur cette force représente ! quel étonnement elle fait naître ! que le monde se prosterne et qu'il l'adore ! Mais arrête, arrête, homme insensé ! le soleil n'est, comme toi, que l'esclave soumis de cet être incompréhensible auquel ton imagination, ta pensée dans son plus grand élan, toutes les facultés même d'admirer ne peuvent parvenir ; ce

soleil, que tu allois adorer, est moins que toi, être foible et rampant sur la terre, puisque tu as reçu un rayon d'intelligence qui peut le juger et le mettre à sa place. Telle est une foible esquisse du vol de l'écrivain quand il parcourt la terre, quand il recueille ses souvenirs et ses sentimens pour donner l'existence à une grande pensée. Est-ce là ce foible talent des petites ames qui réduisent en poussière tout ce qu'elles touchent, qui arrondissent continuellement le sable qu'elles trouvent sous leurs pas, et qui, malgré tous leurs efforts, n'en feront jamais qu'une terre sèche et stérile?

Dans un esprit soumis à la volonté divine, l'habitude des souffrances produit toujours quelque changement moral, et trompe les spectateurs, qui supposent la diminution du mal; mais ils ne voient pas qu'on

apprend à supporter les persécutions de la douleur, comme celles d'une étrangère dont on va bientôt se séparer.

Quand un homme du monde parle raison, il a une grace particulière; la raison dans sa bouche paroît une prisonnière échappée à l'esclavage, et qui jouit d'autant plus de la liberté, qu'elle ne paroissoit pas lui être destinée.

Le tems, dit M. de Buffon, est un ingrédient nécessaire dans beaucoup de choses; c'est par lui que la nature exécute des merveilles, que l'art en produiroit aussi s'il avoit le même moyen.

Les petits esprits, disoit M. de Buffon, prennent toujours le bizarre pour le grand. N'étoit-ce point une prédiction?

La plupart des naturalistes, dit M. de Buffon, ne font que des remarques partielles ; ils décrivent une pierre, et puis une seconde pierre à mesure qu'ils les rencontrent. Il vaut mieux avoir un faux système; car il sert du moins à enchaîner nos découvertes ; et c'est toujours une preuve qu'on sait penser, et qu'on peut être utile.

L'abbé Arnaud disoit que le style de M. de Tressan avoit toujours de l'action et de la chaleur; qu'il écrivoit *animé* où d'autres auroient écrit froidement *engagé* ; qu'il observoit l'harmonie même sans s'en douter. L'Arioste commence ainsi : *Je chante les dames et les chevaliers;* M. de Tressan traduit, *Sexe enchanteur, c'est vous que je chante.*

Il seroit bien plus doux de se servir des hommes comme partie de

nous-mêmes, que comme instrumens de nous-mêmes : pour l'un, il ne faut qu'être obéi ; pour l'autre, il faut être aimé.

M. de Boufflers fit ces vers pour M. de Nivernois, en lui envoyant un Arioste italien de la part de madame de Boisgelin :

Je quitte une grande imbécille
Qui ne sait pas ce que je vaux,
Et je vous demande un asyle :
On n'est bien qu'avec ses égaux.
Si je vous fais plaisir, vous me rendrez service.
Avouons-le de bonne foi,
Où trouverois-je en France un aussi bon hospice?
Je suis chez vous comme chez moi.

Le maréchal de Brissac avoit perdu connoissance : l'on fit venir un capucin pour le confesser ; le maréchal l'apperçut en reprenant ses sens : Capucin, lui dit-il, qui t'a fait si hardi

que de t'établir médiateur entre Dieu et Timoléon ? (nom de baptême du maréchal.)

M. Dubucq dit qu'il n'y a rien de bon dans la nature qui ne soit composé de deux contrastes : le bonheur est composé d'intérêt et de calme; l'homme, de paresse et de curiosité, etc.

Un homme d'esprit ignorant est toujours un peu subtil; car penser sans lire oblige nécessairement à se réplier sur soi-même : c'est une observation de M. de S.-Lambert sur M.**.

L'on ne doit employer la métaphysique et la morale, disent les gens du monde, que comme les artistes emploient les draperies pour couvrir et décorer les figures. Ce mot mar-

que à-la-fois un défaut de profondeur dans l'esprit, et une dépravation absolue.

Le génie crée, le talent met en œuvre, et le goût met en place.

M. de Charolais et M. de Brissac faisoient leur cour à la même actrice: ils se rencontrèrent chez elle; M. de Charolais dit à M. de Brissac, Sortez. Vos ancêtres, répondit M. de Brissac, auroient dit, *Sortons.*

M. de Buffon brûle toutes les lettres; il croit que le besoin de les relire, et de revenir ainsi sur les petites habitudes du passé, est une perte de tems, et la cause du radotage des vieillards; ils doivent oublier le passé pour ne s'occuper que du présent; et c'est ainsi qu'on ne rabâche pas, et qu'on est à la suite du siècle. Il ne faut conserver du

passé que la chaîne des grandes idées. L'esprit qui s'occupe du passé, sans le rapprocher du tems présent, est foible et sans action : l'on n'a besoin pour cette opération facile de l'ame ni de pénétration ni d'énergie ; c'est le présent, et sur-tout l'avenir qui exige le développement de toutes nos facultés ; aussi l'art de l'écrivain, qui est en même tems l'art de mettre en mouvement toutes les puissances de notre ame, cet art, dis-je, consiste sur-tout à faire des tableaux, et à ramener aux choses présentes et sensibles : et quand Bossuet disoit, *Averti par mes cheveux blancs*, etc., il avoit employé cet art dans toute sa perfection.

César, dans le Catilina de Voltaire, fait l'éloge de tous les Romains en racontant les détails d'une bataille qu'il a gagnée, et il ajoute,

Permettez que César ne parle point de lui.

Ce vers est de trop, dit d'Alembert: Oui, répondit Voltaire, si tous les spectateurs vous ressembloient; mais il falloit les avertir de la modestie de César.

La seule jouissance qui peut être solitaire est celle de l'esprit; et peut-être même est-il en communication avec d'autres esprits sans que nous en ayons la conscience.

Les Grecs ont formé leur langue d'une manière inverse à celle des autres nations: leurs prosateurs n'ont écrit que cinq cents ans après leurs poëtes, et c'est après que les mots ont passé par la filière de tous les genres de vers, après qu'ils ont été embellis, chantés, ennoblis, qu'ils sont venus enfin se ranger dans la prose. Au contraire la froide prose a fourni ses expressions aux poëtes des autres nations.

La langue française est historique et non pittoresque, dit l'abbé Arnaud. C'est au génie à la rendre pittoresque.

Ce qui tourmente l'homme de bien, c'est la rivalité des devoirs; ce qui tourmente l'administrateur, c'est la rivalité des vérités.

M. Necker avoit répondu à divers libelles sans presque les indiquer; M. Duché écrivoit : Il est comme l'ange Michel dans le tableau de Raphaël, il écrase le démon sans le toucher.

M. de Condorcet a fait une chose de mauvais goût, quand il a comparé brusquement M. de la Condamine à César; mais il n'y a point de comparaison si extraordinaire en apparence qu'on ne puisse faire supporter au lecteur, quand on la fait

venir par des nuances insensibles.

M. de Buffon distingue aisément dans un enfant les connoissances qu'il a acquises par les livres, de celles qu'il a acquises par les yeux. Il faut faire voir beaucoup de choses aux enfans pour les accoutumer à penser et à comparer par eux-mêmes; il faut, dit-il, leur présenter un grand nombre d'objets, cela leur fait de l'esprit.

M. de Buffon fait plus de cas de Milton que de Newton; Milton, selon lui, avoit l'esprit beaucoup plus étendu; et il est plus difficile de réunir des idées qui intéressent tous les hommes, que d'en trouver une qui explique les phénomènes de la nature.

Un petit garçon, adoré de sa mère, étoit avec elle chez madame Geoffrin,

et avec un homme de bonne compagnie. On portoit alors des gants à franges; l'enfant prit un de ces gants, et en donna un soufflet effroyable à l'homme; les grains d'épinards entrèrent dans ses yeux, et lui firent beaucoup de mal; la mère s'écria en reproche : Toujours de la main gauche, mon fils!

L'ancien dauphin étoit persiffleur; il se moquoit de madame de Luxembourg et de son admiration pour les Montmorenci. Un jour cherchant à la plaisanter : savez-vous, madame, toutes les belles actions des Montmorenci? — Monseigneur, je sais l'histoire de France.

Helvétius avoit sacrifié cent mille écus de rente pour se livrer aux lettres. Il ramenoit toujours la conversation sur son livre, et sur le chapitre qu'il faisoit, dans l'espérance

qu'on lui aideroit à éclaircir ses idées, et, dans ce but, il disoit quelquefois des absurdités afin qu'on le contredît.

L'esprit du baron d'Olbach est toujours au niveau de la personne qui lui parle, bête ou aigle.

Le gouvernail est une petite planche qui, tournée en différens sens, présente un léger obstacle à l'eau; mais cet obstacle est suffisant (car il est continuel) pour détourner le vaisseau; grande leçon adressée à ceux qui gouvernent les hommes, résistance douce, invincible et continuelle.

M. de Buffon aimoit Richardson à cause de sa grande vérité, et parce-qu'il avoit regardé de près tous les objets qu'il peignoit. En effet considérer attentivement, observer avec réflexion, même les choses dont tout

le monde parle est le seul moyen de découvrir des traits moins communs, et que chacun se retrace cependant comme les ayant vus sans les avoir remarqués.

Le pronom *son*, appliqué aux choses inanimées, fait mal.

Il y a des expressions qui, sans être incorrectes, ne paroissent pas les expressions les plus fortes.

Les *son sa ses*, quand ils sont près les uns des autres, et qu'ils se rapportent à deux personnes différentes, font amphibologie; c'est là un des grands embarras de notre langue.

On ne se sert du mot *point* que pour une négation absolue, et sans aucune modification; ainsi on ne diroit pas, *je ne croirai point facilement*, mais *je ne croirai pas facilement*.

Quand on a commencé une suite de phrases par l'infinitif, il faut bien se garder de mettre d'autres tems : ainsi il ne faudroit pas dire, pour nuire, pour plaire, et pour l'acquit, mais pour *acquitter.*

Quand on a fait deux membres d'une phrase, il faut que les deux autres soient parallèles ; ainsi *tous les instans de ma vie peuvent nuire ou servir au bonheur de vingt millions d'hommes*, il ne faut pas ajouter *et préparer celui de la race future*, mais plutôt *et préparer la ruine ou la prospérité de la race future.*

L'éloquence n'est autre chose que la marche rapide de l'esprit vers un but.

Pour savoir si l'on n'a pas mis des longueurs, il faut s'arrêter lorsque l'esprit est satisfait; tout ce qui est de plus est de trop.

Il faut observer de ne rien mettre dans le commencement d'un ouvrage qui soit contraire aux opinions ou au goût des lecteurs ; ce n'est que quand on les a subjugués qu'on peut prendre son élan : il faut toujours disposer les esprits avant de leur dire son secret.

Il ne faut pas se permettre dans la même phrase deux mots qui représentent la même idée, comme monde et univers.

Les insinuations indirectes déplaisent toujours, car on n'en connoît pas la mesure. Par exemple, regarder sa montre ou se remuer sur sa chaise, quand on veut abréger une visite, déplaît certainement ; c'est la preuve d'un ennui qui peut être de tous les tems, et qu'on veut cacher ; il vaut donc mieux s'exprimer franchement, dire, J'ai telles affaires, je ne puis rester ; il semble alors qu'on

s'adresse à des gens à qui l'on ne craint pas de parler ainsi, parcequ'ils doivent toujours être sûrs de nous plaire. La vérité a un caractère que rien ne peut remplacer, et qui n'offense personne : la ruse dans les manières peut être regardée comme un demi mensonge.

La mélancolie est la convalescence de la douleur: quelqu'un l'a dit.

Tous les vices sont relatifs, comme l'intempérance.

Il ne faut jamais parler de soi qu'en rappelant ses peines ou ses malheurs : la cécité de Milton, les cheveux blancs de Bossuet, ect. sont des exemples.

Madame de Noailles, mère de la duchesse de la Valliere, a vécu jus-

qu'à près de cent ans, et avoit vingt-un enfans : on lui appliquoit le vers de Racine,

L'éternel est son nom, l'univers son ouvrage.

Monsieur de Valincourt disoit en voyant brûler sa bibliothèque : Je n'aurois guere profité de mes livres, si je ne savois pas les perdre.

La supériorité de l'écrivain que j'estime le plus tient à ce qu'en marchant toujours sur la même ligne il se fait cependant escorter de tous les motifs, de tous les intérêts, de tous les sentimens passionnés qui peuvent s'allier à ses opinions, et en faire connoître l'importance ; ainsi il n'est pas seulement métaphysicien, il est à la fois moraliste, pieux, sensible, raisonnable : de cette manière il atteint à tous les hommes et à tout l'homme. Les métaphysiciens les plus estimés marchent il est vrai sur une seule li-

gne, mais seuls, sans être ni secondés ni accompagnés par les sentimens et les mouvemens ; ils traversent notre pensée, mais ils ne nous pénètrent pas dans tous les sens.

Un des plus beaux présens que nous ait faits l'auteur de la nature est le plaisir attaché à nos jugemens intérieurs, plaisir aussi vif quand on découvre les causes des effets, que quand on jouit des effets mêmes.

Rien n'est irréparable dans l'ordre sublime établi en faveur de la vertu.

L'opinion est toujours cruelle ; on ne lui voit estimer véritablement que le malheur : c'est sa règle, elle n'a jamais pardonné à un poëte tragique d'avoir sauvé la vie à ses héros ; il ne faut donc jamais la captiver par l'image du bonheur, à moins qu'on ne lui en montre à côté la fin ou la pri-

vation, comme dans l'Eden de Milton.

L'exercice de la vertu produit la foi plus sûrement que la foi ne produit la vertu.

Avez-vous lu ce mémoire de M**? c'est un compositeur qui prélude sans avoir encore le motif de son air; il a de l'harmonie et point de style, beaucoup de paroles et point d'idées, beaucoup de moralité sans morale, beaucoup de mouvemens sans effet, etc.

Quand on voit l'association continuelle des souffrances et de l'ambition, de la réputation et des avant-coureurs de la mort, l'on ne sait que penser de la vie ni pour soi ni pour les autres; et l'on croit perdre l'existence en la considérant, comme cet anatomiste, dont parle Pope, qui

poursuit le principe de la vie pour le connoître, et le voit s'évanouir sous son instrument destructeur.

Souvent le retour de l'opinion ne dépend que d'un instant; c'est lorsqu'elle est en mouvement, lorsque tous les vents sont déchaînés, qu'il faut tâcher de la ramener au port: si l'on attendoit le calme, elle ne pourroit plus y aborder.

Le spectacle de Paris dans ce moment est impossible à décrire: l'opinion parcourt tous les rangs; elle inspire, elle ralentit, elle attriste, elle désespère, elle prend toutes les formes et toutes les bouches: mais le sceptre qu'elle a dans sa main s'y fortifie tous les jours, et il n'est plus tems de vouloir le lui ravir. Les femmes parlent de la constitution avec la même chaleur qu'elles analysoient le sentiment à l'hôtel de Rambouillet.

La nation françoise est entière-

ment changée, et quoiqu'en ait dit Montesquieu, elle prouve que les caractères et les opinions dépendent du cours des pensées, bien plus que du cours du soleil et de la nature des climats.

•

M.*** a une grande difficulté à saisir les idées d'autrui ; il s'appartient tellement à lui-même, il est si profond penseur, qu'il ne peut ainsi se diviser entre lui et un autre : de là vient qu'il est très bon critique et mauvais juge ; il sent foiblement ce qui est bien, et dans l'instant il s'apperçoit de ce qui fait obscurité, car c'est un obstacle de plus pour son intelligence ; en sorte que plus son esprit est obtus, et plus il est fin ; et c'est bien de lui qu'on peut dire avec M. Dubucq, *Tout sert en ménage*, puisque les défauts de son esprit sont utiles à la perfection de ses ouvrages ; plus il pense

profondément, plus il exige de clarté dans ses propres écrits, et il les refait souvent jusqu'à ce qu'il s'entende bien, sûr alors que tout le monde l'entendra.

L'homme est le plus haut point d'admiration où l'homme puisse atteindre; mais le sentiment qui nous éleve à l'Etre supréme ne peut être comparé à rien : il nous est inconnu à nous-mêmes; ce sont des élans dont nous ne pouvons mesurer la hauteur; c'est l'infini de plus que l'admiration, car pour admirer il faut connoître : ici nous savons, nous sentons, nous jouissons, et nous ne connoissons pas, et comme pour les autres infinis nous ne pouvons plus marquer de dégrés.

Tout est neuf et tout est antique, c'est l'épigraphe des ouvrages de M. Necker. Plusieurs de ses pensées sont

neuves, et cependant se lient immédiatement à celles des ames tendres, et semblent doubler l'existence.

L'opinion ne mérite des égards qu'autant qu'elle mérite l'estime ; dès qu'elle s'égare, l'on est condamnable de ne pas la mépriser, et lorsqu'elle s'attache à des choses indifférentes il faut être indifférent pour elle.

Quand je vois attribuer à de grands hommes des ouvrages qui ne sont pas dignes d'eux, et dont la morale est moins pure que la leur, je me rappelle cette erreur des Grecs, qui crurent qu'Homère, après avoir chanté les héros, s'étoit abaissé jusqu'au combat des rats et des grenouilles. Il ne faut pas même qu'un grand homme se permette des écrits de plaisanterie ; quand on a paru dans le sanctuaire, on ne doit plus se montrer au théâtre.

Quand la mort nous enlève un grand homme, quand nous le voyons lutter avec elle, ses horreurs nous frappent davantage ; elles tiennent du surnaturel et presque du gigantesque de la personne qu'elles attaquent : cette triste observation a été faite auprès du lit de mort de M. de Buffon.

Estime, amitié, profond intérêt, toutes ces affections de l'ame peuvent être mieux peintes par un autre; mais pour l'original, je le réclame, et c'est à moi qu'il appartient.

L'opinion a des repos où elle se trouve incertaine sur la route qu'elle doit prendre : c'est alors que les honnêtes gens doivent se montrer pour la lui indiquer, et non quand elle court à travers champ comme un cheval en furie.

On est actuellement si peu occupé

de religion, qu'on nous oblige à regretter jusques aux divisions dont elle étoit la cause ; c'est un grand vice que celui qui en fait regretter un autre.

L'homme d'esprit reste toujours à sa place, sans s'élever ni s'avancer ; il répand son éclat autour de lui, il reçoit ses couleurs de tous les objets qui l'environnent, et il les rend à son tour : l'homme de génie s'élance toujours en haut ou en avant, et cependant ses idées le précèdent encore : l'on diroit qu'il court après elles, afin de les arrêter pour apprendre à les mieux connoître ; ou plutôt ce sont des lueurs qu'il apperçoit, et qui lui persuadent que le lieu d'où elles partent est habité et doit être le terme de son voyage ; c'est ainsi que ses pensées l'obligent à se hâter, et qu'elles marquent sa route et l'éclairent d'avance.

Quoique M. de Guibert eût beaucoup d'objets d'affections, il étoit si actif, si sensible, et si mobile, qu'on pouvoit se croire dans la première classe de ses attachemens : toujours occupé des choses et des personnes, il faisoit les délices de ceux qui aiment l'esprit, et ne laissoit rien à désirer à ceux qui ne vivent que de sentimens.

Les gens d'esprit ne doivent jamais se permettre de porter la sagacité de leur vue sur des objets qui leur sont étrangers : ils séduisent par leur manière de voir, et ils font perdre le fruit de l'expérience et de la longue habitude des choses.

L'expérience environne toutes les idées ou tous les principes de conduite d'une multitude d'autres idées accessoires ; c'est cette atmosphère qu'il faut toujours respecter, et dont

il est impossible de connoître toute l'influence ni toute l'étendue.

On passe sa vie à exagérer ses sentimens ou à les réprimer : je ne sais lequel des deux est le plus pénible ; c'est cependant la différence caractéristique de la morale du monde à celle de l'évangile.

On diroit que la conversation est composée de piques et de dards au lieu de paroles : une décision furieuse a pris la place du goût ; on ne cultive plus les lettres pour agrandir sa pensée, mais pour argumenter contre celle d'autrui.

Par la manière dont M. de Buffon recevoit les éloges il flattoit l'amour-propre de celui qui les donnoit, et il ne montroit pas le sien ; car rien n'est si modeste pour un grand homme que d'être content de l'approba-

tion de ses inférieurs : nos petits beaux-esprits rejettent la louange comme un homme riche rejetteroit une aumône.

La Barbe-bleue de Sédaine ne représente que le triomphe de la curiosité sur toutes les autres passions ; et c'est à tort qu'on reproche à l'auteur d'avoir introduit un amant dans le château de la curieuse ; ce rendez-vous n'a rien d'indécent : Sédaine ne l'a ménagé que pour remplir son but en montrant, dans diverses scenes, que la jeune personne a plus de curiosité que d'amour.

Dans tout gouvernement il faut que les lois sévères émanent d'une assemblée ou des règles générales, et que les exceptions de la clémence et de la bonté ne viennent que d'un seul : car il faut éviter la haine, et faire naître l'amour ; et l'on ne sau-

roit haïr ni aimer une multitude d'hommes réunis.

Certains écrivains sont accoutumés à remuer l'ame, et quand ils reprennent la plume la route est déjà toute frayée. A éloquence égale, ils touchent plus qu'un nouveau-venu.

On a dit, il y a long-tems, qu'il n'y a point de héros pour son valet-de-chambre; mais ce qui est vrai de l'héroisme ne l'est pas de la vertu: elle n'a pas besoin de perspective; plus on la voit de près, et plus on la trouve belle.

Dans toutes les choses de sentiment les idées reçues sont presque toujours celles qu'on ne doit pas recevoir, car elles changent nécessairement avec les circonstances comme les couleurs avec la diversité des reflets du soleil.

Je connois un homme qui étoit digne même de ne pas avoir les honneurs de sa place, et de ne rien devoir qu'à lui : aussi l'a-t-on traité en conséquence.

Le voilà donc ce pays de paix où les arts avoient établi leur empire ; où le roi ne pouvoit exiler ses sujets dans les plus belles retraites sans blesser leur délicatesse ; où tout retentissoit de maximes d'humanité ; où l'on traitoit les anciens comme des ignorans et des barbares pour n'avoir pas vu que la seule occupation de l'homme étoit l'homme, et que la volupté même lui étoit permise si elle contribuoit à son bonheur ; où le seul but des conversations étoit de hausser l'opinion que chacun avoit de soi ; où le mot de mort faisoit horreur même au théâtre, c'est-à-dire dans un lieu destiné à la fable et aux chimères ; où l'on se récrioit contre

la férocité des Anglais qui supportoient la représentation des misères humaines ; où l'on ne pouvoit souffrir l'image d'un meurtre commis il y a deux mille ans, en sorte qu'on étoit obligé de voiler sur la scène le mannequin qui devoit imiter le cadavre de César : le voilà ce peuple tant vanté pour son urbanité !

Monsieur de Buffon disoit, pour se justifier de ne pouvoir supporter les interruptions, et de garder le silence à la premiere objection qu'on lui faisoit : Je ne puis me résoudre de continuer la conversation avec un homme qui se croit permis, en pensant à une chose pour la première fois, de contredire quelqu'un qui s'en est occupé toute sa vie.

Le chevalier de Grammont ne vouloit pas se confesser ; le chevalier d'Angeau entra chez lui : — Tu ne veux

pas te confesser ; tu as tort, car dans quatre jours tu pourras faire ta cour; mais le roi te recevra mal, il est dévot. — Ah ! cela est vrai, vîte un confesseur. Il se confessa, et mourut. Telle est la religion d'un courtisan.

Après les grandes victoires de Louis XIV, Massillon fit un discours sur ces paroles : Bienheureux ceux qui pleurent ! *Si je parlois*, dit-il, *comme le monde, je dirois : Bienheureux ce grand roi, vainqueur de ses ennemis, admiré de ses sujets, etc. ; mais je dis avec l'évangile, Bienheureux ceux qui pleurent !* Cette maniere indirecte de louer Louis XIV, sans blesser les bienséances de la chaire, eut un grand succès; aussi le roi disoit : Quand j'ai entendu Massillon, je sors mécontent de moi même; quand j'ai entendu d'autres prédicateurs, je sors mécontent d'eux.

Le roi disoit à M. de Noailles, en parlant de madame Dubarry : Je sais bien que je succède à Sainte-Foi. Oui, lui dit-il en s'inclinant, comme votre majesté succède à Pharamond.

Le chevalier de Boufflers disoit de M. Cerutti : C'est un jardinier fleuriste qui travaille avec un râteau. Il trouvoit qu'il n'approfondissoit pas assez les questions.

Un enfant montoit l'escalier d'un collège où il étoit défendu de parler français : *Quomodo vales*, dit-il à son camarade, dont le pied avoit glissé, et qui rouloit au bas de l'escalier ; *Videbimus infrà*, répondit le petit malheureux.

Un mari jaloux, dans la pièce du bon ménage, croyoit avoir de grands sujets de plainte contre sa femme ; mais il revint à elle avant de connoî-

tre les preuves de son innocence. Grande leçon pour toutes les personnes qui ont été en butte à quelque injustice ! elles ne doivent jamais reparoître ni recevoir aucune marque de confiance, si l'on ne les rappelle avant qu'elles ne se soient justifiées ; la vertu est comme la divinité dont elle émane ; il faut la croire sans la voir ; autrement on n'est pas digne de ses bienfaits.

L'inquiétude d'un homme en place rassure, et sa tranquillité inquiète.

M. Tronchin disoit qu'en médecine les péchés de commission étoient mortels, et les péchés d'omission véniels.

M. ** étoit en procès pour une affaire diffamante ; il tomba malade et mourut. Bouvard étoit son médecin ; il disoit : *Je l'ai tiré d'affaire.* L'on disoit du même homme, *Il est bien*

mal, il ne peut plus rien prendre.

Il faut se corriger de tous ses défauts, quand on perd ses agrémens.

M. de Fontenelle disoit dans sa confession : Je suis Français, j'ai cent ans, je n'ai jamais donné le plus petit ridicule à la vertu.

Quelqu'un disoit d'un protestant vertueux : Je ne sais pas s'il ira au ciel; je sais bien qu'il en est descendu.

On disoit que la constitution d'Angleterre rendoit la banqueroute impossible. M. Dubucq s'écria : Calipso dans sa douleur se trouvoit malheureuse d'être immortelle.

Pour l'intérêt de l'histoire, disoit Rousseau, il vaut mieux retrancher les faits que les détails.

On est bien moins fanatique sur l'opinion qu'on s'est donnée que sur celle qu'on a reçue d'autrui : car lorsqu'une opinion est l'effet de nos propres réflexions, nous avons examiné nécessairement toutes les objections du parti contraire, et nous en avons senti la force ; mais quand elle est l'effet de l'autorité, nous la regardons comme une vérité inattaquable, et nous avons un souverain mépris pour ceux qui pensent autrement que nous.

Tout homme qui sait jouir de son amour-propre, sans en appeler à l'opinion, est sûr de s'estimer chaque jour davantage ; cette estime de soi-même croît continuellement dans la solitude, où rien ne vient étouffer une plante si vivace.

Nous partageons les vertus de nos amis avec l'univers ; mais nous sommes les seules victimes de leurs dé-

fauts: doit-on s'étonner si nous aimons moins les unes que nous ne haïssons les autres?

Quand on travaille continuellement à se corriger et à se perfectionner, on est aussi mal au-dedans de soi que dans ces bâtimens qu'on embellit sans cesse: cela sera beau, dit-on, j'ajouterai encore telle et telle commodité; mais en attendant j'habite dans un coin, et le bruit des ouvriers et des marteaux m'ôte le sommeil.

La variété des sensations donne à nos idées une mobilité extraordinaire; on diroit qu'elles flottent au hasard dans l'espace, elles paroissent, nous échappent, reparoissent encore sans obéir à notre volonté. L'art de l'instituteur et l'art du sage est de les ramener toujours à un point commun, à un centre de gravité, et

de rétablir ainsi une harmonie réelle dans ce désordre apparent.

Quand on commence à vieillir, il faut solliciter l'attention par l'accent, le geste, ou l'expression de la physionomie; mais ce soin est superflu quand on est jeune, car une belle personne n'est jamais ni sotte ni spirituelle *incognito*.

Quand on est jeune, on peut aller dans la société pour jouir de ses succès; vieille, il faut y aller pour jouir de ceux des autres; et ce rôle, quand on le joue bien, a encore ses douceurs.

J'aime les auteurs mélancoliques; leur âme solitaire, mécontente de tout ce qui les entoure, ne forme de société qu'avec les absens; et je crois toujours être un de ces absens, qu'ils devinent, qu'ils desirent, et qu'ils regrettent.

SUR

L'ELOGE DE DESCARTES,

PAR M. THOMAS.

Fragment.

L'ÉLOGE de Descartes par M. Thomas suppose beaucoup d'esprit et une lecture immense; et cependant il n'agrandit pas le héros ; on ne l'estime pas davantage après cette lecture. C'est que M. Thomas vouloit faire usage de toutes les connoissances qu'il avoit acquises; il réunissoit autour des idées propres à Descartes une multitude d'autres idées; il faisoit de Descartes une espèce de

saint, dans une châsse environnée de tant de diamans, que le saint en étoit caché et oublié. Cet éloge rappelle aussi la coiffure à la mode, où le visage est absolument étouffé par des ornemens qui tiennent aux cheveux. Ainsi, pour fixer la pensée des autres sur un objet : il faut commencer par fixer la sienne ; il faut donc tout lire et tout connoître sur les sujets qui nous intéressent ; mais ensuite il faut concentrer ses connoissances dans un seul point vivant ou qu'on rend tel, soit le héros qu'on s'est choisi, soit l'objet qu'on veut traiter ; il faut tacher de métamorphoser tout en ce seul homme ou en cette seule chose, et faire que notre tête soit le creuset où s'opère cette transmutation. Si donc M. Thomas avoit pris Descartes pour le centre de son ouvrage ; si, loin de nous montrer toutes les erreurs qui l'ont précédé et toutes

celles qui l'ont suivi, il nous avoit peint ce grand homme isolé, remplissant l'univers par son génie, et plus grand, plus fécond par ses erreurs que tant d'autres ne l'ont été par des vérités stériles, etc.; s'il ne l'avoit jamais quitté; si pendant tout le cours de son ouvrage il n'avoit vu l'homme, la nature, la morale, que par les yeux de ce philosophe; si enfin il nous avoit toujours parlé de Descartes, et s'il étoit tombé en s'en occupant dans cette méditation particulière à Descartes, qui le séparoit à sa volonté de l'univers et de son propre corps, pour le livrer tout entier à un seul objet : quel effet n'auroit point produit en suivant cette route le génie pur de M. Thomas; car il se fatiguoit toujours par le fardeau des pensées d'autrui.

Rien ne nuit plus à l'effet que les idées accessoires détachées du sujet;

ne fussent-elles exprimées qu'en un seul mot, tout ce qui détourne la pensée de l'objet principal diminue l'impression qu'il pourroit faire.

PENSÉES ET SOUVENIRS.

Pour bien réussir dans une entreprise, il faut la voir sous le point de vue le plus simple; pour bien réussir en morale, il faut rapporter tout à l'unité, un à seul but, à une seule vertu, à un seul emploi : nous avons deux yeux, et cependant ils deviennent louches quand nous regardons deux objets à-la-fois; image trop vraie de notre vue intellectuelle.

Pour nous guérir de l'ennui, pensons bien qu'une minute perdue, dans ce petit moment qu'on appelle

la vie, nous recule dans la carrière : les plaisirs même sont comme les pommes d'or qu'Hippomène jetoit aux pieds d'Atalante ; on ne peut les ramasser sans perdre du tems, et sans risquer d'être prévenu.

M. de Chimène lisoit à l'abbé de Voisenon une tragédie toute composée de vers pillés de Crébillon, de Voltaire, etc. L'abbé de Voisenon levoit sans cesse son chapeau. Que faites-vous là, lui dit Chimène? — Je salue les gens de ma connoissance à mesure qu'ils passent.

Un médecin consentoit à tout ce que vouloit son malade : Je voudrois prendre une petite potion. — Gardez-vous-en bien. — Mais enfin, j'en ai besoin. — Eh bien! une petite potion, j'y consens. — Et, pour l'éprouver, je voudrois y mettre un peu d'arsenic. — Mettez-en donc bien peu.

Les éloges de Voltaire, disoit M. Necker, sont des actes de bienfaisance; il ne les répand que sur les pauvres, et n'en donne jamais aux riches.

Montaigne dit, pour exprimer le plaisir qu'il trouve à s'occuper du passé : *Le tems m'entraîne, mais c'est à reculons.*

M. de Voltaire appeloit l'Histoire naturelle de M. de Buffon, L'histoire surnaturelle.

Plutarque disoit, en parlant de l'indulgence que les pères doivent aux fautes de leurs enfans : *Il faut avoir pour eux l'ouïe dure, et les yeux foibles de la vieillesse.*

Un apostat peut encore aimer Dieu plus que lui-même; car un homme qui sacrifie sa religion à la

crainte de la douleur auroit peut-être accepté le néant plutôt que l'apostasie.

En écrivant ses pensées au hasard sur toutes sortes de sujets, on fait, sans le savoir, le portrait de son ame, dont on n'a jamais sans cela une idée bien claire; qu'on ramasse ensuite tous les chaînons, qu'on remplisse tous les intervalles, et l'on aura bientôt la chaîne tout entière, c'est-à-dire une copie assez exacte de l'original.

Les gens de lettres et les artistes sont les seules classes d'hommes qui par état puissent mettre la louange avant l'estime.

L'amour des lettres nous livre sans cesse à une occupation où l'on ne hasarde rien de soi que sa vanité: mais l'homme du monde exerce con-

tinuellement son ame ; elle est pour quelque chose dans tout ce qu'il entreprend ; l'homme de lettres n'exerce jamais que sa tête, et n'exalte que son amour-propre. Si pour faire une piece aussi belle que Zaïre il falloit exposer ses jours ou même sa fortune, l'auteur seroit plus estimable, plus intéressant, et peut-être plus sublime encore. Quand on emploie sa vie entière à peindre des idées abstraites, on circonscrit nécessairement ses facultés, et je dirois presque son être ; car on n'en recule les bornes que par cette multitude de sentimens qui naissent dans le trouble et dans le danger, et qui ne peuvent s'exprimer par des paroles. L'homme, jeté au milieu des évènemens, a besoin d'une décision prompte, d'une pensée rapide ; sa tête, son ame, tout est en mouvement : et c'est là l'exercice nécessaire au développement de nos facultés.

L'homme de lettres regarde son existence comme un fil, auquel il voudroit ajouter à chaque heure un petit bout pour le conduire jusqu'à la postérité : il emploie les journées à le passer dans la filière, et à mesure qu'il l'alonge il le rend plus mince.

On ne gouverne les hommes que par les petites choses ; quand on veut s'emparer de l'esprit d'un grand homme, il faut épier son incapacité sur les détails.

Quand on vous réveille au milieu de la nuit, vous ne savez pendant long-tems qui vous êtes, ni d'où vous venez : c'est dans ce sens que la vie est un songe ; car qui de nous peut répondre à ces deux questions?

La même vanité qui nous fait rechercher les éloges de la multitude nous porte à humilier l'individu ; et

c'est par cette raison que les gens de lettres ne joignent pas toujours le tact des convenances personnelles à celui des idées, et qu'ils peuvent déplaire à leur société en captivant les suffrages du public.

Mon ame est compo[illegible]e du *moi*, qui compare, qui juge et qui détermine, et des fibres, qui constituent la mémoire, et qui, comme des quippos, deviennent le magasin de mes idées, et sont les instrumens dont se sert *le moi* pour construire l'ouvrage de ses pensées; il n'est que l'architecte, il faut qu'il trouve des matériaux.

Le *moi* est susceptible d'ennui ou d'amusement, de plaisir ou de peine: il s'ennuie, quand des sensations trop répétées ont laissé dans son cerveau un mouvement dont il n'est plus le maître, quand les quippos se nouent toujours de la même manière, et

lui représentent continuellement le méme objet; il s'amuse, quand c'est lui qui dispose les quippos, et qui les varie à son gré : car il n'y a rien de si agréable que de s'occuper, et d'être maître chez soi.

Tout homme capable de fermeté devient à la longue le maître de ses idées et de ses passions; mais il ne peut jamais soumettre cette pensée qu'on nomme le remords, et c'est une des raisons qui le rend si redoutable.

Que je sois esprit ou corps, mortel ou immortel, que m'importe? pourvu que je reste dans l'ordre qui m'a été prescrit par l'Être suprême ; voilà mon but : il me semble que mon bonheur n'est que l'accessoire; et quand je pense à l'Être suprême je crois sentir l'indifférence de *moi*.

Je n'écrirai pas dans ce siècle penseur où tout le monde juge, et où personne ne lit : je composerois peut-être dans un mauvais moment, et l'on croiroit avoir la mesure de mon esprit ; cependant l'ouvrage d'une femme du monde n'est que la moindre portion de ses idées ; elle ne peut y employer que le superflu de ses facultés.

Les gens de lettres même sont ignorans. La science autrefois étoit bonne à quelque chose, à présent elle ennuie ; la chaleur, l'imagination et la finesse, voilà ce qui nous plaît : les lettres sont devenues un objet de luxe, on ne les estime qu'à proportion de l'amusement qu'elles nous donnent.

L'homme qui a le sentiment de ses forces aime le monde, car il prévoit ses succès ; l'homme dont le cœur est

stérile, et dont l'intelligence est bornée, aime encore le monde, car il prévoit ses besoins; mais la douce médiocrité se plaît dans la solitude. Cette réflexion ne peut s'appliquer qu'aux jeunes gens; car si dans l'âge mûr on n'est pas pour soi la meilleure compagnie, on est certainement la plus mauvaise pour les autres.

Les idées et la matière, ou les objets moraux et physiques n'ont en eux-mêmes ni grandeur ni petitesse; c'est notre intérêt qui fait la mesure des uns, comme ce sont les proportions de notre corps qui font celle des autres.

Notre ame est une, elle est faite pour suivre une seule idée; on sent sur-tout le dégoût de la vie quand on nous occupe long-tems de plusieurs objets à la fois. Il semble que Dieu ait voulu nous préparer ainsi aux délices qui nous attendent, quand il

sera le centre de tous nos sentimens et de toutes nos pensées ; c'est à ce caractère de notre esprit, qui aime à se fixer sur un seul point, que les passions doivent leur charme, et que la géométrie doit aussi l'attrait puissant, peint avec tant de force par les d'Alembert et les Clairaut.

On ne devroit estimer les hommes que par leurs rapports avec les autres hommes ; mais ils ont tellement abusé de ces rapports qu'on les estime plutôt en proportion du soin qu'ils mettent à s'isoler entièrement.

M. de Buffon dit, qu'il faut toujours se croire capable des choses qu'on entreprend, après les avoir entreprises ; cette persuasion donne un courage et des forces extraordinaires.

Les idées, dit encore M. de Buffon, viennent dans la tête d'un hom-

me de génie comme par inspiration : il semble que c'est un éclair entièrement étranger à nous ; et des idées belles et neuves ressemblent beaucoup, par le plaisir qu'elles nous font, à un sentiment nouveau qui naît dans un jeune cœur.

Le fils de M. de Buffon étant tombé dans l'eau à l'âge de douze ans, on l'accusa d'avoir eu peur : J'ai eu si peu peur, dit-il, que, malgré l'espérance de vivre cent ans, comme mon grand papa, je consentirois à mourir dans l'instant si je pouvois ajouter une année à la vie de mon papa : non pas dans l'instant, dit-il en se reprenant ; je demanderois un quart-d'heure pour jouir du plaisir de ce que j'aurois fait.

On disoit d'un ministre du roi à Pétersbourg : M. un tel, surchargé d'affaires.

Fontenelle étoit à l'opéra : il avoit cent ans ; un Anglois entra dans sa loge : Je suis venu exprès de Londres pour voir l'auteur de Thétis et Pelée. — Monsieur, dit Fontenelle en se retournant, je vous en ai donné le tems.

On disoit de Fontenelle que c'étoit le seul homme qui eût fait une secte sans en être.

Un livre imprimé a toujours de l'avantage sur un manuscrit ; le manuscrit parle à des juges, et l'imprimé à des disciples.

M. de Guibert fut toujours sous le charme ; son génie avoit de l'enthousiasme : il falloit en avoir pour le peindre : ses panégyristes semblent vouloir disculper le siècle qui l'a méconnu ; et ils font trop connoître qu'ils sont eux-mêmes de ce siècle : enfin

ils ont peint M. de Guibert comme un être abstrait; et il falloit au contraire le montrer réuni à tous les objets par le sentiment, par la pensée, par le mouvement, ainsi qu'il le fut toujours pendant sa vie.

Qui peut s'empêcher à présent d'avoir des goûts exclusifs, d'approuver ou de désapprouver sans restriction? Les nuances n'existent plus.

Il y a trois gouvernemens que je n'ai dansé, disoit un Génevois fort jeune encore.

Les hommes sont susceptibles de quatre éducations : la premiere leur est donnée; la seconde doit venir d'eux, et servir à rectifier la première; la troisième est une éducation morale; alors on vit dans le monde, on a besoin de se garantir des vices, d'acquérir des vertus, et de les exercer,

de prendre de l'empire sur son caractère et sur celui des autres ; enfin c'est l'éducation de l'action : la quatrième et dernière est celle de la vieillesse ; c'est un composé des trois autres qui viennent aboutir à la fin comme à une pyramide ; c'est alors qu'il faut revenir sur toutes les connoissances qu'on a acquises, afin que l'esprit, incapable de nouvelles études, conserve du moins le degré d'activité dont il est susceptible, et que la mémoire ne pouvant recevoir de nouvelles traces, se rafraîchisse cependant par la seule culture qu'elle supporte encore, celle qui repasse sur d'anciens sillons ; c'est alors sur-tout qu'il faut rassembler toutes les idées morales et sensibles qu'on a acquises dans l'âge mûr, et l'on y joindra les réflexions que les circonstances de la vieillesse et que la proximité du terme font naître nécessairement : cette éducation doit être lente et ac-

compagnée de repos, car il faut plutôt regagner et conserver qu'acquérir : cette éducation est peut-être la plus belle de toutes, parceque ce n'est plus un apprentissage, et qu'elle doit nous conduire jusqu'à celle que les anges nous préparent dans le ciel. L'éducation intellectuelle et morale dont nous venons de parler pourroit être aussi appliquée à l'éducation physique : nos parens fortifient ou affoiblissent notre tempérament. Bientôt nous le perfectionnons nous-mêmes dans l'adolescence. Nous vivons aisément dans l'âge mûr. Nous observons toutes nos habitudes dans la vieillesse, et nous y joignons le repos et les ménagemens que cet âge exige : voilà du moins ce que nous devons faire pour suivre le vœu de la nature.

Quand on a osé dire que les causes finales n'étoient pas une preuve suffisante de l'existence de Dieu, et

qu'il falloit y en joindre d'autres, l'on n'a pas réfléchi que nous n'avions aucunes connoissances sur la terre que par les causes finales. Comment s'assurer qu'il existe dans le monde d'autres êtres semblables à nous? c'est par les rapports qu'ils ont avec nous, c'est parceque mon oreille porte leurs discours jusques à mon ame, c'est parceque leurs discours ont de l'analogie avec ma pensée ; toutes nos connoissances sont des causes finales; toutes nos actions en dérivent : le rapport entre mes forces et les alimens m'oblige à me nourrir ; le goût me fait préférer ce qui me convient, et, à l'imitation de la nature, tous les arts ne sont fondés que sur les causes finales.

On s'oblige dans la société à de si grandes apparences d'intérêt pour les petites choses, qu'on paroît toujours froid dans les grandes, sur-tout

quand elles sont imprévues et qu'on n'a pas eu le temps de se préparer à la sensibilité.

Quand on écrit l'histoire, disoit M. Thomas, il faut observer de ne mettre des détails que dans les évènemens susceptibles d'une forme dramatique, c'est-à-dire d'une exposition, d'un milieu et d'une fin, et par-tout ailleurs les détails sont ennuyeux, et ne peuvent intéresser que les contemporains et les spectateurs, parcequ'ils sont passionnés. Ainsi tous les détails de la conspiration de Russie paroissent piquans et dignes d'être recueillis; tous ceux qui concernent la longue anarchie de la Pologne sont fastidieux, car l'on ne trouve dans cette histoire ni unité d'évènemens ni unité d'intérêts : M. de Rhullière s'est trompé en croyant pouvoir l'écrire de la même manière que la conspiration de Catherine II.

Marmontel avoit fait ces quatre vers pour madame de Vermenoux :

Vole qui peut le bien d'autrui ;
Témoin le sort de notre belle :
L'amour l'avoit faite pour lui,
L'amitié l'a prise pour elle.

Lorsque les Russes entrent dans une chambre ils adressent leur première révérence au portrait d'un saint qui est toujours placé dans quelque côté apparent; ils font le signe de la croix, et ensuite ils saluent la maîtresse de la maison. Sous le règne du czar Pierre les étrangers commencèrent à s'établir en Russie, et ils mirent des glaces sur leurs cheminées : les Russes cherchoient le saint ; ils se voyoient dans la glace, et, s'inclinant profondément, ils étoient surpris qu'on leur rendît leur salut. Ah ! disoient-ils, les saints des étrangers sont bien plus polis que les nôtres.

On disoit à madame de Sillery : Nos princes sont conduits aussi par une Minerve, mais elle n'a pas changé de figure.

Le proverbe anglais cité par M. Burke est d'un grand sens : *Ces gens-là courent où les anges n'oseroient marcher.*

Quand l'esprit public est absolument perdu, il ne faut plus lui confier la vertu ni ses pensées ; il ne faut pas exposer les vestales qui portent le feu sacré, l'on doit au contraire les faire sortir de Rome.

Les gens puissans doivent, dans leur jeunesse, encourager le mérite inconnu, et dans leur âge mûr, celui qu'on voudroit méconnoître ; il faut de la hardiesse pour indiquer les uns, et du courage pour soutenir les autres.

Rien n'est moins dramatique qu'une correspondance entre des gens de même caractère, et dont le style n'est point varié : Clarisse est un drame, et la Nouvelle Héloïse est un discours.

Il n'y a de grandeur réelle que dans l'ensemble de l'univers ; dans cette grande machine, il faut que toutes les parties soient à leur place pour qu'on en connoisse l'usage et la beauté : si l'homme, qui est une de ces parties, veut s'allier à l'immensité du tout, qu'il s'y réunisse en se conformant à l'ordre des choses; car il ressemble au grain de sable, portion d'un superbe édifice; s'il s'en détache, il tombe et se perd dans la poussière : c'est par la vertu seule que l'homme peut atteindre à la dignité de son être.

Si l'espèce humaine pouvoit se contenter d'une vie purement ani-

male, on ne connoîtroit de supériorité que celle de la force, balancée peut-être par la ruse; l'obligation d'obéir varieroit sans cesse avec les circonstances, et la société momentanée de deux personnes n'entraîneroit aucune conséquence générale: car l'asservissement d'un sexe à l'autre semble supposer l'idée préliminaire d'association; ainsi, dans l'état de nature, l'on ne connoît que la puissance de l'individu; et l'état de société doit embrasser le bonheur de l'espèce entière. La prééminence de l'homme n'est donc fondée ni sur l'ordre naturel, ni sur l'ordre social; et la soumission de la femme est un précepte religieux, comme celui de donner la tunique quand on nous demande le manteau.

L'amour de la gloire ressemble à ce pont que Satan jeta sur le chaos pour passer de l'enfer en paradis: la

gloire joint le présent à l'avenir, dont il est séparé par un abyme immense.

La curiosité des femmes se borne aux objets de leur bonheur.

Législateur, mot collectif et abstrait, qui ne signifie autre chose que le résultat des réflexions de tous les hommes pour le bonheur de tous.

Les accens des passions que la nature donne troublent souvent l'harmonie des lois de la société.

Un législateur doit pourvoir à la conservation de la société, comme la nature pourvoit à celle de l'individu; il doit faire naître des passions pour la conservation des hommes assemblés, comme la nature en a fait naître pour la conservation d'un homme en particulier.

Nous ignorons absolument quel est le mécanisme nécessaire pour former un imbécille et un homme d'esprit; et, si les deux extrêmes nous sont inconnus, comment pourrions-nous discerner les nuances?

Une femme est toujours humiliée du mépris qu'on montre pour son sexe; elle souffriroit peut-être moins d'une accusation personnelle, car elle auroit l'espérance de se justifier.

Après les gens de génie, il faut placer d'abord ceux qui les admirent sincèrement; comme il n'y a rien de plus respectable après la Divinité que ses plus sincères adorateurs.

Il semble qu'on ne peut jamais faire de soi-même un portrait piquant; car on a la clef de toutes les choses qui paroissent disparates.

Les anciens croyoient au pouvoir de la réflexion, les modernes donnent tout aux circonstances et à la nature ; les anciens vous consolent, ils vous laissent l'espérance de vous vaincre et de vous corriger ; les modernes vous désespèrent, ils ne vous montrent que l'inutilité de vos soins, l'homme qui pense est pour eux comme les Danaïdes, qui puisent sans cesse dans un tonneau percé.

M. de Guibert disoit de quelqu'un : Il est d'une gaieté déplorable.

L'art d'un administrateur, disoit l'archevêque d'Aix, consiste surtout à saisir les instans où les innovations peuvent être reçues facilement et sans obstacles.

Madame de *** vouloit faire recevoir les sacremens à son père : « Tout le monde vous assure, lui dit-elle, que

votre maladie est peu de chose ; on vous trompe, mon pere : *je suis bien aise* de vous dire que vous êtes en grand danger. »

M. Suard disoit de M. de Beaumarchais : c'est un homme qui perd sa réputation à force de succès ; plus l'on va à Tarare, et plus l'on trouve cet ouvrage méprisable. Il faut que l'auteur dise comme un célebre général : Encore une victoire de ce genre, et nous sommes perdus.

Une femme consultoit l'archevêque de Paris sur le rouge : L'un vous dit de n'en point mettre, répondit cet excellent prélat, et vous le trouvez trop sévère ; l'autre vous le permet, et il vous paroît trop relâché : je prends un milieu, ne peignez qu'une joue.

L'archevêque de Sens donnoit rai-

son à tous les députés de la province qui se présentoient chez lui, mais d'une manière vague et sans entrer dans aucun détail, afin qu'on ne pût le prendre par ses paroles, tandis qu'il particularisoit toutes les objections qu'il leur faisoit ; car, dans ce cas, il ne craignoit pas d'être cité, et il ne s'exposoit en rien.

M. l'archevêque d'Aix croit pouvoir enseigner une méthode qui donneroit toute l'apparence de l'imagination; ce seroit en guidant quelqu'un sur la manière de décrire ce qu'on a vu : il croit aussi qu'on pourroit enseigner à avoir de l'esprit, en mettant en deux pages les pensées qu'on a eues pendant une suite d'heures.

L'ame est toujours seule au milieu de ses pensées : les idées abstraites sont pour elle ce qu'est un désert pour les yeux ; il faut un sentiment

à l'ame, comme un être vivant dans un paysage.

Je connois des gens qui, au jour du jugement, n'auront d'autre hommage à offrir à Dieu que le bonheur dont ils ont joui ; et c'est assez peut-être, car la meilleure manière de louer la sagesse est de jouir des effets de la bonté.

L'approbation de deux hommes vertueux équivaut au cri de la conscience.

Un prince doit toujours tâcher d'enlever à son rang les hommages qui lui sont rendus.

Louis XV mourut le 10 mai 1774. Les dévots, qui craignoient qu'on ne renvoyât madame du Barry, ne vouloient pas parler au roi de recevoir ses sacremens ; les incrédules, tous

ennemis de la maîtresse, vouloient qu'on engageât le roi à se confesser. Madame de C..... écrivoit : *C'est du sein de l'athéisme que se sont élevés les cris les plus terribles contre l'irreligion*, et jamais la religion ne m'a paru plus offensée.

L'adresse, dit Montesquieu, n'est autre chose que la bonne disposition des forces qu'on a.

Les sciences, dit Marmontel, représentent le centre d'un cercle; elles partent d'un point très petit, mais leurs rayons peuvent environner le monde.

Un poëte qui entendit réciter ses vers par une belle dame, lui dit: *Je comprends à présent la passion de Narcisse.*

On disoit de quelqu'un : C'est un

homme qu'il faut mener à la vertu par la séduction, et non par la raison.

On voit manifestement la dégradation de l'empire romain par la dégradation des médailles, qui deviennent informes avec le tems.

Dans une médaille frappée sous Louis XIV, on voit deux renommées qui se rencontrent dans les airs en allant répandre la nouvelle de deux succès.

Les esprits fins ont besoin d'être secondés par beaucoup d'imagination, car les idées ne sont pas apperçues si on ne leur donne de la consistance par les images.

Je connois quelqu'un qui n'a, comme Diogène, d'autres biens que son soleil, mais, plus heureux que le philosophe cynique, il auroit du plaisir à le partager.

Oh! combien il seroit doux de voir triompher la vertu, et démentir, même sur la terre, le mot payen de Brutus!

Dans ce siècle les paroles vont toujours plus loin que les sentimens, et par conséquent la seule éloquence qui puisse produire de l'effet est celle qui montre les sentimens par-delà les paroles.

A présent, il est vrai, les grandes places ne causent plus de terreur, et l'on seroit bien tenté, comme M. de Malesherbes, de chercher par terre les cèdres du Liban, en se courbant et en se servant encore d'une lorgnette.

Le phénix est l'image des idées raisonnables : il meurt, dit-on, pour revivre ensuite avec plus d'éclat. Qu'on ne s'effraie donc point de voir l'opinion publique détrônée par quel-

ques factieux, l'usurpatrice ne regnera pas long-tems.

Les événemens du monde moral sont enchaînés comme ceux du monde physique, et les moissons ne naissent pas plus sûrement dans leur tems et avec le tems par l'influence du soleil, que l'estime et le bonheur par celle de la vertu.

Madame de Luxembourg critiquoit amèrement *le Temple de la Gloire,* opéra de Voltaire, qu'on jouoit alors; cependant, disoit-elle, j'en chante tous les soirs un couplet: C'est, lui répondit madame du Châtelet, que votre goût est trop bon pour être la dupe de votre prévention.

M. de Buffon avoit donné plusieurs préceptes d'éducation physique pareils à ceux qu'on trouve dans Émile. Je conseillois, disoit-il, Rousseau a

commandé : car il rendoit hommage à la chaleur du style de Rousseau.

On disoit de M. de Tressan : C'est une guêpe dans du miel.

La reine, disoit M. de Tressan, est douce comme un mouton : Oui, répondit le roi (Louis XV), comme un mouton que le diable mène en lesse.

On demandoit à M. de Fontenelle, Quel mal avez-vous? — *La difficulté d'être.*

On disoit que M. Malouet avoit guéri un de ses malades : Il s'est donc trompé, s'écria quelqu'un.

Voltaire avoit fait d'abord ce vers :

Il est dans l'âge heureux qui méconnoît la crainte.

On lui fit observer qu'on ne mé-

connoissoit pas ce qu'on n'avoit jamais connu, et cette plate critique l'engagea à une plate correction :

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

La correction étoit fausse, car tous les hommes ayant les passions au fond de leur cœur, le mot de *méconnoître* peut être appliqué à une passion ; il ne le seroit pas si l'on s'en servoit pour un objet extérieur.

M. de Maupertuis disoit de la gaieté de madame de la Ferté-Imbault : Elle durera long-tems, car elle n'est fondée sur rien.

Le Mogol ayant appris le quadrille, et voulant s'amuser à la française, disoit à ses courtisans : Jouez cœur, ou je vous coupe la tête.

Après la tragédie de la Veuve de Malabar, qui avoit eu un grand suc-

cès, on disoit à M. le Mierre : Vous voilà arrivé à l'académie. — Je vous répondrai, dit-il, comme Sosie :

. . . . j'étois venu, je vous jure,
Avant que d'être arrivé.

L'esprit de systéme est toujours la marque des bornes de l'esprit : la vue n'est pas bien étendue, quand, pour distinguer les objets, on est obligé de les circonscrire par un cadre. Si M. de Buffon a l'esprit de systéme, c'est qu'il a voulu traiter un sujet plus grand que son génie, quelque grand qu'il soit.

N'oublions jamais que tout est habitude : avoir fait le bien est une raison pour le refaire encore ; il ne tient qu'à nous de ne jamais perdre une minute pour la vertu. Un avare qui se forceroit chaque jour à un acte de bienfaisance s'y accoutumeroit bientôt, comme à payer la dé-

pense de sa table. Nos passions ne sont autre chose que le desir et l'occupation de certains objets ; l'on ne peut se guérir que par l'habitude contraire : la nouveauté seule effraie.

J'aime mieux un mauvais auteur dans le genre triste que dans le genre gai ; il risque moins d'être exagéré.

On pleure plus aisément sur des malheurs imités que sur des malheurs réels ; les gens malheureux que nous connoissons prennent toujours le soin de nous consoler : mais le poëte invente des malheurs parfaits, comme des beautés parfaites.

Talent et réputation, deux choses très distinctes : il y a des célébrités factices auxquelles on travaille toute sa vie, et qui finissent à la mort, comme il y en a qui ne commencent qu'au tombeau.

L'amour-propre prend feu par le frottement de la société : je bats souvent le briquet, mais les étincelles ne me touchent pas.

On croit à un homme toutes les qualités, parcequ'il a toutes les vertus et tous les talents; on se trompe.

Les idées des enfans sont en petit nombre, mais ce sont des axiômes pour eux; ils ne connoissent que peu d'objets, ainsi leur ignorance est bien moins étendue que la nôtre; ils ont un grand avenir, et cependant ils vivent dans le présent : ne seroient-ils point les sages du monde?

On peut confondre les styles de deux auteurs, mais jamais les sentimens, comme on oublie les traits d'un visage, et qu'on se rappelle les physionomies.

Quand Dieu fit à l'homme le présent de la raison, il sembla l'appeler ainsi à la discussion de toutes les vérités utiles. Les encouragemens qu'on donne à la pensée concourent donc aux vues de la Providence. Peut-être même seroit-on en droit d'exiger pour le bien général le tribut de nos réflexions comme celui de notre fortune; mais pour payer ce tribut il faut connoître la vérité au milieu du dédale de nos pensées; et il ne semble pas au premier coup-d'œil qu'elle ait un caractère indélébile.

Les grands hommes sont comme les riches avares; ils ne dédaignent pas les succès de la conversation, et cependant la réputation d'un moment est comme une goutte d'eau dans l'étendue des siècles.

Une preuve que les vertus de Marc-Aurèle ne sont point exagérées, c'est

qu'en lisant son éloge on se sent ennoblir sans que l'ame change de place; elle acquiert un agrandissement qui lui demeure, au lieu que l'exagération l'élève pour la laisser retomber ensuite.

Il n'y a point d'opération plus délicate en chymie que celle d'analyser, et de découvrir dans un homme d'esprit l'effet simple du sentiment, et de le séparer de l'imagination de l'amour-propre, etc....

Il ne faut jamais exalter les vertus qui ne sont pas à notre usage: les riches sont ridicules quand ils vantent la reconnoissance.

L'homme qui exagère les vertus montre qu'il en ignore l'exercice; et quelquefois une morale trop sévère fait plus de tort à la vertu que le libertinage.

C'est l'amour qui fait sortir l'homme hors de lui-même, et qui le sépare un peu de son amour-propre ; et c'est pour cela que les femmes les plus honnêtes ne haïssent pas les libertins.

On dit que l'infini est incompréhensible : pour moi je n'ai jamais pu concevoir le fini, et le néant ; et ce dernier sur-tout est bien plus difficile à entendre que l'éternité, dont j'ai du moins une portion ; mais comment l'existence m'avertiroit-elle du néant ?

Les idées abstraites, les objets qui se présentent à notre esprit sans image, sont nécessairement les plus clairs ; notre ame en est en quelque manière la créatrice ; elle les embrasse dans toute leur étendue, et elle est bien loin d'avoir la même puissance sur ce qui existe hors d'elle-même.

On peut tout contrefaire excepté la sensibilité ; c'est le seul droit que la nature n'a jamais cédé.

On peut avoir l'esprit naturel et le caractère faux ; c'est le comble de l'art de conserver les graces de l'un, et de voiler les défauts de l'autre.

Quand on est franc sur les défauts d'autrui, c'est afin de pouvoir être faux impunément sur les siens : la société a mis tant de réserve sur la manière dont on parle des autres, qu'on sait gré à quelqu'un qui médit ouvertement, et l'on oublie que ce n'est pas toujours une marque de confiance en nous.

Il est essentiel pour être heureux de gouverner ses pensées ; la folie même n'est que le retour d'une idée que nous chassons vainement, qui absorbe toutes les autres, et ne

s'enchaîne jamais avec elles ; c'est ainsi que les passions sont le germe de la folie.

Le charme des passions tient surtout à la mutiltude d'idées qu'elles nous présentent sur un même sujet et à leur succession rapide: un homme dont l'esprit seroit exercé par la pensée goûteroit souvent ce charme, ces délices inexprimables attachées aux passions ; et c'est dans un écrivain ce qu'on nomme l'enthousiasme.

L'excès de la douleur et l'excès du plaisir sont en quelque manière les derniers degrés de la pensée ; loin de nous faire sentir notre existence dans toute son étendue, ils la fixent sur une seule idée isolée ; de là à l'anéantissement il n'y a qu'une ligne.

Le desir de plaire chez certaines femmes n'est que de la personnalité ;

ce sont les opinions et non les cœurs qu'elles veulent captiver.

Ne demandez pas le sentiment de Lucinde sur un ouvrage nouveau : elle n'a jamais jugé un livre en lui-même, mais toujours par ses rapports avec sa société ; car tous ses goûts analysés ne sont que des moyens de considération.

Les gens personnels n'ont jamais l'esprit profond : pour creuser un sujet, il faut se perdre trop longtems de vue.

Voyez cet homme blasé sur tout ; si vous voulez le faire sortir de sa léthargie, ce n'est pas assez de blâmer le gouvernement, d'injurier les rois, il lui faut des blasphêmes, et encore ce plaisir trop fréquent lui devient insipide.

Rien ne peut obliger un homme à préférer la raison d'un autre à la sienne : on ne peut acquérir des lumières que par l'expérience jointe à la réflexion. Le talent est donc absolument distinct de la faculté qui nous fait découvrir la vérité ; et les arts divers des gens à talens le prouvent assez : le talent n'est qu'une sorte d'instinct comme celui des abeilles ; cet instinct nous porte irrésistiblement à l'imitation d'un objet, et nous fait trouver un attrait particulier à tout ce qui s'y rapporte ; en fixant notre esprit continuellement sur la même idée, nous y voyons nécessairement ce qui devoit échapper au commun des hommes. Ainsi je ne disputerai ni à Voltaire ni à Raphaël le talent de peindre avec énergie ; mais l'homme à talent doit avoir l'esprit moins étendu qu'un autre homme pris au hasard ; car ce qui fait la réputation d'un grand homme c'est de

s'être borné à un petit nombre d'objets, d'avoir concentré toutes ses facultés sur un point de vue, et d'avoir éloigné tout ce qui ne pouvoit pas s'y réunir: mais il y a un moyen de découvrir ces grandes vérités qui embrassent à-la-fois l'homme et la nature, c'est d'avoir fixé son attention indifféremment sur le plus grand nombre de sujets possibles. Ce n'est pas en s'occupant de l'harmonie d'un vers que l'on peut apprendre à juger de celle du monde, ni en réfléchissant sur un mot de la langue française qu'on s'élève jusques à critiquer l'univers.

Quelqu'un disoit du comte d'Albaret : C'est le bien portant imaginaire.

Une femme, qui venoit d'entendre jouer plusieurs airs de bravoure, disoit : Je n'aime la bravoure que dans les hommes, et encore à condition

que ce ne soit pas une difficulté vaincue : le mérite de ces airs n'est en effet que celui de la difficulté.

On disoit de quelques vers flatteurs adressés par un poëte au contrôleur-général des finances d'alors : Ils sentent le collège : Non, reprit quelqu'un, c'est la pension.

On disoit à quelqu'un : Vous prêtez de l'esprit à ceux à qui vous parlez; vous êtes comme ces grands seigneurs qui donnent de l'argent pour jouer avec eux.

Madame de Pompadour regrettoit sa fille : Je le crois bien, dit madame du Deffant, elle a perdu son avenir.

Tous les hommes ont une raison, comme tous les hommes ont des yeux; proposer à un homme de mettre notre raison à la place de la sienne, c'est

lui proposer de fermer les yeux en plein jour, et de se laisser guider par nous. Si l'on pouvoit écrire l'à-propos de l'esprit et son étendue même quand on l'applique aux affaires et aux personnes, tel homme qui n'a jamais fait un livre seroit plus estimé que Descartes et que Newton.

FRAGMENT

SUR

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

Pour louer sans restriction la Nouvelle Héloïse, il faut nécessairement être encore sous le charme; il faut que les talens de l'auteur trompent notre raison; il faut être comme un amant passionné, aveuglé sur les défauts de sa maîtresse; il faut être soumis à la puissance de la parole; car dès qu'on ne sera pas ébloui par l'éclat de l'éloquence, on verra les objets tels qu'ils sont, et l'on ne pourra pas donner à la Nouvelle Héloïse le

titre de roman. En effet, suivant la définition reçue, un roman est une grande idée morale mise en action, et rendue dramatique. La nouvelle Héloïse n'est donc pas un roman; car rien n'est moins moral qu'un édifice de vertu établi sur les débris du vice; rien n'est moins moral qu'une exception citée en exemple. Quand M. Dubucq a dit que tout sert en ménage, il n'a pas certainement pensé qu'on dût employer le délire de ses erreurs pour en composer l'enthousiasme de la vertu: cependant si Rousseau a mis quelque morale dans son ouvrage, c'est sur-tout quand il a rendu Julie coupable; il a montré ainsi qu'une grande passion conduit toujours à de grandes fautes quand elle n'est pas combattue.

Rousseau en nous peignant dans tous les détails les condamnables foiblesses d'une jeune personne, qui avoit reçu une excellente éducation,

a révolté les femmes vertueuses; mais ce n'étoit pas pour elles que Rousseau écrivoit; ce n'est pas pour les cœurs purs qu'il faut écrire la morale : une conscience délicate est toujours le meilleur des guides; elle va plus loin que les livres, les doctrines, et les leçons même de l'amitié la plus sévère. La parole ne peut atteindre à toutes les nuances qui sont apperçues par les consciences timorées, par les ames susceptibles de remords; c'est dans son propre fond qu'on trouve le germe qui sert à nous perfectionner, et cette éducation, comme celle de l'esprit, il n'y a que nous qui puissions la faire. Les gens qui ont besoin d'être averti de leurs devoirs sont aussi ceux qui ont besoin de fortes secousses, et c'est peut-être ce que Rousseau a fait de plus moral dans son livre que de montrer comment on passe presque nécessairement de quelques senti-

mens hors de l'ordre, à la plus grande des fautes ; c'est ce qu'il a indiqué dès les premières lettres de Julie à Saint-Preux. Richardson, plus délicat, a fait dériver les plus grands malheurs d'une seule désobéissance aux ordres paternels : Rousseau en a fait dériver un sujet de remords ; mais tous les deux ont cru que les femmes se permettoient trop aisément de petites fautes, qu'une vertu sévère et détaillée convenoit à leur sexe, et qu'elles avoient besoin d'exemples effrayans pour les rendre plus circonspectes et plus scrupuleuses. Il semble donc qu'il devroit résulter un grand effet moral de la lecture de ces deux ouvrages, et cela est vrai de Clarisse dont tous les caractères sont soutenus, dont les sentimens sont l'effet nécessaire des caractères et des évènemens ; mais le but du livre de Rousseau étant de montrer

une femme coupable, susceptible, et jouissant de tous les biens attachés à une vie innocente, ce but ne lui permet aucune suite dans les sentimens, et ce n'est que par la continuité des mêmes idées que les livres font impression. Julie étant tantôt contente d'elle-même, tantôt accablée de ses souvenirs, il est impossible que l'auteur lui donne la paix de l'innocence, ni qu'il représente les douceurs de sa vie avec la même vérité qu'il avoit peint les ouvrages de la nature, et le charme des passions. Rousseau a mis de la morale dans son livre; mais ce n'est pas un ouvrage moral, il a entrepris ce roman sur un plan tracé par son amour-propre; il avoit aimé une femme d'un état au-dessus du sien, comme on le voit dans ses mémoires, il a voulu réunir dans un cadre qui lui convînt tous ses goûts, toutes ses idées, tous ses penchans;

ainsi il a rendu Julie gourmande et passionnée, comme il l'a rendue tendre et complaisante.

Si Rousseau avoit voulu faire un roman véritablement moral, il n'auroit représenté l'amour que par le sacrifice qu'on en peut faire, et non par les sacrifices qu'on lui fait. Mettre l'amour en présence de la vertu, et faire abandonner la vertu pour l'amour, ce n'est pas certainement un moyen d'appuyer l'un par l'autre.

De toutes les passions l'amour est la plus exclusive, et quand on la met en opposition avec la vertu, l'on fait ou un ouvrage immoral si l'on ne fait pas céder l'amour à la vertu, ou un ouvrage foible poétiquement si la vertu l'emporte sur l'amour. Nos vieux romanciers avoient mieux fait, ils avoient mis dans le même cœur toutes les passions honnêtes ou susceptibles de l'être, l'ambition, la

gloire, la valeur, et un amour pur sembloit ennoblir ces mêmes passions, et en recevoit de l'énergie; mais l'amour seul ne présente rien de grand que sa véhémence. Pur, comme dans Amadis, on peut l'associer à toutes les idées honnêtes; peu chaste, comme celui de Julie, il faut le montrer seul, pour qu'il ne s'embellisse pas des idées honnêtes. En peignant l'amour esclave des sens, l'on ne fait qu'exciter une passion qu'il faudroit réprimer : Rousseau l'a dit lui-même dans sa Lettre sur les théâtres.

L'amour, tel que Rousseau l'a dépeint, est véritablement une flamme qui consume et détruit toutes les affections de l'ame; un cœur épuisé par ce genre de passion ne sait plus à quoi se prendre, toute la nature lui est devenue étrangère : il ne trouve que vuide en lui-même et langueur au-dehors; il n'arrive que trop mal-

heureusement qu'il se jette dans les excès du vice pour obtenir encore quelque mouvement, et il préféreroit les tourméns de l'enfer à l'ennui du calme. L'amour, dans le moment de sa véhémence, attire à lui seul toute la sensibilité du cœur qu'il possède. Rousseau fait dire à Julie que les soins d'une passion fatale lui ont fait perdre de vue les malheureux. L'ame ne peut plus admettre qu'un genre de pensée, et qu'un genre de sentiment; elle n'est plus susceptible de vertu, de vice, de bonté, de haine, ou d'envie : tous ces mouvemens ou toutes ces habitudes sont incompréhensibles pour elle. Ah ! combien Rousseau a eu tort de faire cette alliance disproportionnée des vices et des vertus, impossible dans la nature des choses ! combien il a eu tort de confondre les uns avec les autres, et de tâcher d'enlever cette ligne de démarcation qui

est une des meilleures sauve-gardes de la nature humaine ! Mais c'est lui qu'il a toujours voulu peindre, et comme il avoit eu beaucoup de vices, il a cherché les moyens de justifier cette préface de ses mémoires dans laquelle il veut paroître l'homme le plus vertueux de son siècle. S'il a peint un précepteur, c'est qu'il l'avoit été lui-même dans sa jeunesse ; il a voulu rendre S.-Preux très moral, il a cru le rendre tel en le montrant foible : car Rousseau n'a jamais vu le vice que dans les actions violentes et préméditées. S.-Preux, amant d'une personne qu'il devoit respecter, prêt à se battre contre son ami, décidé à violer les lois sacrées du mariage, n'est pas un exemple moral : mais celui de Julie l'est moins encore, et dans l'abandon de la pudeur, et dans l'incertitude de la foi conjugale, et dans le secret fait à Wolmar avant de

l'épouser. Je crains aussi que la possibilité si bien indiquée d'effacer une faute par les remords, et par une conduite plus réglée, ne ressemble assez aux indulgences des papes ; sans la facilité d'obtenir le pardon on n'auroit pas commis des crimes. Rousseau promet les indulgences à toutes les jeunes personnes qui lisent son livre ; mais n'eût-il pas été plus moral de montrer que la paix et l'innocence ne se retrouvent jamais quand on les a perdues. Milton n'a pas cru devoir laisser son Eve dans le jardin d'Eden, malgré toutes les larmes qu'il lui fait verser ; il lui donne l'espérance d'un adoucissement à son sort : mais l'ange garde toujours le jardin de l'innocence avec une épée nue et flamboyante ; et s'il n'est pas permis d'être indifférent ou léger sur les principes, il l'est encore moins d'oublier absolument qu'on a pu y manquer. Mais

les principes de Rousseau ne sont pas marqués d'une manière bien déterminée : souvent il ne sait pas lui-même si les questions qu'il élève appartiennent au vice ou à la vertu. Toutes les fausses délicatesses doivent être sacrifiées au repos des autres, et toutes les véritables ne peuvent l'être à celui de personne : cette simple distinction lui eût appris que Julie d'Estampes ne pouvoit, sans une indifférence criminelle, se donner pour une fille chaste, et que madame de Wolmar devoit cacher les fautes de Julie d'Estampes, puisque ce fatal secret révélé ne pouvoit plus empêcher que son mari ne fût abusé. Il n'y a que des sophismes seuls qui peuvent empêcher de voir la vérité dans ces sortes de circonstances : car, quelque masque qu'on mette à la vertu ou au vice, il est impossible de les confondre. Rous-

seau cependant paroît l'avoir fait souvent; ce n'est pas une idée morale qu'il préfère à une autre, c'est une petite vertu à une grande vertu, ou un léger tort auquel il donne beaucoup d'importance, pour se persuader qu'il ne pouvoit commettre des fautes plus essentielles. C'est en vain qu'on a voulu parler *des vertus rivales*: ces expressions charmantes de M. Dubucq ne présentent en effet qu'une idée métaphysique qui ne se réalise jamais. Il n'est pas vrai non plus qu'il y ait des vertus qui prennent aux yeux des hommes l'apparence des vices: rien n'est si simple que la morale, et rien ne seroit si difficile à exercer, si la ligne de séparation n'étoit pas bien prononcée. L'on dit ainsi vaguement et sans examen qu'il faut savoir sacrifier l'opinion à la véritable vertu, et qu'il n'est point de plus grand sacrifice que celui de re-

vêtir l'apparence du vice pour faire une action honnête. Toutes ces assertions sont belles en spéculation, mais rien n'est si rare dans la pratique.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Pour tous les cœurs sensibles les torts des autres sont gravés sur le sable, et ceux qu'ils se reprochent sur le marbre.

Le repos est doux après la fatigue, mais je n'aime pas les choses qui reposent de la vie, c'est-à-dire qui interrompent la pensée.

Les tireurs prennent toujours pour leur point de mire une colombe et non un corbeau; la blancheur de la

colombe leur apprend plus sûrement où ils doivent adresser leurs traits, image de la conduite des libellistes.

Le proverbe, *C'est le premier pas qui coûte*, a été fait pour détourner du vice, mais il doit plutôt servir à encourager la vertu : car la premiere victoire remportée sur son caractère suppose plus d'efforts et de force qu'on n'en aura besoin ensuite pour acquérir toutes les vertus dont la nature humaine est susceptible.

Une des meilleures règles à observer dans la conversation, c'est de tâcher de peindre toujours exactement par la parole la nuance précise et réelle du sentiment qu'on éprouve. Quelque fortes que soient les expressions vagues, elles ne laissent point de traces : tels sont de larges habits qui ne marquent point la taille.

Les romans les plus honnêtes ne peuvent être lus que dans l'âge de ceux qui en sont les héros, car il n'est pas agréable d'être *paquet* même dans la lecture.

Le premier mouvement contre soi est toujours le meilleur, et le premier mouvement contre les autres est toujours le plus mauvais.

Le premier de tous les ordres est l'ordre des sentimens : qu'attendre de ceux qui ne savent pas les mettre chacun à leur place ; par exemple la reconnoissance avant les goûts de caprice, le respect filial avant les égards de société, etc !

Les gens d'esprit se composent à la longue un fond d'idées, de maximes, et de lumières, qui s'enchaînent et s'augmentent chaque jour, et qui, étant analogues à leurs facultés, à

leur caractère, et à leurs besoins, donnent insensiblement à leur conversation, à leur conduite, et à leurs écrits, une tournure particulière, et quelquefois originale; c'est une sorte de physionomie. Ceux qui ne pensent ni ne sentent par eux-mêmes ne peuvent pas s'appeler gens d'esprit, parcequ'ils n'ont rien à eux, pas même le choix qu'ils pourroient faire des pensées des autres selon leur convenance, puisqu'on ne leur en laisse pas le soin.

L'abbé Arnaud observoit que ces phrases, J'ai fait un projet, J'ai fait un mur, J'ai fait un fossé, seroient platement écrites, car il faut toujours choisir le verbe qui fait image par les idées accessoires; ainsi l'on dit fort bien, J'ai conçu un projet, J'ai élevé un mur, J'ai creusé un fossé. Cette attention, indispensable même dans le style le plus simple, et

pour rendre les idées usuelles les plus communes, doit occuper à plus forte raison dans la composition d'un ouvrage où chaque paragraphe doit être remarquable, et par la pensée, et par le coloris.

Il est essentiel pour écrire agréablement de se servir toujours d'expressions analogues ; on trouve dans la langue une grande quantité de mots qui sont devenus métaphysiques de physiques qu'ils étoient d'abord, l'écrivain oublie leur premier sens, et les met en contradiction ; ainsi Racine dit :

Dieu de son bras puissant fait éclater l'appui.

Il avoit oublié qu'appui et éclater étoient originairement deux expressions physiques qui ne pouvoient être réunies, un *appui* n'ayant point d'*éclat*.

Dans un autre endroit :

Pour moi je suis trop fière et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert.
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.

Arracher ne s'accorde point avec gloire aisée; car *arracher* suppose de la difficulté, et l'on n'en peut rencontrer à *entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.*

On disoit que le style de Marmontel étoit fort agréable : il ne lui manque qu'un caractère distinctif; mais combien peu d'hommes savent donner à ce qu'ils écrivent l'empreinte de leur ame, ensorte qu'en les lisant on ne se méprenne jamais sur le nom de l'auteur.

M. Dubucq avoit lu dans un ouvrage facétieux l'inventaire de ces effets-ci :

La véritable perruque faite avec les cheveux de Charles-le-Chauve.

et il en fit tout de suite l'application : *La perruque*, dit-il, ce sont nos panégyriques ; *l'étrille*, ce sont les remontrances du parlement.

Un Français, impatienté de ne trouver personne à Amsterdam pour porter sa valise, entra dans une colère effroyable : Oh ! le vilain pays, dit-il ; si j'étois en France je trouverois quarante gueux qui se disputeroient l'avantage de ce petit gain.

On perd son tems à regretter le bonheur qu'on a perdu, au lieu de l'employer à le retrouver ou à s'en former un autre ; on n'est plus dans l'âge d'être aimée à la passion, et l'on néglige l'amitié qui reste.

Mademoiselle Clairon engagea mademoiselle Gaussin à jouer à cinquante ans la petite fille dans l'Oracle ;

elle lui dit : Vous n'avez pas la taille fine, faites-vous un petit vêtement bleu, rien ne fait paroître plus mince ; mettez-y très-peu d'ornemens; faites ce vêtement un peu long, une seule fleur dans votre tête, rien au col, les cheveux épars : mademoiselle Gaussin parut n'avoir que vingt ans.

La considération est placée *à mi-côte*, si l'on peut s'exprimer ainsi ; les rois pour y parvenir sont obligés de descendre, et les particuliers de monter.

La considération dans son état dépend toujours de la juste proportion entre les talens de la personne, et l'objet dont elle est chargée.

Les penseurs se sont toujours servis du style coupé ; car ils sentoient bien que le style périodique augmentoit la tension de l'esprit et l'obscurité.

Rien ne console de l'obscurité où nous sommes, et de notre ignorance parfaite sur notre existence, que l'idée d'un Dieu, c'est-à-dire l'idée de l'infini. Qui oseroit nous reprocher les bornes de notre nature, après que nous avons eu la sublime puissance d'en concevoir une sans bornes?

M. Dubucq étoit autrefois dans la conversation comme un banquier de Pharaon qui tire du monceau d'or qui est devant lui six francs pour le ponteur de six francs, et mille louis pour celui de mille louis.

Il est facile, avec un peu d'attention, d'attribuer des facultés morales à tous les objets physiques; les affinités chimiques, par exemple, sont un composé de haine et d'amour, etc. Cette manière de rapprocher les sciences des sentimens, et même de les confondre avec ces mêmes sentimens,

a un grand charme, et d'ailleurs les grave bien mieux dans l'esprit.

Le systéme de quelques philosophes tend à éteindre tous les intérêts en refroidissant tous les sentimens : religion, piété, respect filial, amour conjugal, amour de la patrie, tous les intérêts de la vie se trouvent détruits dans leur livre, excepté celui de boire froid et de manger chaud, etc., qui ne peut pas produire beaucoup de grands hommes ; aussi notre génération se ressent-elle de cette noble origine morale.

Pour qui sait penser, ce monde est par-tout un miroir qui réfléchit l'idée et les idées de la Divinité.

Quelqu'un me demandoit le genre de connoissances de M. de Buffon, je répondis : Il connoît l'univers, mais il ne connoît pas le monde.

On a critiqué ce mot de Diderot : *La chaîne du devoir brise toutes les autres chaînes*, parceque l'image est fausse : une chaîne n'est pas une hache pour détruire toutes les autres chaînes. Combien ne vaut-il pas mieux dire avec Racine :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point
d'autre crainte.

Les grands hommes sont ceux qui simplifient toutes les idées.

On est sûr d'écrire clairement, quand on a des idées fortes et précises; l'obscurité est toujours la preuve que les pensées de l'écrivain sont encore vagues; il faut qu'il les retire à lui, qu'il les combine, et les exprime de nouveau; et ensuite, ou il les retrouvera dans le creuset en lingot d'or, ou il s'appercevra qu'elles se sont évaporées, et qu'elles n'avoient point de réalité.

Le seul livre qui pourroit passer dans un autre monde, et qui exciteroit la curiosité de ses habitans, seroit l'histoire naturelle de celui-ci.

Le chevalier de Chatelux avoit peu la considération qu'il méritoit, parcequ'il étoit occupé de toutes sortes d'objets, et qu'il n'avoit sur aucun des idées arrêtées.

M. de Buffon a un parti pris sur tous les points de l'histoire naturelle, comme madame *** en a un sur tous les points de la morale : il a la réputation bien méritée d'un homme de génie, et madame *** d'une femme vertueuse ; M. de Buffon a aussi des idées et un système sur le style, et l'on sait qu'il a eu long-tems la première place dans le rang des grands écrivains. Ainsi l'on feroit bien à un certain âge de se rendre compte de tous les points sur lesquels on est

décidé, et des motifs de sa détermination, pour faire de tous ces objets un corps d'idées, espèce de noyau auquel on ajouteroit toutes les idées analogues à mesure qu'elles se présenteroient; ainsi l'on pourroit dire : Je crois en Dieu comme à ma propre existence, à la Providence particulière, et à la présence divine avec la même fermeté; je crois à la pureté et à la vérité de la morale chrétienne : voilà donc une religion formée en quatre points, Dieu, sa providence, sa présence garant de sa volonté, et sa volonté bien connue; voilà les premiers objets de notre bonheur, de nos études, et de nos lumières; les premières pensées qui doivent nous occuper, et auxquelles nous devons rapporter toutes nos idées, toutes nos réflexions, etc., jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus ni doute sur la croyance, ni incertitude sur la conduite à tenir.

Après ces grandes idées viennent d'autres noyaux à former, mais du second ordre quoique encore très-essentiels au bonheur : le premier est l'expérience de soi ou la connoissance de soi-même ; le second est la connoissance des autres, et l'expérience de leur nature et de leur caractère. Il faut donc se faire un corps d'idées sur soi, sur le caractère des principales personnes qui nous environnent, et auxquelles notre bonheur et une partie de nos devoirs se trouvent attachés ; enfin sur la société dans laquelle nous sommes appelés à vivre ; on peut ensuite convertir ses observations en maximes, afin de les avoir plus facilement présentes pour l'application.

Il ne faut plus traduire Homère ; son imagination étoit si belle qu'il s'est presque emparé de tous les tableaux de la nature morale et physi-

que, et nous n'avons rien de nouveau en ce genre depuis son ouvrage ; ce sont ses fables, ses héros, ses caractères qu'on a mis sur la scène dans tous les tems et dans tous les pays.

Aristote a eu beaucoup de facilité pour acquérir des connoissances en histoire naturelle : les conquêtes d'Alexandre donnoient à son précepteur tous les moyens possibles d'établir des ménageries. Pline étoit beaucoup moins instruit ; mais il écrit comme Tacite ; ses cadres sont très-beaux, et il peint quelquefois avec beaucoup de vivacité.

M. Dubucq disoit à l'abbé Delille, après avoir entendu ses vers : Vous m'avez reconcilié avec la poésie, et brouillé avec les poëtes.

Voilà un vers qui risque d'être superbe, disoit-on à l'abbé Delille, d'un vers un peu hasardé.

Quand M. de Voltaire arriva chez M. d'Argental, il lui dit : J'interromps mon agonie pour venir vous embrasser.

M. de Lauraguais disoit des deux MM. de Ségur : *L'aîné est mon intime ami ; mais j'aime mieux le cadet.* Il disoit aussi de madame d'Aligre, chez qui l'on médisoit beaucoup et chez qui l'on faisoit mauvaise chère : *Je suis las de manger mon prochain sur du pain sec.*

Mademoiselle Quinault disoit en parlant de l'abus que madame la duchesse de Chaulnes faisoit de son esprit : Il faudroit lui arracher l'esprit comme on arrache la croix de Saint-Louis.

Les livres de morale sont pour les gens qui n'ont pas vécu dans le monde, comme les descriptions des pays et

des lieux pour ceux qui n'ont jamais voyagé. La morale et les voyages imprimés ne laissent presque aucune trace, ou du moins ne laissent que des idées vagues et fausses, si l'on n'a pas vécu avec les hommes, si l'on n'a pas été dans les pays éloignés. Cependant ces mêmes descriptions morales et physiques servent à graver profondément des connoissances déja acquises; et peut-être, hélas! faut-il des expériences pour avoir une idée juste de l'honnête, pour connoître ses vrais devoirs, et pour être enfin aussi vertueux soi-même que les imperfections de l'homme peuvent le permettre. Un journal est le voyage de la vie; il doit la rendre doublement utile. Celui qui fait le journal de sa vie, comme celui qui écrit pendant ses voyages, est toujours plus instruit que ceux qui n'écrivent point; il connoît mieux les écueils, et il apprend mieux à les éviter.

Pourquoi tant regretter dans la vieillesse l'amour et ses illusions? Les femmes honnêtes n'y trouvent d'autre bien que celui de passer rapidement plusieurs heures dans des pensées très-vives, et dans les plus douces affections; mais la continuation d'une amitié sans tache, les efforts mutuels vers la vertu, de deux personnes qui se conviennent, un attachement sans autre borne que celle de ses devoirs, les progrès de l'esprit, les travaux de la pensée dont on se fait part mutuellement, et dont on s'occupe dans l'absence avec l'intention de se plaire; tous ces biens, accumulés dans la suite d'une longue et légitime union, rendent aux heures de la vieillesse la rapidité et l'intérêt de celles de la jeunesse, pourvu qu'on ne se livre jamais à aucun genre de paresse ni de découragement.

Peu de jours avant sa mort la jeune

d'Houdetot avoir l'air pensif : A quoi rêvez-vous? lui dit-on. — Je me regrette.

Il ne faut jamais cultiver sa mémoire par la liaison des signes, mais par celle des idées ; car la première opération gâte nos facultés intellectuelles en perfectionnant notre mémoire locale, et l'on s'accoutume à réunir des idées disparates et sans nuances ; mais par la seconde, on exerce la mémoire avec tout l'esprit à-la-fois.

L'abbé ** disoit : J'ai d'abord estimé Aristote ; mais j'ai vu ensuite que ce n'étoit qu'un plagiaire. On s'est fort moqué de lui ; car ce propos supposoit qu'il avoit lu tous les auteurs Grecs antérieurs à Aristote.

On ne peut être bon écrivain quand on traite des objets sur lesquels

on n'a pas profondément médité : c'est alors qu'on trouve le mot propre, et sur-tout le mot sensible, et c'est dans ce sens que le génie est le fruit du tems ; mais il faut que le génie précède pour qu'il suive ensuite.

L'archevêque d'Aix disoit d'une femme qui écrivoit avec beaucoup de sensibilité sans être sensible : Elle a tous les talens de la vertu.

M. Dubucq dit qu'un homme parfait est celui qui ressemble à tout le monde, et à qui personne ne ressemble. Selon lui on peut définir l'esprit, *connoître les différences des choses semblables et les ressemblances des choses diverses.* Cela est ingénieux, mais je crois que le véritable esprit étant le bon sens éclairé, on pourroit le définir plus simplement, *distinguer parfaitement les choses qui ont des rapports entr'elles, et celles qui n'en ont aucun.*

M. de Buffon avoit abrégé avec beaucoup de simplicité et de bonhomie la visite d'un homme qui l'ennuyoit : Je ne l'aurai point blessé, dit-il, rien de ce qui est naturel n'offense.

M. le Doyen répondit à Voltaire qui se plaignoit de l'accueil du public à une mauvaise pièce : Le parterre ressemble à ces chiens qui ont perdu leur maître, et qui caressent tous les passans.

La dernière chose dont M. de Buffon s'occupoit en écrivant, c'étoit l'harmonie; il cherchoit d'abord le mot propre, et quand à la dernière lecture il trouvoit le mot propre trop court ou trop long, il en substituoit un *à peu près*. Quelquefois ce mot *à peu près* sied moins bien à l'objet, ou jette quelqu obscurité par l'idée accessoire : alors on ajoute une phrase qui fait la nuance, et embellit souvent

la période. Quelques écrivains se plaignent que le même mot se présente à eux ; ce sont sûrement des écrivains sans idées, car dès que la pensée n'est pas la même, le mot ne peut être le même : on n'a qu'à réfléchir, et si on a seulement une nouvelle manière de considérer le même objet, on trouvera une nouvelle expression. Ceci ne peut pas s'appliquer aux démonstrations géométriques, car c'est dans ce cas l'identité des choses qui contraint à employer les mêmes mots.

On vantoit à M. de Buffon ces vers de Voltaire :

César n'a point d'asyle où sa cendre repose,
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose.

il trouva la comparaison mauvaise : on ne peut rapprocher ainsi deux êtres aussi distans que Pompignan et César, sans avoir formé ce rapport par des nuances ; car avec adresse on peut rapprocher les objets les plus distans. Cette observation

seroit juste pour des objets sérieux, mais en plaisanterie et en gaieté, les sauts et les bonds sont permis au moral comme au physique.

Dans les vues de la nature M. de Buffon a dit, Des milliers de soleils, des millions de mondes; si c'eût été des êtres animés, comme les fourmis, il auroit dit des myriades.

Le Mierre disoit : Je vais faire imprimer ma pièce d'Hypermnestre; on lui répondit : *Vous devriez la faire peindre.* Cette pièce est toute en tableaux.

Une grande bizarrerie de la langue françoise est qu'elle a des verbes quelquefois actifs, et quelquefois neutres; ainsi l'on dit bien, *J'espère* un immense héritage, mais non, *J'espère* cent mille écus; il semble que le mot *j'espère* n'est actif que quand on l'unit à une expression vague comme l'es-

pérance : tant l'accord parfait des mots est nécessaire pour bien écrire dans cette langue.

On demandoit à Newton comment il avoit fait un si bel ouvrage ; il répondit : en y pensant patiemment. M. de Buffon n'a jamais oublié ce mot.

On disoit des Russes : Ils n'ont pas l'esprit d'avoir peur.

Les Mémoires de Rousseau m'ont fait une grande impression : la première partie est un ouvrage unique dans son genre. Cet homme a été si profondément sensible depuis l'âge de cinq ans, que tous les penchans, toutes les idées, tous les apperçus de son imagination sont restés profondément gravés dans son souvenir ; il avoit d'ailleurs dans l'esprit la faculté qu'ont les animaux ruminans, il recevoit intérieurement l'empreinte des

objets présens presque sans s'en apercevoir ; il ne les goûtoit et ne les jugeoit que par réminiscence, ainsi les airs, le ton, le geste, tout se retraçoit à lui dans l'absence. Rien de plus vrai, et de plus élégamment écrit que la première partie de son ouvrage avant son séjour à Paris ; cependant elle est déshonorée par une multitude d'idées malhonnêtes, et folles quelquefois : mais l'on se dit sans cesse : Ce n'est pas ici un livre, c'est l'intérieur de la pensée, ce sont les idées les plus secrètes d'un homme ; et non seulement cet homme vous dévoile les lieux les plus reculés de son cabinet, mais encore ceux de son ame, et pour la première fois on a vu une fenêtre au cœur humain ; cette fenêtre montre souvent des objets dégoûtans, que son style, tout délicieux qu'il est, ne parvient pas à voiler. C'est cependant la puissance magique de ce style qui lui a fourni le moyen de trans-

mettre ses plus intimes pensées; d'autres l'auroient voulu en vain, il faut avoir l'art de rendre les nuances des choses qui n'ont jamais été dites encore; et comment, sans un vrai génie, faire de la langue générale une langue qui n'appartient qu'à l'individu. Rousseau a peint avec le même pinceau la première femme qu'il a aimée. Le caractère de madame de Warens est unique, et cependant d'une vérité parfaite. Dans toute cette première partie Rousseau a de grands vices, il les avoue de bonne foi; il est sur-tout l'homme de la nature, rien de factice; il est bizarre quelquefois, mais cette bizarrerie est une vérité de plus. Dans sa seconde partie, dès qu'il est arrivé à Paris, on voit qu'il est monté sur des échasses: la corruption qui l'entoure lui fait croire qu'il est un modèle de vertu; son imagination s'échauffe, il devient soupçonneux, inquiet, plein d'orgueil;

toujours vrai dans ses aveux, mais faux dans le jugement qu'il en porte ; il s'abuse, et il n'abuse point ses lecteurs. Tant qu'il a peint ses vices, on l'a cru susceptible de vertus : dès qu'il peint ses vertus, on ne lui trouve plus que des vices. Enfin c'est d'abord un homme entièrement factice, et ensuite un insensé; cette seconde partie, et la dernière moitié sur-tout, n'est qu'un délire. Rousseau ne paroît vrai avec lui-même que dans son goût pour la belle nature, et jamais on ne l'a peinte sous des traits plus délicieux. L'amertume de son style, son aigreur contre les hommes, lui fournissent cependant plusieurs traits qui seroient dignes de Molière; et quand on lira ses Mémoires, on jugera que, s'il s'est trompé dans les desseins particuliers qu'il suppose à ses ennemis, il ne s'est point mépris sur le caractère général. Les dialogues qu'il mit à la fin de ses Mémoires

prouvent plus fortement encore l'excès de sa démence ; il avoit formé le projet de déposer ses Mémoires sur l'autel de Notre-Dame.

M. l'abbé Arnaud disoit de l'article du Rossignol de M. Gueneaud de Montbelliard : *Cela est trop voulu.* J'ai observé trois défauts dans cet article de M. de Montbelliard, en le comparant avec ceux de M. de Buffon. M. de Montbelliard cherche à faire un tableau intéressant, sans trop s'embarrasser de la ressemblance particulière avec l'objet qu'il traite ; et quand il veut nous ramener à nous-mêmes, ce n'est pas par des mots qui semblent échapper involontairement, comme on en voit tant d'exemples dans les ouvrages de M. de Buffon ; M. Gueneaud rappelle les hommes par une comparaison prononcée qui nous montre trop le dessein de l'auteur, et enfin le style de M. de

Montbelliard est tonjours noble, aux idées près; mais le style noble convient sur-tout aux idées générales, et il faut savoir être plus simple dans les détails. M. de Buffon a répandu dans son histoire du Pic un si grand nombre d'idées vastes, et propres à faire penser, qu'en l'écoutant après avoir entendu le Rossignol de M. Gueneaud, on lui a appliqué avec un grand plaisir ce vers qui peint le soleil :

Il prend sa course, il s'avance,
Comme un superbe géant.

La langue françoise ne peut être belle que par les idées, les autres langues supportent les images, et ne soutiennent pas le coloris; celle-ci ne se soutient que par la pensée, car elle ne souffriroit pas une métaphore hasardée : le secret du style c'est de mettre une idée dans chaque phrase, et de tâcher que la phrase qui suit participe toujours un peu de la phrase

qui précède, afin que l'on soit conduit par nuances jusques à la pensée.

Il ne faut jamais dire : *Est-ce que vous n'avez pas vu,* etc. ? *Est-ce que* est un solécisme, parcequ'il n'a point de nominatif ; il faut dire : *N'avez-vous pas vu ?*

M. Moultou disoit en regardant la coëffure de madame de B*** : Elle use de ses droits, elle étoit jolie alors.

M. de Chabanon disoit à M. de Rhulliere, avant de lui lire son Épître sur l'Éloquence : Un homme pieux desiroit de souffrir dans cette vie, pourvu qu'il obtînt son pardon dans l'éternité ; de même je vous prie de me traiter avec sévérité à présent, et avec indulgence quand je serai imprimé.

Le père Bridène disoit : Le damné a sous les yeux une pendule dont le

balancier répète en allant et venant, *Toujours, jamais, toujours, jamais.* Lorsque las de souffrir il s'écrie en soupirant, Quelle heure est-il? on lui répond, *L'éternité.* Le même Bridéne préchant un jour sur l'eucharistie, et voyant que tous les prêtres, ses auditeurs, restoient glacés, s'écria: Mon Dieu, je renonce dès à-présent à prêcher ta parole; j'ai tonné contre les voluptueux, et ils ont abandonné leurs désordres; j'ai élevé ma voix contre les avares, et ils ont fait l'aumône: mais je ne puis émouvoir ceux qui célèbrent tous les jours tes plus saints mystères. Alors prenant un ciboire; il le jetta contre terre avec violence, en s'écriant: Du moins il ne sera plus profané. Une autre fois, s'appuyant tranquillement sur sa chaire: Mes frères, dit-il, quelques juges ont imaginé, pour discerner un assassin inconnu, de faire passer en revue tous les accusés devant le ca-

davre, et ils connoissoient bientôt le coupable à son émotion. Le voici ce cadavre ! et il sortoit un crucifix. Qui l'a tué ? Venez, avares, etc.

Un livre n'est attachant que par la variété. Quand on dit qu'un ouvrage se fait lire, cela suppose que l'auteur fait succéder les tableaux aux idées : ainsi Tacite passe des lois aux caractères, et des caractères aux évènemens.

M. Thomas pensoit que dans un ouvrage bien fait toutes les idées devoient découler d'une seule idée. Dans le Savetier et son Seigneur il critiquoit l'auteur qui n'attache à l'argent du savetier que le changement de son caractère, et non le nœud de l'intrigue. Cette réflexion peut s'appliquer à la conduite de la vie : il faudroit sur-tout avoir un seul principe et une seule idée d'où l'on fît tout dériver.

Eparpiller et s'éparpiller est presque toujours un grand mal en toutes choses ; éparpiller son tems, ses possessions, ses sentimens, ses études, etc. Il faut un centre où tout aboutisse : la nature nous en donne l'exemple ; tous les corps s'échapperoient dans le vague de l'espace, si le soleil ne servoit pas de point de réunion.

L'ambassadeur de Naples est entièrement désintéressé de la conversation dès qu'il a cessé de parler ; il n'exprime plus rien dès qu'il se tait.

C'est souvent pour satisfaire son caractère, et non pour mieux corriger ceux qu'on blâme, qu'on reste trop long-tems sur la même idée, et qu'on revient trop souvent sur les torts d'autrui.

On disoit de quelqu'un : Cet homme parle, mais tout ce qu'il dit n'a point de tige.

M. de Buffon a été obligé de créer la langue de la science des minéraux. Sa manière de créer cette langue ne consiste pas à faire des mots nouveaux, mais à se servir heureusement de ceux qui sont connus, et il se fait entendre en les détournant un peu de leur signification habituelle.

Il faut faire gaiement ce qui nous déplaît, ou le refuser gaiement, afin d'avoir le mérite du sacrifice, ou de diminuer le démérite du refus.

Le tort des grands hommes a toujours été de ne pas employer toutes leurs forces, quand il s'agissoit de toute leur fortune.

Le régent disoit en donnant des bénéfices : Les jansénistes ne se plaindront pas de moi, j'ai tout donné à la grace, et rien au mérite.

Le tems est trop court pour qu'on puisse se permettre les occupations dont un autre s'acquitteroit aussi bien que nous. Les espaces que la nature nous a fixés pour agir se mesurent en haut comme en bas, et souvent un grand homme n'est pas capable d'une petite chose. C'est une des grandes merveilles de la Providence que cette réciprocité de secours et de besions, et que l'homme inférieur ne soit pas moins nécessaire à l'homme supérieur que le supérieur l'est à l'inférieur.

Il faut aux femmes une renommée de choix.

On disoit du roi de Prusse sur son Anti-Machiavel: Il fait comme les gourmands qui mettent leur cuillier dans un plat, afin que personne ne soit tenté d'en prendre.

Je connois une personne dont l'imagination est si puissante, que tout lui appartient; idées, sentimens, évènemens; mais malheureusement elle ne s'appartient pas à elle-même, tant son imagination est mobile.

Ce n'est pas le tems d'écrire quand les évènemens se succèdent avec rapidité; aucun tableau ne peut alors se bien dessiner dans notre esprit; la vacillation et la succession s'y opposent.

La gouvernante de Newton disoit à M. de **; que portant un soir un bouillon à son maître, elle le trouva assis dans une attitude de réflexion, la tête appuyée sur sa main, et en rentrant le lendemain, elle s'aperçut qu'il ne s'étoit point couché et qu'il avoit conservé la même position; il ne put se persuader lui-même, en regardant sa montre, que sa médita-

tion eût duré ainsi douze heures sans qu'il en fût sorti un instant.

Il faut toujours établir des différences entre ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés ; tous les accessoires doivent masquer l'homme dans celui qui commande : on préfère d'obéir à des étrangers, à des hommes dont la langue est différente de la nôtre ; on voudroit leur donner une forme particulière, et l'on a vu en Egypte les peuples rendre les honneurs divins à des oignons et à des serpens, tandis que Pythagore et d'autres philosophes leur inspiroient à peine quelques sentimens d'admiration et d'estime. Pour en imposer aux hommes, il vaut mieux être bizarre et monstrueux qu'être leur pareil, tant il est vrai qu'ils se font bonne justice intérieurement.

Il n'est pas toujours tems de se

rendre heureux, mais il est toujours tems de ne pas aggraver ses peines.

Ce qu'on dit ou ce qu'on fait ne doit jamais pouvoir s'appliquer qu'à la personne à qui l'on s'adresse, ou à l'objet dont on s'occupe ; c'est une des prémières règles de la société ; c'en est une plus essentielle encore dans la correspondance : ainsi la plus mauvaise de toutes les lettres est une lettre circulaire, et une bonne lettre est celle qu'un seul homme peut écrire, et qui ne peut convenir qu'à un seul homme.

On reconnoît les personnages de Milton dès qu'ils paroissent sur la scène ; leur caractère ne se dément jamais. L'auteur de la Henriade n'a pas le même talent ; il désigne le fanatisme, tantôt par un trait, tantôt par un autre, qui n'ont aucun rap-

port entr'eux, et c'est un grand défaut dans un poëte.

M. Duclos disoit à Crébillon : Tu es bête comme un génie. Ce mot est vrai à quelques égards : le génie ne voit qu'à vol d'oiseau ; mais les réflexions qui font ce qu'on nomme dans la vie habituelle l'esprit ou la bêtise, exigent l'examen constant des plus petits objets qui sont autour de nous.

La timidité a souvent l'air de la hauteur ; mais la hauteur n'a jamais celui de la timidité. Quand on est véritablement simple et sans gêne, on ne vous accuse pas de hardiesse, et l'on connoît bientôt tout ce que vous valez.

La plupart des gens ne savent pas vouloir, et cependant c'est la seule manière de réussir dans les choses

difficiles, et même dans les choses faciles.

Une des choses qui flatte le plus les hommes, c'est d'être de leur opinion et de la faire valoir; cette louange indirecte rend plus heureux qu'une louange directe.

On n'a jamais vu un homme avoir de l'humeur devant un prince ou un ministre; comment donc en avons-nous devant Dieu, quand nous tourmentons par nos caprices ceux dont il nous a confié le bonheur.

Quand on prend une habitude pendant un mois, on peut la conserver toute sa vie; ainsi nous n'avons besoin de résistance et d'exactitude que pour ce mois seul.

Au moral comme au physique, les choses qui viennent promptement

s'en vont de même ; celles qui viennent lentement subsistent long-tems.

Il faut placer les hommes au niveau de leurs talens ; ceux qui sont au-dessus de leurs occupations s'en acquittent peut-être plus mal que les petits esprits au-dessous de leurs travaux.

La fortune bien employée, dès qu'on en a été possesseur, donne des jouissances, même dans ses privations ; les sacrifices du prodigue ne laissent que des regrets après eux ; ceux que l'homme sage a faits à la vertu accompagnent tout ce qu'il est obligé de se refuser : interprétation du sentiment attribué à Philippe ; une blessure l'avoit rendu boiteux, et chaque pas qu'il faisoit lui rappeloit son courage et sa victoire.

Des livres en général et des lectures qui conviennent à divers genres d'esprit.

Nous avons eu déja occasion de le dire, il faut apporter un grand soin au choix de ses lectures, car nous n'avons de bonheur et de malheur que par la pensée ; les objets ne nous parvenant que par elle seule, elle est la réalité des choses. La fortune, les honneurs, la gloire, tout en un mot n'est que la pensée, et l'homme qui posséderoit les plus grands biens et qui n'y penseroit jamais, seroit en effet un homme qui ne posséderoit rien. La différence des pensées qu'on trouve dans les livres, à celles qui

naissent dans notre esprit, n'est qu'une relation plus intime avec nous-mêmes, car encore une fois les objets extérieurs n'ont aucune sorte d'existence pour nous, tant qu'ils ne sont pas traduits ou métamorphosés en pensée dans notre tête, et tant qu'ils n'y ont pas pris leur place; c'est donc une des grandes sources du bonheur de savoir saisir précisément dans le genre de lectures que nous pouvons faire, celles qui captivent le plus notre attention, celles qui s'unissent à nous d'une manière plus intime, celles enfin qui font naître dans notre esprit les pensées les plus ressemblantes à la réalité des objets et à l'impression qu'ils feroient sur nous. Et voilà pourquoi le plaisir le plus pur d'une ame vertueuse, après celui de faire de bonnes actions, est d'apprendre ou de lire les actions des grands hommes et de s'identifier en quelque manière avec eux; voilà pourquoi un

mot sublime de dévouement ou de grandeur d'ame, fait souvent verser plus de larmes au théâtre que les malheurs qu'on y représente; ce sont des larmes d'attendrissement, car dans le moment d'une noble illusion, l'on croit avoir pensé ce que l'on entend. Une illusion de ce genre doit avoir peut-être la seconde place après une bonne action; et dans une religion pure qui règle jusqu'à nos pensées et qui nous tient compte des intentions, ne doit-on pas être très-attentif aux impressions que la lecture nous fait recevoir, puisqu'elles ont aussi une sorte de réalité, et qu'elles peuvent influer sur nos habitudes? Le bonheur n'est donc qu'une suite de pensées qui conviennent à notre nature; c'est le sens de ces mots: J'ai été bien heureux hier; j'ai été bien heureux dans telle époque de ma vie; et de même quand on dit à quelqu'un qui nous a présenté une suite

d'idées agréables : J'étois triste quand je suis entré, mais vous m'avez rendu bien heureux.

On a quelquefois d'heureux momens dans la vie, qu'on désigne par cette expression triviale : Bâtir des châteaux en Espagne ; ce qui signifie tomber dans une réverie douce, où toutes les idées qui peuvent nous intéresser se présentent à notre esprit. Souvent nous ignorons ce que nous avons pensé pendant un long intervalle, et nous sentons seulement que nous avons été extrêmement heureux ; nous ne sommes pas maîtres de produire de nous-mêmes ce mouvement favorable de la pensée ; une lecture pure et sensible supplée à notre impuissance, et nous donne cette impulsion si desirable. Concluons de ces réflexions, qu'après les actions honnêtes et le travail, on peut placer immédiatement les excellentes lectures comme moyen de bonheur et de

vertu, que c'est un moyen de tous les âges; que le choix de nos lectures ainsi que celui de nos conversations est extrêmement essentiel; qu'enfin puisque les idées sont une source de bonheur ou de malheur, c'est un véritable acte de bienfaisance que de présenter aux hommes, quand la morale n'en est pas blessée, toutes celles qui les calment et qui les mettent bien avec eux-mêmes, et que le genre de conversation et le ton qu'on peut y donner, sont essentiellement au nombre des devoirs de la vie domestique, soit dans l'intimité des enfans avec leurs pères, soit dans celle des femmes avec leurs maris, ainsi de proche en proche, suivant les proportions.

Il est des hommes qui se jettent toujours dans le moule d'autrui; leur esprit toujours prêt à prendre l'empreinte de la filière dans laquelle il a passé, nous présente aujourd'hui l'image d'un héros, et demain celle

d'un bateleur; il leur faut une éducation de tous les jours. Ces gens-là doivent être extrêmement circonspects dans le choix de leurs lectures, et cependant ils doivent les varier sans cesse; ce n'est qu'avec cette précaution qu'ils se garantiront de n'être jamais qu'un double d'un autre; ils pourroient donc corriger un peu ce défaut, s'ils se faisoient une loi de ne lire jamais que des choses excellentes, mais de les changer sans cesse, afin qu'il leur restât ainsi une empreinte générale, qui, à la longue, pourroit leur en donner une particulière.

Enfin une autre classe d'hommes d'esprit, ce sont ceux qui, comme certaines plantes et certains animaux, ont leur analogue dans la nature; ce sont des arbres sauvages qu'on peut enter, et si l'on a bien choisi le rameau précieux qui doit se mêler à leur suc, on sera surpris de la bonté de leur fruit. S'ils ne font aucune

lecture, s'ils restent abandonnés à eux-mêmes, ils seront à peine remarqués; s'ils lisent des livres qui ne leur conviennent pas, ils n'en retireront aucun fruit; mais s'ils rencontrent jamais leur maître, ils ajouteront toutes ses idées à leurs idées, et ils lui ressembleront comme les enfans ressemblent à leur père, avec des nuances avantageuses ou désavantageuses: c'est ainsi que Plutarque a fait Montaigne; Montaigne, Rousseau; Descartes, Mallebranche. Les esprits de cette trempe doivent se borner à la même lecture, et ne pas craindre de la répéter sans cesse. Le rapport des idées d'un autre avec les leurs en fera naître continuellement de nouvelles dans leur tête; ils verront aujourd'hui ce qu'ils n'auront pas vu la veille, enfin ils auront presque la faculté de deux ames, et une double grandeur. Il ne faut pas croire que cette analogie soit apparente, elle

existe souvent par des liens secrets entre des esprits qui sont d'une nature absolument différente ; et c'est alors même que les résultats sont plus surprenans, et qu'on s'apperçoit moins des secours que l'on a reçus. La lecture continuelle de la Bible fit le génie de Milton ; cependant la morale de son poëme, la nature de ses images n'appartiennent qu'à lui seul. M. de Montesquieu lisoit habituellement les Contes arabes ; cependant rien ne sembloit avoir moins de rapport avec son génie ; mais plus les esprits se sont frayés une route singulière qui les écarte des chemins battus, moins leurs pensées rencontrent celles qui occupent la plupart des autres hommes ; ils s'attachent à des singularités que les autres n'auroient pas même regardées. D'ailleurs le rapport d'un esprit avec un autre est bien moins dans les goûts que dans la manière de voir, et en amitié même ce n'est pas le rap-

port des goûts, mais celui du jugement qui forme les liaisons; il peut même y avoir contraste dans les premiers, pourvu qu'il y ait rapport dans les seconds; car les goûts semblent tenir aux sens qui ne dépendent pas de nous, et les jugemens à la volonté qui en dépend. La nature qui forme rarement des êtres prononcés fait ses combinaisons avec un petit nombre de genres primitifs; mais il suffit d'y avoir réfléchi pour acquérir une connoissance plus parfaite de sa puissance, et des moyens de l'augmenter.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

La vie est une navigation : le meilleur vaisseau, la plus habile manœuvre, ne vous feroient jamais arriver au but, si vous n'aviez pas un point dans le ciel pour vous servir de guide.

On disoit en parlant des personnes de mauvaises mœurs qui conduisent les affaires : Tous les départemens sont environnés d'espèces; excepté, dit le chevalier de Chatelux, le trésor royal où l'on n'en trouve plus.

L'on disoit de M. de Baville, Qu'il étoit toujours prêt et jamais pressé.

Un grand moyen de bonheur intérieur, c'est de laisser aux humoristes le plaisir de nous dire du mal de nous, et de leur donner même toutes sortes de facilités pour cela par nôtre douceur et notre bonhommie; quand cette fantaisie est satisfaite, ils sentent leurs torts, et s'ils avoient fait violence à leur caractère ils n'auroient jamais senti que les nôtres.

Madame de Chaulnes, écrivoit, à l'abbé de Boismont: Venez dîner chez moi, j'aurai Montesquieu et Fontenelle; ne me dites pas que les beaux esprits vous intimident, ce mot décèle la conscience d'un sot.

M. de Tressan appercevant madame de Bassompière, qui étoit fort

belle et fort désagréable, s'écria : Fi ! qu'elle est belle !

Une paille, une plume, sont bien peu de chose, dit le bon-homme Richard ; cependant elles montrent d'où vient le vent.

La mémoire de M. de ** est de l'harmonie dans le vuide ; il ressemble à ces airs impromptus que les musiciens jouent quand ils préludent ; on y reconnoît une sorte de mesure sans motifs.

L'archevêque de Toulouse n'aimoit que les affaires ; et madame de ** lui lisoit toujours ses pièces, comme s'il avoit eu du goût pour la littérature ; quelqu'un disoit : Il n'en est pas fâché ; elle le consulte, et il croit que c'est une affaire.

Rien ne ressemble plus, disoit

Pope, à l'harmonie des sociétés que celle des corps célestes ; chaque planete tourne sur elle-méme, et tourne ensuite autour d'un centre général ; c'est l'image de l'amour-propre, et celle de l'amour du bien public, qui doivent se réunir pour que l'univers physique et politique puisse subsister.

Addisson, dit Pope, ressembloit à ces monarques de Turquie qui ne croient jamais régner en sûreté quand ils n'ont pas fait périr tous leurs frères. C'est qu'Addisson faisoit la satire de tous les ouvrages qui paroissoient.

Un célèbre usurier, au moment d'expirer, ouvrit les yeux lorsqu'on lui faisoit baiser le crucifix : Ce bijou, dit-il, n'est garni que de pierres fausses ; je ne puis préter sur ce gage que dix pistoles.

Madame Geoffrin n'avoit de l'esprit que dans un petit cercle ; il sembloit qu'un enchanteur l'avoit tracé, et qu'elle perdoit ses facultés dès qu'elle vouloit sortir de cette circonférence.

On parloit à une dame du sacrifice d'Abraham : Dieu, dit-elle, ne l'auroit jamais exigé d'une mère.

Il n'est permis d'être personnel que quand on est jeune ; car il semble alors que, dans les attentions qu'on a pour soi, l'on jouit du sentiment des autres, et qu'on peut se dire, Je m'occupe de ce qui leur est cher. Quand on n'est plus jeune il faut porter ses attentions hors de soi.

Les citations, quand elles ne sont pas fréquentes, jettent de la variété dans un ouvrage ou dans la conversation, et ajoutent presque à nos opinions un degré de vérité de plus par

le mérite de l'autorité. Souvent aussi les vrais noms des lieux, des plantes, etc., fixent l'attention, et semblent ajouter à la vérité des tableaux, comme les noms propres à la vérité des récits.

M. de Buffon pouvoit faire avoir mille écus de rente à Rousseau : Pankouke les lui donnoit d'une nouvelle édition de ses œuvres: Rousseau parut d'abord enchanté; le lendemain il arrive tout changé, et, dans une profonde indignation contre M. de Buffon: Vous m'avez séduit, s'écria-t-il; non, il ne sera pas dit dans la postérité que Jean-Jacques a vendu ses pensées; on peut vendre le travail de ses doigts, copier de la musique pour nourrir sa femme, mais jamais le fruit de sa tête.

Certains systèmes, en s'appliquant à tout, et en enchaînant toutes nos

idées sous un seul point de vue, rétrécissent nécessairement l'esprit, et ne lui permettent pas de s'étendre en liberté: tel est le défaut du livre d'Helvétius. Il ne fera jamais autre chose en métaphysique que son livre retourné en mille manières.

M. de Buffon connoît une espèce de poisson qui a quatre cœurs. Le sentiment est beaucoup moins vif dans les animaux qui ont plusieurs centres de sentiment; et c'est un grand objet de comparaison de la nature morale avec la nature physique; mais, en examinant le phénomène, sans penser à la moralité qu'on en peut tirer, l'homme qui n'a qu'un centre de sensibilité, souffre beaucoup davantage que les animaux dont l'organisation est différente; cependant, au premier aspect, on croiroit que cette diversité de centres de douleur devroit l'accroître, mais l'ex-

périence prouve le contraire. Dans l'homme le sentiment est si exquis, qu'on ne peut toucher son cerveau même légèrement sans le faire mourir; mais dans les animaux à plusieurs centres, comme les écrevisses, et encore plus dans les plantes, qui ont part-tout le siège du sentiment, à quelque endroit que vous les coupiez elles repoussent et se perpétuent.

Madame la duchesse de Luines écrivoit à M. le président Hainault; la reine mit au bas de cette lettre: *On veut vous donner une marque de souvenir; devinez.* Le président Hainault répondit:

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser, si mon cœur la devine,
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

Voltaire ayant pris le calmant que le maréchal de Richelieu lui avoit

indiqué, lui dit: Ah! frère Caïn, tu m'as tué!

Un grand courage, dit l'abbé Gagliani, est l'effet d'une grande crainte de l'opinion. Que des gens auroient peur s'ils osoient!

Madame d'Estrées se plaignoit d'un gourmand de ses amis. Cet homme, dit-elle, abandonne les principes; il n'aime plus que les colifichets; ce qui vouloit dire qu'il préféroit les ragoûts aux aloyaux.

Il est inutile de dire à quelqu'un: Je suis gai, quand on est triste; je suis actif, quand on vous voit paresseux; on est ce qu'on est, et non ce qu'on dit; c'est par les actions qu'on vous juge, disoit madame Geoffrin.

Faites toujours la révérence à l'amour-propre des autres; faites en

sorte, quand vous ouvrez un avis, que celui qui vous écoute croie l'avoir lui-même donné ; ne demandez jamais conseil dans la crainte qu'on ne vous sache mauvais gré de ne l'avoir pas suivi. *Maximes de madame Geoffrin.*

Il est impossible d'écrire dans notre langue et d'éviter toujours les amphibologies ; mais il faut voir si le sens se présente clairement au lecteur : s'il n'est pas arrêté un instant sur le mot auquel le pronom se rapporte, alors on peut laisser l'amphibologie ; mais si le lecteur peut hésiter, il faut le corriger nécessairement.

Un auteur tient souvent à un mot louche par une raison que je vais développer. Un homme a une pensée accompagnée de plusieurs idées accessoires ; la langue est trop pauvre pour les rendre ; il rencontre un mot

qu'il croit approcher de son idée, il s'en sert, et toutes les fois qu'il le retrouve il croit voir l'accompagnement d'idées accessoires qu'il y avoit attachées; mais le lecteur voit le mot isolé, et ne comprend rien à l'enthousiasme de l'auteur: ainsi il faut s'accoutumer à juger ses propres ouvrages, non comme soi, mais en adoptant l'esprit et les vues des autres. Il en est à-peu-près de même de l'harmonie dans le style; on se fait une habitude de chanter ses phrases sur certaines notes, et l'on croit que c'est de l'harmonie; mais votre lecteur n'a point dans la tête votre ritournelle d'habitude. On ne peut former son oreille à l'harmonie qui plaît généralement qu'en lisant et relisant avec soin les divers morceaux qui ont fait l'impression la plus agréable dans ce genre, et en les comparant les uns aux autres.

Le cardinal de Fleury vouloit sur-

tout passer pour faire mauvaise chère, et pour être mal servi : il demandoit à un fin courtisan qui dînoit chez lui : Prenez-vous du café?—Monseigneur, je n'en prends que quand je dîne.

Les plaintes donnent l'idée d'un caractère difficile, ou nous mettent dans la dépendance des autres par les conseils qu'ils donnent, ou même qu'ils nous obligent à suivre.

Madame de Maintenon disoit : J'ai été trop loin et trop près des grandeurs pour savoir ce que c'est.

Un homme se montre tout entier dans son style : en le lisant, en l'examinant de près, on apprend à aimer l'auteur ou à s'en défier; on voit s'il est franc, s'il est sensible, s'il sait ou ne sait pas se déguiser.

Nos lecteurs sont toujours compo-

sés de gens bornés, et de gens d'un esprit étendu ; il faut donc écrire avec les deux classes devant les yeux, et dans ce dessein prendre le milieu, n'écrire précisément ni pour les uns ni pour les autres, mais pour une espèce moyenne.

On doit toujours préférer le mot le plus général, une *glace* à un miroir, etc., à moins que le mot général ne soit gâté par l'usage ; comme *femelles*, qui, plus général que femmes, est cependant moins noble, à cause du sens qu'on lui a donné en l'appliquant toujours aux rapports physiques, soit aussi parceque le mot général perd de sa noblesse quand il comprend des objets d'un ordre inférieur ; tandis que la signification du mot particulier étoit restreinte à des objets constamment nobles : ainsi *femelle* désigne la femme de tous les animaux.

On ne peut juger de l'harmonie qu'en se lisant soi-même tout haut; la seule règle invariable, c'est de ne jamais laisser tomber ou finir sa phrase par un mot d'une ou de deux syllabes; il faut qu'elle se termine toujours par un mot de trois ou quatre syllabes, ou par quatre monosyllabes qui se réunissent en les prononçant, et font ainsi le même effet.

On n'écrit jamais bien du premier jet.

On ne peut jamais se servir d'un terme négatif pour exprimer une action positive; ainsi il ne faudroit pas écrire, *L'incertitude des desirs produit ou fait telle chose*: car il faut distinguer les images du style de celles de la pensée. Irrésolution est quelque chose dans la pensée, mais c'est une négation dans le style, qui ne doit pas gouverner un verbe actif.

Quand on fait une phrase composée de plusieurs mots qui sont en regard par le sens les uns avec les autres, l'opposition de ces mots doit être juste et bien marquée ; ainsi nous faisons contraster l'erreur avec la vérité, l'ignorance avec les lumières, et de même dans les verbes : c'est ainsi qu'on parvient à composer de beaux membres de phrases.

Le seul mot qui exprime bien notre idée doit être employé, et il ne faut pas se contenter d'un *à-peu-près*, ni laisser quelque nuance contraire à notre pensée ; ce n'est pas que le mot propre soit toujours le meilleur, le mot à côté vaut quelquefois mieux, soit en ajoutant une idée accessoire ; soit en laissant un peu de vague dans la pensée qui donne de l'espace à l'imagination du lecteur.

On ne doit jamais se servir de mots

techniques : souvent on s'en sert, et l'on ne les entend pas ; la périphrase qu'on est obligé de créer pour rendre son idée nous contraint en même tems à nous bien comprendre.

Tout ce qui peut animer le style en le personnifiant, l'embellit ; ainsi en parlant de la *liberté* et de la *bienfaisance*, il vaut peut-être mieux dire *ces noms imposans* que *ces mots imposans* : car on en fait tout de suite des gens de qualité en morale.

Carmontel a la connoissance de la société, mais non celle des hommes.

Montaigne est un ouvrage de morale qui n'est pas moral.

Il ne faut pas être surpris que les autres oublient ce qui nous intéresse, puisque nous l'oublions nous-mêmes.

Pour bien gouverner, il ne faut pas gouverner tant de choses ; il faut laisser le soin de beaucoup d'objets à la vertu, à l'affection, enfin à l'intérêt personnel, si l'on ne peut faire mieux.

Tous les gestes sont anguleux dans les acteurs de province ; c'est la société qui arrondit tout.

Ce qui prouve en faveur des femmes, c'est qu'elles ont tout contre elles, et les lois et la force, et que cependant elles se laissent rarement dominer.

Pour bien traduire il faut, en examinant l'original, voir quels sont les mots d'un passage qui en faisoient le plus grand charme, et dont l'auteur avoit été le plus content, et tâcher de les transporter ensuite dans notre langue par un équivalent.

M. ** a une sorte d'esprit qui fait qu'il parle toujours bien et à propos sur l'évènement du jour ; sans rien dire de saillant, il a précisément la mesure dans les mots, dans les gestes, le ton et l'accent ; il charme, et cependant de tout ce qu'il dit on ne pourroit pas en faire une page imprimée, car l'impression donne l'air de l'importance ; les caractères sont les mêmes pour tout ce qu'on écrit, et il est impossible de faire connoître à son lecteur les nuances d'intérêt qu'on éprouve ; mais dans la conversation on le marque par le ton, la physionomie, etc.

Rien ne flatte plus un homme d'esprit que de lui rappeler les mots ingénieux qu'il peut avoir dits.

Beaux vers de M. Roucher !

La fière poésie en vers harmonieux
Chanta des élémens l'existence éternelle,
Et du vaste univers la marche solennelle.

Avant de jouer un rôle, il faut, disoit Caillot, en bien étudier le caractère, et se laisser aller aux seules impressions de la nature quand on est sur le théâtre.

Arlequin prouve que la physionomie n'est pas toute dans les traits du visage, car on croit souvent le voir rougir ou pâlir, quoiqu'il ait un masque.

Caillot, si naturel au théâtre, est rempli d'affectation dans la société; on voit bien qu'il n'est pas dans son rôle.

Un des caractères de la vérité, dit M. Dubucq, est d'être féconde et multiforme.

Quelqu'un soutenoit que le style avoit l'air plus noble quand on se servoit des mots de la langue dans

une acception différente de celle qui est reçue; on lui répondit : Vous croiriez-vous l'air plus noble en mettant votre habit à l'envers?

L'éloquence, disoit M. de Buffon, consiste sur-tout en des tableaux; mais c'étoit la sienne.

M. de Buffon rend raison des motifs de préférence qu'il a eus pour tous les mots de ses discours, sans exclure même de cette discussion les moindres particules, les conjonctions les plus ignorées.

Certaines gens parviennent encore à épurer l'amitié, le plus pur de tous les sentimens.

On peut être précieux pour quelqu'un, sans lui être cher.

Rousseau donne toujours une

forme à ses sentimens; certains auteurs mettent tous leurs sentimens en forme, ce qui est bien différent.

Il faut prendre garde de ne jamais parler sans penser. Beaucoup de gens, n'ayant rien à dire, jettent dans la conversation des mots de remplissage comme pour servir de liaison à ce qu'ils ont à dire dans la suite; mais ces mots, n'ayant point de sens, ne font qu'attester davantage leur stérilité. On ne se corrige de ce défaut que par une grande attention, car elle empêche que le fil de la conversation n'échappe, et tout homme d'esprit qui est à la suite d'une idée sent rarement les siennes se tarir.

Quand on n'est pas parfaitement à son aise, il ne faut jamais hasarder un conte dont la fin ne soit pas très-ingénieuse; car dès que l'intérêt ou le brillant du dénouement dépend un

peu de celui qui raconte, il faut qu'il ait toute l'assurance de la plus grande liberté, sans quoi l'on seroit gauche plutôt que gai; mais le véritable esprit ne manque jamais son effet.

On ne peut assez combattre les idées qui nous dominent; elles détruisent le charme et la variété de la conversation par la distraction et la préoccupation ; elles enchaînent toutes nos facultés. Les remords sont la seule pensée tyrannique contre laquelle il ne faille pas combattre pour lui faire tenir moins d'espace: car c'est une punition qu'on doit souffrir, et dont il faut profiter.

On doit tâcher de ne jamais montrer les bornes de son esprit, on ne doit pas même laisser pénétrer sa foiblesse: car les autres n'ayant pas d'indulgence prennent souvent pour défaut de puissance ce qui n'en est

que l'épuisement; il ne faut donc jamais s'exposer aux longs tête-à-têtes.

Pour faire parler un auteur d'une manière intéressante, il faut saisir la chaîne de ses idées en le lisant, et la lui rappeler en conversation; il aimera toujours à la développer.

Pour peindre la nature avec chaleur dans ses écrits, il faut la considérer long-tems attentivement et dans le dessein de la représenter ensuite; il faut choisir les momens les plus agréables, comme auroit fait Greuze ou Raphaël; ce n'est qu'après tous ces préliminaires qu'on peut prendre la plume, qui devient alors un pinceau; c'est la pensée qui fait le style, et par cette raison il est plus difficile de peindre les objets moraux que les objets physiques. On n'acquiert, disoit M. de Buffon,

aucune connoissance réelle et transmissible qu'en voyant soi-même, et les livres font une foible impression. M. de Buffon n'a peint qu'un très-petit nombre d'objets sans les avoir vus, et il questionnoit sans cesse les voyageurs. Un des plus beaux morceaux de M. de Buffon, c'est la peinture de la nature brute; un malheureux, abandonné pendant quinze mois dans les déserts de l'Amérique, lui en avoit donné la première idée.

L'abbé Arnaud disoit d'une tragédie qui ne l'avoit point ému: C'est une pièce qui vous mène en litière jusques au dénouement.

Il est impossible de traduire Pline, Tacite, et Bolingbroke; car, dans les pays et dans les siècles où l'on est familiarisé avec un grand nombre de réflexions et d'observations, l'on franchit plusieurs idées intermédiai-

res, et ces idées présentes à l'esprit du lecteur sous certains gouvernemens sont presque inconnues ailleurs.

Rien ne blesse plus que les résultats qui ne sont accompagnés d'aucunes raisons.

Addisson et Swift sont les écrivains les plus corrects de l'Angleterre.

Voltaire disoit que la langue française est fière et pauvre ; il faut lui faire l'aumône malgré elle.

Il ne faut jamais montrer dans la société des impressions fortes, ni prendre un air imposant, ni disputer contre ceux qui ne sont pas de notre avis avec une physionomie altérée ; la conversation est une arène, dans laquelle on doit vaincre à la course, et avec la légèreté d'Atalante ; mais il n'est permis d'arrêter son adversaire

qu'en lui jetant des pommes d'or ; il faut réserver la lutte et tout combat sérieux pour d'autres momens plus réfléchis, et où l'on ne soit pas entouré de spectateurs : car l'amour-propre pardonne souvent les objections fortes, et même sévères, faites dans le tête-à-tête ; mais il n'oublie jamais une physionomie trop prononcée, ou des propos imposans et désapprobateurs tenus en public.

Souvent on a tort de faire filer une idée par des préliminaires, et de mener le lecteur par gradations, et comme en bateau, à une idée brillante; il est à craindre qu'il ne s'endorme sur la route. L'art de Bossuet étoit d'entamer ses périodes par une idée extraordinaire et sublime ; il sembloit qu'il secouoit le lecteur, et qu'il le jetoit bien loin de tout ce qu'il venoit de lui dire.

Tout ce qu'on peut faire par le bon usage du tems et par l'exercice de l'attention est incroyable ; mais il faut savoir user de tous les quarts-d'heures. M. d'Aguesseau a fait une grande partie de ses ouvrages dans l'intervalle qui se trouvoit entre le tems où il avoit dit, *Qu'on serve*, jusques au moment où on lui disoit qu'il étoit servi ; c'étoit quatre, huit, dix minutes. Un autre a appris le grec en un an, sans s'en occuper que le tems de sa toilette ; un autre a fait une traduction en beaux vers pendant le tems qu'il mettoit pour aller au réfectoire et en revenir. Voltaire rentroit chez lui pour un quart-d'heure, et écrivoit ; cette facilité de prêter son attention à l'objet qu'on vous présente est un des points les plus essentiels dans l'éducation, et une des premières sources du talent : M. Marmontel lui doit une grande partie de son mérite. Pour en former

l'habitude il faudroit tous les jours lire d'abord une page, ensuite deux, etc. d'un livre, et s'accoutumer à en faire l'extrait de tête, et ensuite par écrit, afin de fixer l'attention par un effort qui deviendra ensuite très facile, qui vous accoutumera à voir les idées dans votre cerveau comme on les voit dans un livre ; c'est ce que je dois faire faire à mon enfant, en commençant d'abord par l'histoire, et ensuite en mêlant des idées, non pour lui donner le goût des lettres, mais la faculté de l'attention, qui est bonne à tout dans la vie.

On n'a jamais des idées bien nettes quand on ne s'accoutume pas à les peindre, c'est-à-dire à les mettre par écrit. Un homme qui fait des vers écrit toujours mieux ; il est contraint par la géne de la rime ; il faut qu'il revienne plusieurs fois sur ses idées ; il les perfectionne et trouve le mot

propre : il faut être aussi difficile en prose, et revenir sur les petites choses qui nous arrêtent, afin que cette gêne supplée à celle de la rime.

Quand on a ainsi commencé sa phrase : *Chacun veut que le bonheur d'autrui ne trouble pas le sien*, il ne faut pas changer de tournure ensuite en disant, *et que la paresse et la cupidité ne viennent point enlever le fruit de notre travail et de nos peines ;* mais il faut, et que la paresse et la cupidité ne viennent point *lui* enlever les fruits de *son* travail et de ses peines.

On dit d'une chose qu'elle est *passagère*, mais non pas qu'elle est *plus ou moins passagère ;* elle l'est ou ne l'est pas.

On dit *anticipé*, et non pas *plus anticipé*.

Le *par* et les autres particules de ce genre doivent se répéter avant un substantif, qui ne présente pas une idée analogue au substantif du membre précédent; on peut dire, *par sa fidélité et sa constance*, mais il faut dire, *par son génie et par sa bonté.*

Quand M. Thomas écrivoit ses discours, il se laissoit d'abord aller à toute la vivacité de son imagination; il écrivoit tout ce qui lui venoit en tête, et tout ce que la fécondité de son sujet pouvoit lui fournir; il s'appliquoit ensuite à resserrer toutes ses idées dans le plus court espace possible, à les exprimer dans un petit nombre de paroles, mais toujours sans nuire à la clarté, et il avoit soin que l'alinéa finît par ce qu'il y avoit de plus piquant.

Il est des amour-propres si parfaits, que non seulement ils ne per-

mettent pas de s'occuper des autres, mais même de s'occuper de soi sous aucun autre rapport; on croit perdre du tems pour son amour-propre, si l'on en donne à sa santé, à sa fortune, etc.

Une volonté toujours la même dans les choses qui sont étrangères aux principes de morale ne suppose pas du caractère, mais beaucoup de personnalité; c'est la preuve qu'on rapporte tout à un seul centre, c'est soi : le caractère au contraire marche toujours vers le même but; mais comme ce but n'est pas soi, il change de moyens, de goût, et de volonté, selon les circonstances.

Il faut toujours écrire dans le moment même où les objets nous font la première impression; la seconde est déja affoiblie par l'habitude.

La meilleure manière pour n'avoir pas trop d'occupations quand on est ministre, c'est de ne s'écarter jamais de la règle : car, pour faire parfaitement bien une chose, il faut nécessairement en avoir un peu la pédanterie.

Il faut réparer toujours en sentiment les petits torts indispensables de procédés.

L'esprit qui s'isole, qui se concentre dans un seul objet pour l'approfondir, perd en superficie ce qu'il gagne en profondeur ; c'est ainsi qu'on émonde toutes les branches d'un arbre, pour que la seule qui reste porte des fruits plus exquis.

Notre ame est une ; elle est faite pour suivre une seule idée, comme notre cœur pour aimer une seule personne.

M. de Gleiken attend toujours pour parler une idée ingénieuse: et ceux qui s'entretiennent avec lui ont l'air de ne servir qu'au remplissage.

Un ouvrage dont les idées peuvent se joindre immédiatement à la chaîne de notre esprit, et en augmenter le volume, est pour nous un ouvrage plein d'idées; mais dès qu'il y a un trop grand intervalle de nos pensées à celles de l'auteur, le saut nous devient impossible, et cette lecture insupportable.

Le cœur est à la conscience ce que la conscience est aux lois; il nous fait des devoirs et des crimes qui échappent aux ames insensibles.

Les pensées naissent comme le sommeil; on ne peut ni les appeler, ni les éloigner.

Un rapport singulier dans les circonstances extérieures a lié Lindor à Lucinde; mais l'un, par de rares vertus et de grands talens, est allé chercher dans tous les cœurs les véritables droits de l'humanité, afin de les opposer à des institutions injustes et bizarres, et il a méprisé l'opinion pour se mettre au-dessus d'elle : l'autre l'a étudiée et servie dans ses plus petits détails, et, la suivant pas à pas, elle est enfin parvenue à vaincre l'opinion par l'opinion même : ainsi Lindor et Lucinde ont atteint au même but par des routes contraires; mais Lucinde a mieux réussi.

La vérité d'un sentiment tient souvent à son excès; celle d'une idée, tant en morale qu'en administration, tient toujours à sa modération. Toutes les fois que nos actions et nos pensées doivent être proportionnées et mesurées à celles des autres, il faut

qu'elles soient modérées ; les vertus d'un solitaire peuvent être excessives, celles d'un homme du monde ne doivent rien exagérer.

De grandes erreurs sont quelquefois unies à une grande vérité ; c'en est assez pour faire adopter ces erreurs sans examen. L'homme d'état doit analyser, décomposer, et trouver enfin ces élémens indissolubles qui ont une forme donnée par la nature, sur laquelle les plus grands chimistes n'ont aucun pouvoir ; mais si toutes les questions doivent subir cette épreuve, celles qui se divisent dans une multitude de branches, qui tiennent à des idées générales, à des connoissances détaillées, exigent plus de soins et de sagacité.

Pour embrasser d'un coup-d'œil une idée grande et générale, pour en faire découler des conséquences

simples et intéressantes, il suffit d'un génie vaste et lumineux ; mais pour empêcher que l'erreur ne se glisse dans les recoins de la pensée, pour empêcher que ce grain imperceptible et dédaigné par sa petitesse ne germe en secret, et ne produise ensuite les plus grands maux, quels soins ne faut-il pas! quelle pénétration ! quels détails !

Il faut pouvoir réunir sa marche à celle des opinions, des évènemens, et des élémens ; il faut être dans le secret de la nature et de l'homme ; il faut avoir le souvenir du passé, la connoissance du présent, et la prévoyance de l'avenir ; et dans un travail si composé, les lumières et les résultats sont tellement divisés et divergens, que les yeux ordinaires n'y peuvent découvrir que des rayons épars et presque sans éclat : tel est l'effet de la modération en matière

d'administration, elle est nécessaire mais dédaignée.

On dit tous les jours, Je vous conseille comme pour moi-même. Eh! non, ce n'est pas comme pour vous que je vous demande un conseil; ce n'est que pour moi, qui ne puis être heureux selon votre manière de l'être; c'est donc mon caractère et mes goûts que je dois consulter dans la solitude, et par de longues réflexions jointes à l'expérience de moi.

C'est dans la solitude qu'on exagère ses sentimens, et qu'on s'accoutume à les peindre par des métaphores; la société, en comparant tous les objets, les remet au niveau, et dans une proportion commune.

Madame Geoffrin a ménagé son ame; elle ne l'a jamais forcée à l'exercice, et quand son esprit répugnoit

au travail, elle ne l'a point contrarié : c'est un moyen de conserver ses facultés.

M. Helvétius n'a pas pensé que son système sur l'égalité naturelle des esprits étoit absolument contraire au matérialisme ; car, si dans la nature il n'y a pas deux feuilles qui se ressemblent, comment y auroit-il deux ames parfaitement égales ? Pour soutenir l'égalité, il faut nécessairement que l'ame ne soit pas matérielle.

Les notes qui sont dans l'ouvrage de l'Esprit ne pourroient jamais entrer dans le corps du livre : le livre nous représente l'homme métaphysique, les notes traitent de l'homme moral. L'auteur les a composées de quelques réflexions faites après coup sur des lectures, et non sur des observations : car M. Helvétius connoît l'homme sans connoître les hommes;

il porte dans la société une tête occupée des idées qu'il a eues le matin, et qui interceptent tout ce qui se dit et se fait autour de lui; il ramène sans cesse la conversation sur l'objet de son travail, et pour trouver des moyens de se fortifier dans son opinion, il dit le contraire de ce qu'il pense; car il espère qu'on sera d'un avis opposé au sien, et qu'on lui fera de fortes objections; si l'on applaudit, il est déconcerté, et il s'éloigne. Dans le tems des victoires du roi de Prusse, lorsqu'il étoit certain d'une bataille gagnée, il venoit dans le monde avec un air triste. — Eh bien! ce pauvre roi a été battu. — Qu'appelez-vous battu? jamais il n'a eu un succès plus complet. — *Vous croyez?* et son visage s'égayoit. Il a peur des grands, car il croit que la force est au-dessus des lois; il se courbe jusqu'à terre devant eux. La femme d'un subdélégué étoit chez lui; il l'accabloit de polites-

ses avec un air de crainte, et bientôt il s'oublioit, et faisoit la satire de l'administration; il jouoit le même rôle avec un capucin.

Le chevalier Folard entendit parler un jour de Moïse; il n'avoit jamais lu la Bible, on la lui prêta : en la rendant il dit : Savez-vous que ce Moïse étoit un habile capitaine d'infanterie? il avoit eu l'idée de ma colonne.

Le cardinal de Fleury refusoit une place à un jeune homme, et disoit à son père : Soyez tranquille : si vous lui manquez, je le protégerai; *en ce cas*, répondit-il, *je le recommande à votre éternité.*

M. de Richelieu alloit assiéger Mahon; l'ambassadeur de Sardaigne se rappelant que le maréchal étoit entré par la cheminée chez une de ses maîtresses, s'écria : L'on ne prend pas

Mahon par la cheminée ; C'est bien là un propos de savoyard, dit mademoiselle Quinault.

On demandoit à M. de Fontenelle ce que faisoit un frère qu'il avoit à Paris, qu'on appeloit l'abbé de Fontenelle : Le matin il dit la messe, et le soir il ne sait ce qu'il dit.

Un pauvre homme étoit toujours ivre à midi : Comment faites-vous, lui disoit-on ; vous gagnez si peu. Ah! répondit-il, je bois chaque matin pour deux sols d'eau-de-vie : cela me fait le même honneur que si j'avois bu quatre bouteilles de vin.

La diversité des tons sur le même objet est le cachet du mauvais écrivain ; il faut sur-tout prendre garde au choix des mots : le plus sûr est de n'employer jamais que des mots nobles, s'ils ne peuvent pas être majes-

tueux. De plus chaque mot doit être examiné avec soin, mais sur-tout il faut les considérer selon leur consonnance, ou selon le rapport qu'ils ont entre eux. Les mots dans leur origine ont servi pour la plupart à désigner des objets existans dans la nature; ensuite on les a employés comme image de la divinité; et lorsque les images, même celles qui sont le plus effacées par l'usage, se trouvent incohérentes, on écrit toujours mal, et même jusqu'au ridicule.

La nouvelle orthographe fait perdre la trace de l'étymologie; il ne faut donc pas l'adopter, car l'idée accessoire que l'étymologie rappelle dispense souvent d'une circonlocution.

Les défauts du livre sur la félicité publique sont l'érudition qui déplaît toujours quand on ne la montre que pour honorer l'auteur, et le retour

continuel des mêmes idées sous trois ou quatre formes différentes ; on a tort avec son lecteur quand on lui suppose moins d'esprit qu'à nous.

Les Français disent que les Anglais n'ont que le fantôme de la liberté ; ne pourroit-on pas dire aujourd'hui que les Français n'en ont que le monstre.

A la premiere représentation de l'Oreste de M. de Voltaire, madame de Luxembourg lui écrivit quatre grandes pages de critiques. Voltaire répondit : Madame la maréchale, on n'écrit pas Oreste par une H. Je suis avec un profond respect, etc.

Dans ce vers :

Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!

on trouve plusieurs fautes ; premièrement le trouble n'emporte pas, ensuite cette préposition *par* suppose

deux ou trois troubles distincts ; ce qui est absurde : on diroit bien, Quel trouble ? car le mot *quel*, sans préposition, étant indéfini, laisse un vague qui empêche que le sens ne soit vicieux. Le défaut des vers même les plus beaux est aussi de faire revenir la même idée comme dans cette belle strophe de Lefranc :

> Le Dieu, poursuivant sa carrière,
> Verse des torrens de lumière
> Sur ces obscurs blasphémateurs.

Blasphémateur est une idée qui avoit déja été présentée dans le commencement de la strophe.

M. Dubucq dit que les médecins ont plus d'esprit que les autres hommes, parcequ'ils parlent toujours des choses qu'ils ne savent pas ; ils sont obligés d'être dans l'ingénieux, afin de suppléer à leur ignorance.

M. de Buffon croit qu'on acquiert de la mémoire avec du génie, et qu'on la conserve de même : ainsi, quand on s'est fait, dès le commencement de sa vie, une chaîne de principes et d'idées à laquelle on rapporte tout ce qu'on lit et tout ce qu'on voit : il peut bien arriver qu'on perde l'extrémité de quelques rameaux, mais le tronc et les principales branches nous restent.

Après la prise de Mahon, toute la cour sortit du palais de Marly pour aller dans les jardins avec le roi au-devant de M. de Richelieu ; chacun se faisoit d'avance une fête d'entendre les choses flatteuses que le roi adresseroit à ce héros vainqueur ; mais, après beaucoup d'embarras, le roi, obligé enfin d'adresser la parole à M. de Richelieu, lui demanda s'il savoit que le concierge du château venoit de mourir. M. de Richelieu

répondit qu'il ne le connoissoit pas, et resta consterné de ce bizarre accueil.

Le frère de madame la duchesse de Toulouse ayant été fait maréchal, le cardinal de Fleury dit au roi : Je vous ménage le plaisir d'annoncer cette bonne nouvelle à madame de Toulouse que vous aimez : précédez-moi, je n'irai chez elle que fort tard. Le cardinal étant arrivé crut voir sur les visages que le roi n'avoit rien dit encore ; il lui fit signe inutilement : enfin le cardinal fut obligé d'apprendre lui-même cette intéressante nouvelle à madame de Toulouse.

Un saint évêque étant venu à la cour après un long séjour dans son diocèse, on dit à Louis XV qu'il devoit lui parler avec bonté. Quel âge avez-vous ? lui demanda le roi. Soi-

xante et quinze ans : en ce cas-là, vous n'avez pas long-tems à vivre. L'évêque se tourna vers les courtisans : Voilà, dit il, un jeune homme bien mal élevé.

On demandoit à madame de Genlis un emblême pour exprimer la discrétion des amans : Je prendrois, dit-elle, un amour la tête couverte d'un voile, son flambeau à la main, et le flambeau qui brûle la moitié du voile.

Anacréon, à cent ans, couronné de roses par les nymphes, en poursuivoit une qui vouloit lui échapper ; la couronne tombe dans sa course au pied d'un cyprès ; il s'arrête, et reconnoit sa folie.

M. de Beaumarchais écoutoit les huées du public qui s'élevoient contre plusieurs traits de sa comédie de

Figaro; et quelquefois il s'écrioit : Le public a tort ; il faut qu'il s'y accoutume, car je laisserai ce mot malgré lui.

Élisabeth, faisant une visite au chancelier Bacon, lui dit, en plaisantant que sa maison de campagne étoit trop petite pour lui. Non, répondit-il ; mais votre majesté m'a fait trop grand pour ma maison.

L'esprit et le cœur du roi Salomon, dit la sainte Écriture, étoient, comme les sables de la mer, vastes en étendue, et cependant divisibles en petites portions.

M. Diderot rencontra M. Dubucq sans en être connu ; il lui dit en l'abordant : *Embrassez-moi, c'est un honnête homme qui en embrasse un autre, je suis Diderot* ; ensuite il mit la conversation sur son sujet favori.

Toutes les personnes du dîner disputèrent contre lui, et M. Dubucq avec plus de vivacité qu'un autre. Diderot le regardant: Je vous dirai, comme Poliphême à Ulysse : En voilà un qui m'amuse, je le mangerai le dernier. Diderot dit ensuite qu'un évêque avoit voulu le faire prêtre : Je le crois bien, dit M. Dubucq ; quand un negre est plus turbulent que les autres, c'est toujours celui que je choisis dans mon habitation pour mettre à la tête de mes esclaves et pour les contenir.

Panard s'enivroit, et s'endormoit ; on l'éveilloit pour lui demander des couplets ; il les faisoit charmans en balbutiant, et se rendormoit ensuite. Panard n'avoit jamais pensé au lendemain ; on l'habilloit, on lui donnoit des chemises ; il mangeoit et buvoit chez ses amis. Un jour il vint chez M. de Marmontel, et lui dit : Faites-moi avoir une petite pension

sur le Mercure. Marmontel le regarda en tremblant, et dit : Il va mourir ; effectivement il mourut peu de jours après.

Quand Marmontel avoit besoin de vers pour remplir son Mercure, il alloit chez Panard : Papa Panard, il me faut des vers. Regardez, répondoit-il, dans la boîte à perruque. Marmontel ouvroit la vieille boîte, où il trouvoit des chiffons de papier tachés de gros vin rouge : Laissez, disoit Panard, c'est le cachet du génie, et Marmontel en tiroit des vers pleins de délicatesse ; c'est ce Panard qui avoit fait un opéra comique intitulé : *Le fossé du scrupule.* On voyoit une jeune fille avec son amant, qui s'approchoit timidement du fossé, et qui se reculoit, ne pouvant se résoudre à le sauter ; ensuite venoit sa mère menée par un officier qui passoit lestement, et la petite fille

suivoit l'exemple. Ce Panard avoit fait aussi une chanson, dont le refrein étoit : *Et l'honneur va cahin caha*, qui eut un grand succès ; et, quand il se fit imprimer ensuite, il mit au titre de son livre : Par l'auteur des cahin caha. Un de ses couplets disoit : *L'amant plus habile, la mère facile, la fille docile, le père imbécille*, etc.

M. de *** est toujours vrai, mais il n'est jamais dans le vrai.

Les gens qui écrivent sans cesse, et qui ne lisent point, rappellent un petit travail que les femmes font pour s'amuser ; elles dévident un écheveau sur un peloton, et, peu de tems après, elles remettent le peloton en écheveaux.

Le grand-duc disoit des troubles de Genève : C'est une tourmente élevée dans un verre d'eau.

M. Dupaty disoit à ses enfans : *Faites toujours bien ce que vous faites.* C'étoit un homme vertueux, mais il avoit peut-être plus l'estime que l'amour de la vertu. Il confondoit souvent la vertu avec la gloire, et son enthousiasme étoit partagé entre elles; il avoit beaucoup d'esprit, et ne le montroit que rarement; sa conversation étoit par secousses, ses lumières ne jaillissoient pas autour de lui; le sourire étoit toujours sur ses lèvres, lorsque la peine étoit dans son cœur; ce sourire étoit une contenance et non un abandon; un peu de faux goût se mêloit à tout ce qu'il disoit, et il avoit la timidité qui ne permet pas d'insister sur les irrégularités, et de donner une existence à des mots un peu douteux; cependant il avoit en même tems le sentiment de l'injustice, qui semble dédaigner l'opinion, et qui l'irrite encore davantage. Ses tournures d'éloquence

étoient un peu bizarres ; néanmoins elles ont toujours produit leur effet : son style étoit coupé et inventé en quelque manière phrase après phrase : il vouloit toujours briller et se faire remarquer, et personne que lui n'auroit imaginé les locutions qu'il employoit ; un degré de plus de bizarrerie, et il étoit ridicule ; mais il ne l'étoit jamais. Notre siècle a été injuste envers lui ; il a sacrifié pour les innocens son innocente vie. L'académie, dans le moment de son triomphe de Rouen, lui préféra Florian protégé par un grand prince. L'académie, qui donne des prix de vertu, exclut souvent de son sein les gens vertueux.

Qu'existoit-il dans l'univers avant les diverses créations qui le remplissent ? Dieu et la vertu ; c'est-à-dire l'Être infini, et le beau moral et abstrait, qu'on peut regarder en

même tems comme la nature des choses. Dieu a déployé sa puissance par les actes variés de sa bonté, c'est à-dire en réalisant, en donnant en quelque manière une existence substantielle au beau moral; mais, pour exercer cette bonté (que nous nommons *vertu* dans les hommes pour indiquer le sacrifice qu'elle exige d'eux), pour exercer, dis-je, cette bonté, il a voulu la communiquer; c'est alors qu'on a pu observer la force invincible de la nature des choses. La vertu ne pouvoit exister sans liberté : Dieu a rendu l'homme libre. Ainsi le vice est un écueil que l'homme peut éviter.

Quel est donc le culte que nous devons à l'Être suprême? La vertu; car c'est un culte d'obéissance le plus respectueux de tous. Dieu nous a créés pour un but : quel est le moyen de nous approcher de notre destination? La vertu. Le vœu que nous

formons pour nous-mêmes, c'est d'être heureux : quelle est la source de notre bouheur ? La vertu. Nous sommes créés libres ; mais cependant nous sommes liés à la vertu par tous les moyens qui ne nuisent pas à cette liberté. La vertu a été rendue inséparable de tous les biens physiques et moraux ; et les évènemens ont été tellement dirigés d'avance par la prescience divine, qu'ils forment une autre chaîne de probabilité, dont toutes les chances sont en faveur de la vertu. La définition de ce mot, de ce sentiment qui doit agir dans tous les instans de notre vie et diriger jusques à nos moindres paroles ; cette définition, dis-je, est presque impossible : *Faire toujours du bien et jamais du mal* n'en donne qu'une idée imparfaite. La vertu est une science très compliquée, qui dérive néanmoins de la simple essence de la Divinité ; elle comprend l'amour

divin, la soumission aux lois divines, la soumission aux lois de son pays, le sacrifice de son caractère, le support de celui d'autrui, l'emploi le plus parfait de son tems, etc.

NOTICES

SUR LE STYLE.

Fragment.

QUAND on écrit il ne faut jamais perdre de vue la pureté grammaticale et la clarté de l'expression. On doit éviter les mots qui peuvent laisser des idées accessoires étrangères à l'idée principale ; choisir ceux qui peuvent y ajouter ou une image ou une pensée: prendre toujours l'expression analogue à celle qui précède, l'image qu'elle renferme eût-elle été oubliée par l'usage, c'est-à-dire la symétrie grammaticale et celle de l'idée; deux choses

qui la rendent plus claire en aidant à la saisir ; employer jusques dans les plus petits détails le mot qui rend l'idée avec ses images naturelles ; ainsi il faut dire, *Abattre* un mur, et *briser* un rocher : mettre de la nuance et de la gradation dans les mots, et encore plus dans les idées ; car c'est ainsi qu'on fait saisir les choses les plus fines, et pardonner les plus extraordinaires : préférer toujours la phrase la plus courte quand elle est aussi claire, car elle le devient nécessairement davantage ; manier celle qui se présente, la retourner de différentes façons, afin de retrancher les phrases parasites, les *il y a*, les *est-ce que*, etc. : se servir du terme le plus énergique ; car il jette un trait de lumière sur toute la phrase qui permet souvent de l'abréger : faire un magasin de mots nobles, et rejeter tous ceux qui n'ont pas ce caractère ; prendre garde aussi que la

nature des phrases peut avoir de la trivialité comme les expressions, ne s'en permettre jamais une de ce genre: faire souvent des associations nouvelles, de manière cependant qu'elles rendent mieux la pensée, et qu'elles aient l'air de s'être présentées naturellement pour l'exprimer, et non d'avoir été cherchées; car si elles ne rendent pas mieux notre idée, il faut les rejetter, et préférer l'association reçue. On conserve le mouvement en se permettant dans le premier jet les phrases de tout genre qui se présentent à notre esprit; mais le mouvement ne consiste pas seulement dans les figures et dans les images, il ne consiste pas uniquement dans le style, c'est-à-dire à interpeller, à personnifier, à interroger, à mettre le passé au présent, à s'écrier, etc. Il existe un autre mouvement moins apparent, mais plus fin, si je puis m'exprimer ainsi; un mouvement qui

tient à la suite parfaite et sans interruption de la même idée, ensorte que le lecteur est entraîné parceque rien ne l'interrompt; ce mouvement se perd souvent dans les traductions, lorsqu'un traducteur mal-habile croit pouvoir se permettre de transposer la phrase qui étoit parfaitement liée avec l'article précédent, et qu'il l'en sépare on l'en éloigne par des phrases incidentes, ou seulement par des adjectifs inutiles; l'attention est alors suspendue, et l'intérêt se perd avec elle.

Ces remarques, qui forment cependant la perfection du style, conviennent à toutes les langues; et il en résulte qu'une personne instruite peut apprendre à mieux écrire sa propre langue en étudiant les grands maîtres grecs, latins, ou même d'autres langues vivantes.

La plus correcte de toutes est la françoise; mais ce qui la distingue

pour nous tient plus à la mémoire et à l'habitude qu'à l'esprit et à la réflexion. L'on peut objecter ce qu'on nomme le génie des langues, qui est entièrement différent, et qui doit être notre principale étude dans la nôtre : mais ce génie n'est pas si indigène qu'il ne puisse se transporter, et même qu'il n'enrichisse le nouveau sol où l'on a osé le transplanter ; ce génie tient en général à des images particulières, à un caractère national plus hardi ou plus reservé, à des plaisanteries plus ou moins prononcées, etc. On peut tirer avantage de ces différens genres en les faisant passer dans sa propre langue, et en les modifiant un peu ; car l'on n'appelera pas le génie d'une langue sa grossièreté, c'est son défaut et non son génie. Il faut cependant excepter les inversions, celles là appartiennent nécessairement à la nature des esprits : l'inversion est une sorte de

mouvement; les nations qui pensent, et qui sont lentes dans leurs opérations, aiment la lenteur de l'inversion qui exige de la réflexion, et qui les fixe long-tems sur la même idée; les nations qui causent plus qu'elles ne pensent veulent de la rapidité, et se rebutent de l'inversion.

Il faut éviter de donner aux verbes un double régime du même cas. Pourquoi Boileau a-t-il fait une faute quand il a dit :

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

et pourquoi n'est-ce pas une faute quand on dit : Je veux parler à ma femme, à mes enfans, à mes voisins, c'est qu'en répétant *je veux parler*, qui est sous-entendu, le sens sera net; mais si l'on disoit : Je veux parler à vous mon esprit à qui..... il n'y auroit point de sens; cet *à qui* ne peut donc être régi par le verbe, il

ne peut être régi par mon esprit, il est donc là sans être régi; il falloit, *C'est à vous mon esprit que je veux parler;* le *que* relatif lioit toute la phrase, et faisoit de la dernière une phrase incidente.

Il est bien difficile de connoître les cas où il faut préférer le pluriel, et ceux où il faut choisir le singulier; ainsi l'universalité des hommes *pense,* et la plupart des hommes *pensent*, c'est ainsi que je le mettrois; l'*universalité* faisant un tout, et *la plupart* étant composé de parties.

M. de Voltaire a décidé sur ces deux adjectifs, *Econome*, *économique;* que le premier s'appliquoit aux objets moraux, *économe du tems;* et l'autre aux objets physiques.

M. de Buffon a observé dans son style trois choses particulières, auxquelles il attribue en partie ce goût parfait qui le distingue. Il a toujours peint la chose telle qu'il la voyoit;

et non telle qu'on la lui avoit décrite ; et en cherchant les mots qui pouvoient rendre sa pensée, il a toujours choisi ceux qui étoient les plus nobles ; il exigeoit seulement qu'ils rendissent sa pensée avec précision, sans exagération et sans emphase ; car l'exagération n'est plus la chose même, la chose telle qu'on la voit, ni la véritable pensée qu'elle fait naître. Un grand art en écrivant est d'avoir toujours la pensée avant le mot, ensorte que ce ne soit qu'après une longue réflexion qu'on trouve celui qui peut rendre précisément notre idée : la plupart des écrivains trouvent la phrase avant d'avoir une idée bien nette et bien déterminée, et c'est ainsi qu'ils composent plus par mémoire que de génie. Ces phrases qui viennent ainsi dans le cerveau avec une idée vague, ne ressemblent pas mal à ces manequins qui sont bien vêtus, mais dont tout le corps n'est qu'un long bâton

qu'on met sous tous les habits indistinctement. Une pensée noble est comme un corps bien formé, qu'on ne peut habiller qu'en prenant sa mesure avec soin.

En second lieu, M. de Buffon s'étoit fait une loi de ne se permettre jamais une plaisanterie; rien n'eût été de plus mauvais goût que d'avilir par ce genre de jeu les sublimes opérations de la nature.

Une troisième règle qu'il a observée, et qui lui appartient plus particulièrement, c'est de ne se permettre aucune de ces allusions ingénieuses tirées de la fable ou de l'histoire. Il vouloit tout trouver dans le fond du sujet, et il craignoit que les ornemens étrangers n'en détournassent la pensée. Pline, dont on le dit imitateur, étoit bien loin d'avoir cette perfection de vérité; il fut au contraire exagérateur et misanthrope. M. de Buffon a fait, en le prenant pour modèle,

le contraire de nos imitateurs modernes ; ces derniers chargent les défauts de leurs maîtres, et en le montrant en relief et en caricature, ils dénaturent souvent une manière d'écrire qui est spécieuse quand elle n'est pas exagérée, et ils diminuent la gloire du maître par l'ineptie du disciple. M. de Buffon, au contraire, a vu dans les défauts de Pline différens principes ou règles de l'art qui pouvoient servir à faire naître de grandes beautés. Par exemple, Pline a senti qu'un tableau qui ne parloit point au sentiment étoit indifférent aux hommes, et c'est pour cela qu'en peignant la terre ou d'autres objets inanimés, il leur a prêté des intentions morales ; mais le lecteur ne peut ni adopter cette manière de voir qu'il trouve factice, ni partager une sensibilité imaginaire. Cependant M. de Buffon a bien vu que l'intention de Pline avoit été de ramener toujours

aux objets sensibles; il a profité de cette idée en l'appliquant raisonnablement, c'est-à-dire en trouvant le moyen de lier une sensibilité vraie à tous les objets de la nature animée, en rappelant les sensations qu'ils font éprouver à l'homme, et en saisissant dans l'instinct des animaux ce qu'ils pouvoient avoir d'analogue à notre manière de sentir. Les exagérations de Pline consistoient sur-tout à faire effet en entassant beaucoup d'idées morales sur une idée physique : par exemple, *la terre, cette mère commune, ouvre son sein pour nous recevoir lorsque tout l'univers nous rejette; elle nous fournit avec abondance les plantes dont nous avons besoin, et nous avertit même par des signes caractéristiques de celles qui peuvent nous nuire:* Quoique cette accumulation porte à faux, puisqu'elle prête du sentiment à la matière brute, elle produit cependant

un certain effet. M. de Buffon, pour suivre le principe sans imiter le défaut, a réuni sur un seul objet tout ce qui s'y trouve réellement, et l'accumulation est suivie alors d'une impression vive et vraie : c'est ainsi que les grands hommes profitent des défauts des autres pour en faire des beautés, comme les gens vertueux retirent du vice de nouveaux moyens de se perfectionner.

Il faut un genre à tout; et quand un grand homme devient celui d'un autre grand homme, alors le premier peut perdre quelque chose en réputation, mais le second y gagne toujours beaucoup. Concluons donc qu'il ne faut pas même négliger d'observer les défauts des grands hommes, parcequ'il s'y trouve toujours quelque chose d'utile, d'intéressant, et qui participe à leur nature; c'est ainsi qu'un économe habile, après avoir tiré des fruits ce qu'ils ont de plus pur, trouve

encore souvent, en travaillant leurs parties les plus grossières, de nouveaux moyens d'utilité.

L'académie a laissé passer le mot *soupçon* dans une acception tout-à-fait bourgeoise et incorrecte ; elle a prétendu qu'on pouvoit dire un *soupçon de rouge*, pour exprimer une très-petite quantité. Rien ne seroit plus propre à dénaturer la langue que cette manière d'exprimer ainsi un objet physique par une idée morale : le bon sens qui doit servir de guide à toutes les grammaires, et qui donne tous les élémens d'une grammaire générale, le bon sens, dis-je, montre que dans l'origine des langues, après avoir exprimé tous les objets physiques, on s'est élevé jusques aux objets métaphysiques, mais que la difficulté de les rendre a fait chercher des moyens d'y parvenir par les images, en s'élevant du connu à l'inconnu : ainsi après avoir vu que le feu

étoit dans un grand mouvement, l'on a dit, *enflammé de colère*, pour donner une idée de la succession rapide des sentimens intérieurs d'un homme irrité; car il est impossible d'expliquer un objet physique par un objet moral, ni de peindre la réalité par des abstractions.

Les derniers commentateurs n'ont pas assez rendu hommage à Cicéron; ils pouvoient analyser ses écrits d'une manière plus piquante. Par exemple, Cicéron a fait la plupart de ses ouvrages en dialogues; c'étoit la forme des anciens; elle nous est insupportable, et parceque nous voulons une marche plus rapide; et parcequ'en conversation même nous ne pouvons supporter le dialogue; et parcequ'il faut nécessairement qu'un des interlocuteurs soit plus foible que l'autre, et qu'il donne des raisons puériles pour soutenir l'opinion qui ne doit pas prévaloir; et parceque notre po-

litesse a introduit des tournures de bienséance qui font langueur, etc.

D'ailleurs, en parlant du genre tempéré et du genre simple, on devoit avertir que Cicéron par le genre sublime n'entendoit point ce que nous entendons aujourd'hui ; car il eût été absurde de conseiller à un orateur d'être sublime et toujours sublime ; il ne vouloit parler que de la forme du discours. On auroit pu faire observer encore un grand nombre d'expressions que Cicéron emploie, dont on ne sauroit avoir l'idée en français sans explication. Par exemple, les anciens parloient sans cesse du *style périodique*, c'étoit un style fait et déterminé d'avance, dont les phrases avoient une longueur convenue ; mais en français nous ne pouvons parvenir à ce style que par hasard, l'oreille seule en est juge, et nous ne saurions en donner des règles....

Les deux écrits suivans de madame Necker ont été insérés il y a plus de trente ans dans un ouvrage périodique ; on a cru devoir les réunir à la collection qu'on présente au public.

ÉLÉGIE

Sur un cimetière de campagne, traduite de l'anglais de M. Gray.

J'entends le son de la cloche funèbre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugissans marchent à pas lents et tortueux vers l'étable : le laboureur fatigué regagne avec effort sa chaumière; il abandonne l'univers à l'effroi des ténèbres et à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triste et vaste silence règne autour de moi, et n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes ailés qui volent pesam-

ment dans le vague des airs ; leur murmure assoupissant et lugubre se fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille ! c'est le triste hibou, qui du haut de cette tour couverte de lierre, élève sa plainte jusqu'au ciel : j'ai troublé son antique solitude, j'ai profané ses sombres bosquets.

La mousse que le tems a réduite en poussière s'élève en monceaux sous ces arbres touffus ; c'est là, c'est sous ces ormeaux sauvages et à l'ombre des cyprès, que reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau : ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiseaux, les accords des instrumens champêtres ne pourront les faire sortir de ce lit effrayant : ils ne se leveront jamais pour respirer

les parfums du matin que les zéphirs apportent en vain sur leurs ailes.

On a vu souvent la moisson tomber sous leur faulx tranchante, et la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un superbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi sous les coups de leur hache pesante !

Ce n'est plus pour eux qu'un feu pétillant brûle dans les foyers, ou qu'une épouse chérie prépare un repas champêtre : ce n'est plus pour eux que de tendres enfans élèvent leurs mains innocentes en sollicitant un baiser qu'ils envient à leur mère.

Altière ambition ! pourquoi méprisez-vous leurs travaux, la simplicité de leurs plaisirs, l'obscurité de leur destinée ? pourquoi la grandeur écouteroit-elle avec un sourire dédaigneux l'histoire succinte et naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse et la beauté, attendent également l'heure inévitable: tous les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges ; la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombes. Grands de la terre! pourquoi les plaignez-vous?

Un superbe mausolée pourroit-il rappeler dans ce cadavre le dernier souffle qui s'échappe? la fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide poussière? ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille insensible de la mort?

Peut-être a-t-on enseveli sous cette terre inéprisée un cœur autrefois animé d'un feu céleste, et des mains dignes de porter le sceptre, ou de toucher la lire d'Apollon.

Mais la science enrichie des dé-

pouilles du tems ne leur a jamais ouvert son livre immense : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles transports; elle a glacé dans sa source le génie créateur qui donne la vie aux grandes pensées.

Ainsi mille pierres précieuses sont renfermées dans les sombres cavités des montagnes, mille fleurs naissantes repandent dans les airs une odeur embaumée.

Ici repose peut-être un Hampden, qui auroit opposé son intrépide vertu aux injustes efforts de la tyrannie; un Milton, qui vécut sans écrire, et qui mourut sans gloire; un Cromwel, dont les mains ne furent jamais souillées du sang de sa patrie.

Ils ne régnèrent pas sur les ames par l'éloquence et le génie; l'obscurité de leur sort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits, et de faire naître un

sourire sur les lèvres du pauvre.

Mais si leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent aussi des liens : ils ne s'élèverent pas au trône par des degrés souillés de sang et de carnage; ils ne fermèrent pas sur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conscience effrayée : leur muse ne profana point l'encens des dieux, en le faisant brûler sur l'autel de la débauche et de l'orgueil.

Mais j'apperçois un grossier monument qui semble garantir ce tombeau des outrages du tems; quelques vers gravés à peine sur la pierre demandent au voyageur le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets l'inquiète et flatteuse existence? qui s'exposa volontairement à devenir

la proie du silence et de l'oubli? comment abandonner les enceintes du jour et la chaleur de la vie, sans jeter en arrière un regard long et douloureux.

L'ame qui s'envole jouit encore des regrets d'un cœur désolé; les yeux qui se ferment sollicitent de pieuses larmes; la nature jette un cri du fond des tombeaux; et du milieu même de nos cendres on voit sortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées, et qui les fais revivre dans mes vers, si quelque ami de la solitude, si quelque cœur sensible est un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres, il voudra peut-être connoître ma destinée.

Peut-être un berger, dont les cheveux seront blanchis par les ans, s'empressera de lui répondre : « Nous « l'avons vu souvent au lever de l'au- « rore; ses pas précipités faisoient

« jaillir la rosée du sommet des fleurs ;
« il devançoit le retour du soleil sur
« ces coteaux fleuris.

« Voyez-vous à l'extrémité de ce
« vallon ce chêne antique, dont les
« branches inclinées forment une om-
« bre majestueuse? c'est là qu'il écou-
« toit le murmure du ruisseau, et qu'il
« suivoit des yeux son cours tran-
« quille.

« Tantôt il erroit au hasard dans la
« forêt : un sourire amer étoit sur ses
« lèvres ; il proféroit quelques mots
« entrecoupés, images fantastiques
« de ses sombres rêveries : tantôt il
« tomboit, dans un long anéantisse-
« ment, comme un malheureux aban-
« donné de la nature entière, ou tour-
« menté d'un amour sans espoir.

« Mais un jour il ne parut point au
« lever de l'aurore ; en vain le soleil
« s'éleva sur l'horizon, il ne vint point
« sous l'ombrage de la forêt, ni sur
« le bord du ruisseau.

« Bientôt des chants lugubres, un fu-
« neste appareil m'annoncèrent qu'il
« n'étoit plus ; je le vis porter lente-
« ment vers son éternelle demeure.
« Lisez ces vers gravés sur la pierre :
« je vais écarter ces broussailles qui
« les couvrent.

« Reçois-le dans ton sein, ô terre
« bienfaisante ! Il ne brigua jamais,
« ni les faveurs de la fortune ni les
« éloges de la renommée ; il appartint
« à la douce mélancolie, et la sagesse
« ne dédaigna point d'éclairer son
« humble naissance.

« Le ciel le combla de ses faveurs ;
« car il le doua d'une ame bienfaisante
« et sincère ! il n'avoit que des larmes
« à donner, il les répandit sur les mal-
« heureux ; il ne desiroit qu'un ami,
« et il eut un ami.

« Ne cherchez point à faire briller
« ses vertus, ni à tirer ses défauts de
« cet asyle terrible ; c'est ici que ses
« vertus et ses défauts reposent pour

« jamais dans le sein de son père et « de son Dieu, entre la crainte et l'es- « pérance. »

Note du journaliste M. Suart, année 1769.

Cette traduction nous a paru écrite avec beaucoup de goût, de force et d'harmonie, et ne laisse appercevoir nulle part la contrainte et la timidité d'une copie ; il est vrai qu'en y conservant fidèlement l'esprit et le ton de l'original, on a substitué souvent des idées et des images nouvelles à celles qu'on a cru difficile de rendre heureusement en français. C'est à ceux qui connoissent le caractère différent des deux langues, et qui ont essayé de transporter des détails poëtiques d'une langue étrangère dans la nôtre, à apprécier le mérite et la difficulté de ce travail. Cette traduction est l'ouvrage d'une dame jeune et aimable, qui joint, aux agrémens de son

sexe des connoissances et des talens qu'un homme de lettres lui envieroit. Avec tout ce qui dispense ordinairement les femmes de réfléchir et de penser, elle s'est occupée de bonne heure à cultiver son esprit, et à fortifier sa raison : c'est à elle que nous devons aussi le caractére qu'on va lire. L'aimable auteur de ce petit ouvrage, en peignant le caractère de son ami, a peint en même tems le sien ; c'est celui d'une ame honnête, délicate et très-sensible, d'une imagination vive et forte, d'un esprit fin, accoutumé à observer et à réfléchir.

PORTRAIT

DE MON AMI. (1)

CLÉON reçut en naissant cette délicatesse d'organes qui accompagne souvent le génie ; un feu brûlant coule dans ses veines, et répand la vie sur toutes ses actions : ce feu le nourrit et le consume ; son esprit lui fournit une vigueur que son tempérament lui refuse. Qu'un mot réveille une idée intéressante, aussitôt on le voit tressaillir ; il se lève, il parle, il s'agite, et semble dire : Je n'existe que pour sentir et pour connoître.

Quelle vie ! Quelle expression dans

(1) M. Moultou, de Genève.

ses regards! Que de femmes envieroient ses yeux! Mais non, ils lancent le feu du génie; et, quoique très gracieux, ils ne sont pas faits pour orner le front de Vénus, ni celui des Graces.

Ses traits ne sont ni mâles ni efféminés, son sourire est doux et tendre; sa physionomie fine, expressive, un peu singulière, peint naturellement la candeur et la gaieté : mais les fréquentes secousses d'une imagination impétueuse lui font exprimer successivement le mépris, la colère, ou l'indignation : en un mot, on ne peut regarder sa figure que comme le miroir de ses idées. Est-il beau? est-il laid?.... dites-moi ce qu'il pense dans ce moment, et je répondrai.

Le cœur de mon ami est inestimable à mes yeux : époux vertueux, fils attentif et soumis, dans les petits soins qu'il donne sans cesse aux devoirs de la nature et de l'amitié, on ne reconnoît plus ce mépris qu'il pa-

roît éprouver pour ces délicatesses minutieuses, cet amour des grands principes qui lui fait abhorrer les petits détails : Soyons humains, dit-il quelquefois ; mais que le bien soit l'ouvrage de notre raison, et non celui du cœur, dont la sensibilité n'est jamais que foiblesse ; point de compassion, c'est une petitesse : son orgueil la bannit, il est vrai, mais elle fuit au fond de son cœur. Son esprit, dédaignant de suivre un sentier battu, s'écarte sans s'égarer dans des routes inconnues ; son cœur, incapable de s'éloigner de la bonne nature, marche toujours à côté d'elle : ainsi ses sentimens et ses idées diffèrent constamment. Ses principes le tyrannisent. Cléon a passé sa vie à combattre ses passions, et le combat n'est pas fini.

Que de chimères dont il s'engoue ! il suffit pour cela qu'elles lui paroissent dignes de son admiration. Stoïcisme rigoureux, prodiges de l'anti-

quité, ignorance et simplicité des peuples sauvages, ce sont autant de fantômes qui enchantent son imagination.

Vaudroit-il mieux l'avoir pour ami que pour amant? Dans l'amour il porteroit trop d'enthousiasme, peut-être ne chériroit-il que le simulacre de son imagination ; d'ailleurs il seroit difficile de le satisfaire, parce-qu'il seroit difficile d'aimer comme lui. Si Cléon m'avoit aimée, je douterois qu'il m'eût connue ; son amitié me flatte davantage. Constant en amour comme en amitié, amant délicat, passionné, presque jaloux, il portoit le despotisme au sein de l'amour, et la liberté dans le mariage.

Il estime les femmes autant qu'il en est estimé, car personne n'a plus que lui le goût de l'honnête ; il l'aime par instinct, et jamais l'esprit ou la beauté n'ont pu le réconcilier avec l'indécence. Il n'a aimé qu'une fois,

au moins à ce qu'il dit; les blessures de son cœur ont tourné au profit de son ame: quand l'un s'est flétri, l'autre s'est ranimée; moins tendre, il s'est élevé, et il a pris de la vigueur en perdant de sa sensibilité.

Ses amis sont bien ses amis, mais que le nombre en est petit! Cléon n'en perd aucun par sa faute; il joint à l'énergie de l'amitié la délicatesse de l'amour; il n'exige de ses amis que ce qu'il se sent capable de faire pour eux, mais peu de gens le peuvent.

Son amour-propre est de la plus grande inconséquence: tout à la fois timide et confiant, il se croit capable des plus grandes choses, et quand il faut mettre la main à l'œuvre, il ne sent plus que sa foiblesse.

Au milieu de ses amis son esprit est vif, doux, confiant; le sentiment parle chez lui par épigrammes; il est trop fin pour être fade.

Eloquent lorsqu'il le faut, Cléon

sait éviter également le ton emphatique et le ton décisif; simple, naturel, il parle de lui-même avec complaisance, et de ses amis avec transport.

Personne ne sait rendre les autres plus contens d'eux-mêmes; vous vous trouvez de l'esprit avec lui, et vous en avez réellement; vous jouissez de vous-même avec délices, mais votre lassitude vous avertit des efforts qu'il vous fait faire.

Personne ne croit plus écouter que mon ami, et je n'en suis point étonnée; un instant de silence est pour lui un siècle de pensées, et c'est par elles qu'on doit mesurer le tems.

Cléon néglige trop les petits devoirs de la société; il ne voit que ceux qu'il aime : je crains qu'enfin il ne vive seul.

Cléon n'est la dupe de personne; sincère jusqu'à l'imprudence, on croit souvent être plus fin que lui : il est

vrai que la plupart des gens lui sont si indifférens, qu'il ne sauroit être fin avec eux. Son génie est bien supérieur à son esprit ; l'un m'amuse, l'autre m'étonne. Un ouvrage de génie lui coûteroit moins qu'un ouvrage d'esprit ; ses yeux ne sont pas des miroirs taillés à facettes ; il voit l'ensemble, et craint de s'arrêter sur les détails : un coup-d'œil suffit pour l'un, il faut du tems pour l'autre ; il esquisse, mais il finit rarement. Fait pour le grand, ses talens demandoient un grand théâtre ; son cœur dédaigne une petite gloire, et son cœur conduit son esprit. Il a creusé bien des sujets ; s'il écrivoit sur la théologie, il feroit une révolution comme Luther ; il a autant de chaleur dans l'imagination, et autant de force dans l'ame.

L'influence de son cœur et celle de son esprit, si différens entre eux, se seront sans doute confondues pour lui former un caractère singulier.

Quel plaisir de déméler ces nuances! mais il est difficile de les bien saisir. Voici les traits principaux qui le distinguent; enthousiasme pour l'humanité, profond mépris pour les hommes, passion pour la gloire, négligence pour les moyens qui y conduisent, constance dans ses goûts, inconstance dans ses idées; cœur assez vaste pour contenir le genre humain, assez étroit pour ne recevoir que deux ou trois amis. Ah! que je voudrois être du nombre!

Le portrait qu'on vient de lire, ouvrage de la jeunesse de madame Necker, fut écrit par elle avant son séjour en France, et, nonobstant l'éloge qu'on en fit dans le tems, il me semble que, comparé à l'*Ouvrage sur le Divorce*, du même auteur, il confirme une vérité reçue par les gens de lettres; c'est que le style français n'atteint sa perfection, ne parvient à une grande hauteur qu'au milieu de Paris; et sous ce point de vue assez curieux je place ici quelques pages de l'ouvrage dont je viens de parler: c'est la fin, ayant pour titre: *Conclusion; secours, et quelquefois bonheur de la vieillesse.*

Je ne connois rien de mieux écrit dans notre langue.

La solitude est sans doute un des plus grands malheurs de l'âge avancé;

être deux est déja un moyen de se rassurer dans les ténèbres qui environnent le tombeau : mais il faut une grande réunion de circonstances, de bienfaits, et d'estime, pour que des vieillards s'aident mutuellement à supporter le poids des années, parviennent à se le rendre agréable : cependant l'on a vu des exemples de ce bonheur octogénaire ; c'est un lot qu'on gagne rarement, et, pour être en droit de le tirer dans l'urne de la destinée, il faut plus que l'innocente pureté de l'enfance, il faut celle de la vieillesse ; il faut que de longs jours représentent une longue suite de sentimens délicats, et d'actions nobles et excellentes ; il faut que le son d'une voix chérie, un reste de feu dans les regards, des paroles sensibles et toujours amies, soient pour les époux comme ces airs connus qui rappellent, à une grande distance les plaisirs de la jeunesse et les douceurs de la pa-

trie, et qui nous y ramènent et nous y retiennent pour vivre et mourir dans son sein. Les femmes sur-tout ne sauroient trop accumuler des trésors de reconnoissance, de considération et de respect, pour se faire pardonner dans le soir de leur vie les charmes qu'elles avoient à son aurore. Le tems, ce terrible *égaliseur*, peint bientôt des mêmes couleurs les teints de Géorgie et d'Afrique; et, pour se soustraire à son dévorant empire, il faut se réfugier à l'ombre des vertus, cultivées dans notre jeunesse et arrosées des larmes que nos sacrifices nous faisoient répandre. Proserpine, dit la fable, seroit remontée au ciel, si elle n'avoit mis sur ses lèvres un grain des fruits qui croissent aux enfers. C'est une belle image de l'influence de nos premières années sur celles qui les suivent; le bonheur ou le malheur de la vieillesse ne sont souvent que l'extrait de notre vie

passée, et les affections qui nous restent sont aussi la suite inséparable de la durée de nos attachemens. Mais pour produire dans la vieillesse ces phénomènes d'amour ou d'amitié, il ne faut pas avoir confié deux fois son existence. Ah! si de jeunes époux n'ont pu trouver dans le devoir, dans l'opinion, dans l'espérance de l'avenir, dans les charmes de leur âge et de leur naissante famille, des moyens de se supporter et de respecter leurs sermens, auront-ils de l'indulgence pour l'objet de leur nouveau choix, lorsqu'il ne se ressemblera plus, lorsqu'il n'aura plus que des dégoûts et des infirmités à leur offrir? Mais je m'arrête, il est tems de mettre fin à tous ces argumens contre le divorce. Il ne faut pas, disoit une femme d'esprit, avoir trop raison, c'est-à-dire que les paroles, comme le mariage, comme toutes les institutions sociales, doivent achever par le sentiment ce

que la raison a commencé ; la raison, pareille à la lumière de Descartes, est répandue sur la terre ; mais l'une et l'autre ne suffiroient pas pour l'éclairer, si une force active ne les mettoit en mouvement.

Laissons donc à présent ma plume errer sans guide au gré des mouvemens de mon ame : mes dernières pensées vont appartenir à la douce mélancolie ; elle peut seule expliquer ce crépuscule de la vie, ces teintes foibles et vacillantes que les derniers rayons d'un beau jour répandent sur la nature déja voilée : je voudrois persuader aux jeunes gens que la vieillesse est aussi une saison, et que les époux doivent s'occuper, dans leur printems, à conserver quelques fleurs, pour en couronner leurs cheveux blancs.

Deux vies qui ont toujours fait partie l'une de l'autre deviennent encore plus inséparables après une

longue et paisible union : lorsque tout nous abandonne, un seul ami, une seule amie nous restent ; notre existence est suspendue au souffle dont ils sont animés : la terre, dévastée par le tems de tout ce qui l'embellissoit autrefois, n'est peuplée pour nous que par un seul être qui nous ressemble ; tous les autres nous sont étrangers : par-tout l'indifférence nous effraie ; cette solitude, ce silence moral, sont plus imposans et plus terribles que les déserts et les forêts, car la nature s'y fait entendre encore quelquefois.

Deux époux, attachés l'un à l'autre, marquent les époques de leur longue vie par des gages de vertus et d'affections mutuelles ; ils se fortifient du tems passé, et s'en font un rempart contre les attaques du tems présent. Ah ! qui pourroit supporter d'être jeté seul dans cette plage inconnue de la vieillesse ? Nos goûts

sont changés, nos pensées sont affoiblies, le témoignage et l'affection d'un autre sont les seules preuves de la continuité de notre existence; le sentiment seul nous apprend à nous reconnoître, il commande au tems d'alléger un moment son empire: ainsi, loin de regretter le monde qui nous fuit, nous le fuyons à notre tour, nous échappons à des intérêts qui ne nous atteignent déja plus; nos pensées s'agrandissent comme les ombres à l'approche de la nuit; et un dernier rayon d'amour, qui n'est plus qu'un rayon divin, semble former la nuance et le passage des plus purs sentimens que nous puissions éprouver sur la terre à ceux qui nous pénétreront dans le ciel. Veille, grand Dieu! sur l'ami, sur l'unique ami, qui recevra nos derniers soupirs, qui fermera nos yeux, et ne craindra pas de donner un baiser d'adieu sur des lèvres flétries par la mort.

Elle est belle, cette allégorie de Philémon et de Baucis, qui place un temple et un autel dans l'asyle de leurs chastes et antiques amours ! Quels cœurs, en effet, peuvent être plus disposés à rendre un pur hommage à l'Être supréme, que ceux qui vivent dans un autre plus que dans eux-mêmes ! Qui peut avoir plus besoin qu'eux de cette présence, de cette protection du ciel, pour les rassurer contre la voix terrible du tems ! Le son de chaque heure écoulée dans les douceurs de l'amitié semble répéter à ces ames sensibles : Souviens-toi qu'il est mortel ! souviens-toi qu'elle est mortelle ! et jamais l'avertissement de l'esclave ne fit autant tressaillir le triomphateur sur son char de victoire.

Telle fut aussi la première pensée de Philémon, quand ses hôtes divins lui promirent d'accomplir ses vœux : *Qu'un méme instant*, dit-il, *unisse et*

termine nos destinées! que le jour, qui nous fut si doux quand nous le partagions ensemble, ne vienne jamais éclairer la solitude et l'abandon de l'un des deux par une lumière plus effrayante que les ténèbres! Eux seuls, hélas! furent sûrs d'être exaucés, eux seuls purent jouir sans terreur des momens qui leur restoient encore, eux seuls purent *résigner sans regret l'inquiète et flatteuse existence;* leur dernier souffle se confondit, leurs derniers regards se rencontrèrent; ils ne se quittèrent point, et ils ne crurent pas quitter la vie. Où sont-ils, ces deux arbres qui les recouvrirent de leur vivante écorce; je veux m'asseoir sous leur ombre, je veux me pénétrer avec eux de la rosée du ciel, et me couronner de ces feuillages, dont l'éternelle fraîcheur, pareille aux amours de Philémon, brave encore la rigueur des hivers.

C'est ainsi que les anciens, plus

délicats que nous, ont choisi l'âge avancé, la pauvreté et la privation d'enfans, pour peindre le bonheur d'une union sans tache et sans intervalle. Ils semblent nous dire : Dépouillez l'homme de tous ses avantages, ôtez-lui les objets de son ambition, courbez-le sous la faulx du tems ; si vous lui laissez un cœur qui l'aime, l'univers lui appartient encore, et le vice sera contraint d'envier jusqu'aux malheurs de la vertu.

Pauvre nature humaine, chancelante par le poids des ans ! une main tremblante pourroit encore se joindre à ta main tremblante ; le divorce vient te ravir cette dernière consolation : faudra-t-il que la tombe se referme sur des cœurs sensibles, sans qu'elle soit arrosée de quelques larmes ? Jeunes gens sans prévoyance ! tout vous paroît infini sur la terre, vous puisez le tems sans mesure, et bientôt il n'existera plus pour vous ; ou,

si quelque inquiétude secrète vous avertit enfin de la brièveté de la vie, vous cherchez à vous déguiser cette pensée, et vous demandez au monde et à ses distractions un abri contre vos alarmes ; mais ne vaudroit-il pas mieux préparer à l'avance votre asyle dans une ame tendre et vertueuse, dans un cœur véritablement à vous : et n'est-il pas raisonnable de sacrifier à ce dessein quelques volontés capricieuses, quelques rapports passagers de figure, d'esprit ou d'opinion? Ah ! si nous pouvions lire dans l'avenir, nous nous féliciterions d'être appelés par les circonstances à soumettre nos goûts et à exercer notre indulgence ; bientôt le tems nous laissera au milieu de nos anciennes relations, pauvres de nos jouissances passées, et riches seulement de nos sacrifices ; bientôt nous arriverons sur les confins de la vie, où nous sommes jetés, en mourant comme en naissant, dans

un monde absolument inconnu : alors, rebutés de toutes les parties du théâtre, nous trouverons encore, dans l'indulgence et les douceurs de l'amitié conjugale, l'image et la réalité du banc hospitalier des Lacédémoniens.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

UN des apanages de la grandeur ou de l'infini dans l'Être suprême est la connoissance parfaite de l'ensemble et des détails, tandis que notre petitesse nous fait juger que les détails sont au-dessous de lui, car nous le comparons aux hommes dont l'esprit ne peut embrasser deux choses à la fois, et qui se rappetissent selon les objets dont ils s'occupent; mais rien n'est grand ni petit aux yeux de celui qui est partout, maître de tout et en tout, et qui a travaillé

l'aîle de la mouche avec le même soin que la trompe de l'éléphant.

Les remords sont toujours une preuve que nos torts sont étrangers et contraires à notre caractère habituel, et c'est pour cela que les remords laissent l'espérance de se corriger ou d'être corrigé.

Il faut bien distinguer en soi les sentimens qui varient de ceux qui sont permanens ; rien n'est plus important pour la conduite de notre bonheur et de notre caractère.

La différence entre les vertus réfléchies et les vertus d'instinct, c'est qu'en se livrant aux vertus d'instinct on manque souvent à des devoirs d'un autre genre ; mais les vertus réfléchies ne se croisent jamais ; ainsi le bienfaisant par instinct fera toujours l'aumône, sans penser qu'il est injuste envers ses créanciers, etc.

Souvent une citation faite à propos ranime la conversation.

Il est dans l'étude de la grammaire, comme dans celle du corps humain, une espece d'anatomie comparée ; c'est par l'examen, et pour ainsi dire par la dissection de certains tours, de certaines expressions, de certaines constructions usitées dans une langue étrangère, que les philosophes peuvent s'éclairer sur les bizarreries de leur langue, soit réelles, soit apparentes.

Marcel recommandoit sans cesse à ses élèves de ne mettre jamais à leurs mouvemens que le degré de force ou d'effort nécessaire pour produire l'effet qu'on se propose : c'est une grande règle de goût, et l'observation de cette loi est essentielle à la grace, car on peut la définir, souplesse et facilité. Marcel faisoit méler des cartes devant

lui, pour montrer que la mauvaise grace consistoit dans ce mouvement à mettre plus de force et d'effort qu'il n'en est besoin. Cette observation peut aussi s'appliquer au style.

Deux sortes de mauvais goûts, l'un qui vient de la privation totale de la société, et l'autre de l'habitude d'y vivre sans intervalle.

L'esprit faux tient proprement à la nature de l'esprit, et l'esprit gauche tient à la manière de l'esprit.

L'aigreur est un défaut insupportable, sur-tout quand on n'est plus jeune : rien ne réjouit plus que la grande douceur, en conversation et dans son intérieur.

Souvent le même homme, dont le courage s'est fait remarquer dans les plus grands malheurs, fond en larmes

pour de simples contrariétés : tel est notre caractère ; nous savons nous modérer quand on nous fait un tort essentiel, et nous nous mettons en colère pour des bagatelles ; les grandes choses nous avertissent d'être en garde contre nous-mêmes.

Rousseau prétend que la nature n'est jamais forcée par l'habitude, et que, semblable à un arbre, on la contraint à se plier, et qu'elle reprend comme lui sa direction naturelle, dès qu'on lui laisse la liberté ; mais cette idée n'est peut-être pas juste, car l'habitude est aussi une nature, c'est-à-dire qu'il est dans notre nature d'en contracter qui sont aussi difficiles à vaincre que la nature même, et la comparaison de l'arbre ne pourroit s'appliquer à tous les exemples.

Les esquisses paroissent toujours meilleures après un certain tems, car,

en les traçant, l'auteur ou le peintre ne s'apperçoivent pas de la chaleur que le sentiment avoit su y répandre ; on ne peut en être juge qu'après s'être refroidi, et en cela, comme en beaucoup d'autres choses, la pensée suit les lois de la nature physique, c'est-à-dire paroît les suivre, car nous n'avons point de mots pour exprimer certaines opérations de la pensée, et nous adoptons ceux que nous employons pour la matière.

Les grandes idées ne peuvent entrer dans les petites têtes, et si malheureusement on les y introduisoit par force, elles nuiroient à l'intelligence de celui qui les auroit reçues.

Il faut traiter avec son caractère, éviter ce qui le met en action, et ne pas espérer de le changer, car il ne se corrige pas plus qu'une taille contrefaite ; mais souvent on prend

pour caractère de mauvaise habitudes qui peuvent se déraciner facilement.

Les femmes qui ne veulent pas faire de leur toilette une affaire importante doivent être ou très-magnifiques ou très-simples ; le milieu qui consiste dans la recherche du bon goût est odieux, s'il n'est pas parfait : mais la simplicité demande une grande propreté ; la propreté est la seule parure qui convienne aux vieilles et aux laides ; l'air de propreté tient non-seulement au soin de sa personne qui est indispensable, mais à un certain arrangement, à un certain ensemble qui marque de l'ordre : la grande parure, quand elle a quelque chose d'extraordinaire, nuit à la considération des femmes.

On disoit d'un vieux seigneur qui avoit encore du trait : C'est un vieux

château où il revient des esprits.

Une belle dame disoit au roi de Prusse : Comment, après tant de gloire, pouvez-vous encore en chercher de nouvelles? — Ah! madame, lui dit-il, comment, étant si belle, mettez-vous encore du rouge?

Madame Geoffrin disoit : Quand vous arrivez à Paris, il faut vous montrer tel que vous êtes; on ne vous saura pas mauvais gré d'un défaut avoué, d'une manière d'être particulière : ainsi vous, baron de Gleiken, vous êtes taciturne, vous ne voulez pas souper; mais ne faites seulement aucune exception, et personne ne vous en saura mauvais gré.

Les grands gestes et par secousses, les voix hautes et flutées, les révérences pressées, et les révérences où le corps fait de grands mouvemens, les

mouvemens brusques, tout cela est désagréable, de mauvais ton et de mauvaise grace.

Quelque grande que soit une idée, quand on s'y accoutume par degrés, elle produit toujours moins d'effet; les règles du style ressemblent assez en cela aux règles du théâtre ; il faut bien que toutes les scènes mènent au dénouement, mais il ne faut pas que rien le fasse deviner; il faut bien préparer une grande idée, mais il faut toujours qu'elle nous surprenne.

Rien de si tenace que les préjugés ; les impulsions données sont toujours moins ménagées que le mouvement volontaire. Quand on se décide d'après soi-même, on a vu le pour et le contre; mais d'après les autres, l'on n'a pu appercevoir que le côté qu'ils vous ont montré.

M. de Guibert avoit fait des changemens à son Connétable qui n'avoient pas réussi: Comment avez-vous trouvé le Connétable? disoit-on. D'un changement affreux. Le mot étoit joli, mais faux; car les corrections, malgré le jugement de la cour, avoient fort embelli cette noble tragédie.

Diderot disoit: Quand je lis un ouvrage, je n'emporte pas comme les critiques mes poches remplies de sables; mais je recueille quelques paillettes d'or dans le creux de ma main. Je lui dis alors: Vous ressemblez plutôt aux alchimistes qui mettent furtivement dans le creuset l'or qu'ils prétendent ensuite s'y être formé de lui-même.

La pensée amuse notre ame; mais la vertu fait ses plaisirs.

Ce seroit un ouvrage intéressant

que l'éducation de l'homme fait, du vieillard, du malade, etc., que l'éducation même de chaque jour.

Les hommes reçoivent de la nature tous les élémens du bonheur; c'est le caractère, résultat du bon ou mauvais usage de la liberté, qui les rend heureux ou malheureux.

La souffrance est le fruit de l'intempérance; l'intempérance est relative à la constitution, au sexe, et à l'âge. L'agitation du sang est l'effet de l'importance qu'on met aux petites choses, et presque tout seroit petit si les hommes n'étoient pour nous que des moyens de vertu; car leurs opinions et leurs goûts nous deviendroient indifférens. Les objets physiques ou moraux n'ont en eux-mêmes ni grandeur ni petitesse; c'est l'intérêt que nous mettons aux choses qui fait la mesure des uns, comme

ce sont les proportions de notre corps qui nous donnent celle des autres.

Les hommes dont le goût est le plus exquis sont toujours entraînés dans l'excès de leurs goûts particuliers; par exemple, Racine, qui nuançoit ses idées, est souvent long, et n'a jamais d'éclair ni de trait; Voltaire est quelquefois heurté; ainsi du reste, etc.

Les lettres d'amour de madame de Staal étoient toujours plates, parce-qu'elle adoptoit l'esprit de ses amans qui n'en avoient point du tout.

Rien de plus funeste que des goûts sans raison, et de l'esprit sans vertu.

On est sûr de plaire dans la conversation quand on dit une chose qui en rappelle une autre; la multitude des idées accessoires amuse et fixe l'at-

tention : ainsi l'abbé Arnaud disoit : Mademoiselle S.-Val est laide comme le démon sous le pied de S.-Michel ; il a fait plaisir en rappelant ce beau tableau ; s'il avoit dit seulement : Elle est laide comme le démon, on ne l'auroit pas écouté.

Il est une tendresse isolée de soi, dont les autres ont tout l'avantage, et dont on ne jouit pas soi-même ; l'amour rend personnel ; l'amitié détache de soi.

Il semble que le verbe auxiliaire *être* s'applique sur-tout aux choses qui existent encore, et *avoir* à celles qui sont passées ; ainsi l'on répond à la question, Où est-il? *il est monté chez lui;* mais l'on diroit : *Il à monté chez lui avant de partir; a* marque alors une action déja passée. Si l'on veut fixer l'attention sur la chose principale, on doit se servir du verbe *est*, etc.

Mademoiselle Clairon, dans une visite à Voltaire, se jeta à ses genoux, en s'écriant comme Aménaïde : Ah! mon dieu tutélaire; M. de Voltaire se mit aussi à genoux devant elle : « A présent que nous voilà terre à « terre, comment vous portez-vous? »

L'on disoit de l'abbé Gagliani : Il ne sauroit réussir à la cour; il pense trop haut, et parle trop bas.

M. Dufour étoit un de ces hommes qu'on trouve par-tout; M. d'Arboulin dit un jour : Je crois que Dufour est mort; car je ne l'ai vu que trois fois aujourd'hui.

Dès qu'une action, ou une chose indifférente en elle-même, fatigue même légèrement l'ame ou le corps, il faut la quitter brusquement, sans mettre le moindre intervalle entre l'observation, la résolution, et l'exécution.

L'homme est imitateur, et l'ébranlement fait dans le cerveau par l'organe de la vue est celui qui subsiste le plus long-temps; aussi faut-il tâcher de ne voir que des objets dont l'impression soit propre à nourrir des sentimens honnêtes, et à laisser des souvenirs purs, agréables, et toujours de bon goût.

La conversation est comme un microscope, qu'on met d'abord à un certain point afin de considérer les objets en général, et ensuite à un point différent, selon chaque vue particulière, pour faire observer les détails. Quand on écrit, il faut prendre le milieu entre ces deux manières d'observer : on ne doit pas tout dire comme en conversation; car le lecteur y est de part avec nous, si je puis m'exprimer ainsi; son intelligence est à la suite de la nôtre; si nous moissonnons il doit glaner; il faut qu'il

devine tout ce que l'on supprime; il faut le mettre seulement sur la route des pensées, et qu'il puisse se dire en s'applaudissant : Mais comment l'auteur n'a-t-il pas ajouté telle et telle réflexion? Cette critique apparente est une preuve indirecte que rien n'a échappé à l'habileté de l'auteur, et que son art pour inspirer de l'intérêt est de faire penser et de laisser penser. Tel est le premier des secrets d'un grand écrivain; c'est ainsi que son livre plaît, et qu'on y revient souvent : le petit nombre d'idées piquantes et neuves n'est pas une raison pour se prolonger; ce sont les sacrifices qui cachent la pauvreté : une brochure a plus de succès qu'un gros livre, si l'auteur a l'air d'avoir négligé une partie de ses pensées pour en laisser le mérite à son lecteur; on peut appliquer ici ce vers de Marmontel :

Donne à la pauvreté l'air de l'aisance honnête.

Le père Bridène, étant à la tête d'une procession, prononça une grande exhortation sur la brièveté de la vie, et finit par dire à la multitude qui le suivoit : Je vais vous ramener chacun chez vous, et il les conduisit dans un cimetière.

Quand on veut plaire il faut avoir l'air libre, naturel et caressant, et même noblement familier, pourvu que la distance des rangs ne soit pas trop grande ; cependant la décente familiarité d'une femme honore toujours les hommes, car elle suppose l'estime et la confiance.

On peut bien ne pas rechercher la société ; mais quand les circonstances appellent au sacrifice de son amour-propre ou de sa convenance, il faut le faire avec empressement. Madame de Marchais comble de politesses les

personnes qui l'incommodent, ou qui lui font des demandes désagréables.

La curiosité de l'homme le rend barbare. Pour graduer la chaleur on s'est permis de plonger le thermomètre dans le corps d'un animal vivant; c'est ainsi qu'on veut connoître les nuances qui sont l'ouvrage de la douce nature, sans être arrêté par l'excès de la douleur qui est notre ouvrage.

Il faut être toujours attentif dans la conversation : si les choses nous sont inconnues, nous nous instruirons en les écoutant; si elles nous sont connues, nous les apprendrons mieux encore.

La grande attention recueille plus d'idées que nous ne le croyons nous-mêmes ; souvent, après avoir bien

écouté, nous nous persuadons encore que nos notions sont restées confuses; et cependant si nous essayons de parler ou d'écrire sur ce qui nous sembloit encore dans l'obscurité, les fils se démêlent insensiblement, nous retrouvons ceux que nous croyions égarés; et la raison achève l'ouvrage en remplissant le vuide des intermédiaires.

Tout ce qui est romanesque est faux et maniéré; mais toute nature exagérée, agrandie, embellie au-delà de ce qu'elle nous présente dans les individus les plus parfaits, n'est pas romanesque. La différence de l'Iliade à un roman est celle de ce monde tel qu'il est à un monde tout semblable, mais où les êtres, et par conséquent les phénomènes physiques et moraux, seroient beaucoup plus grands; moyen sûr d'exciter l'admiration.

Le père Duplessis prêchoit sur le

jugement dernier ; il représenta le souverain juge faisant paroître tous les coupables devant son tribunal ; et s'adressant à un avare : Qui êtes-vous? Je suis un homme que vous aviez comblé de biens, et qui a refusé le salaire à ceux qui me donnoient leur tems et leur vie ; il continue, et s'adresse de même à un prodigue, à un voluptueux, etc. ; enfin il dit : Et vous, qui êtes-vous? et alors levant son bonnet qui couvroit ses cheveux blancs, et se précipitant à genoux : Je suis le père Duplessis, que vous aviez chargé de prêcher votre parole, et qui n'ai pas tonné, comme je le devois, contre les vicieux ; j'ai fait acception des personnes : grace ! grace ! que cette assemblée me l'obtienne ; priez tous pour le malheureux pécheur : et toute l'assemblée fondit en larmes à ce beau mouvement.

Un conte n'intéresse pas seulement

par le fond, mais aussi par les rapports avec les personnes qui le contentent; c'est pour cela qu'il faut le rendre plus piquant en raison de la distance des tems, des lieux, et des hommes. Il faut toujours peindre, afin de fixer l'attention, et ne jamais se permettre un récit qui n'ait d'autre intérêt que celui de nous être arrivé. Rire au commencement est une sottise; l'on doit se laisser entraîner à la gaieté par les choses à mesure qu'on les dit: car, si l'on reste sérieux, les autres s'apperçoivent d'abord qu'on a le dessein de faire effet. Notre gaieté doit se communiquer naturellement; nous sommes dans le parterre comme ceux qui nous écoutent; c'est leur bonne humeur qui augmente la nôtre; rire le premier, c'est exprimer indirectement et tacitement cette phrase connue: *Je vais vous faire rire.* Le précepte d'être sérieux quand on dit un bon mot est cependant fort juste,

quand on l'applique bien ; car un bon mot est votre ouvrage ; il ne faut pas s'en applaudir : mais quand vous riez en faisant un conte, vous avez l'air de rire d'un fait, et non de vos gentillesses.

Rousseau dit : Le jugement finit où le goût commence.

C'est une grande foiblesse d'esprit de ne pas savoir se rendre maître de ses pensées. Si l'on ne les domine pas quand elles s'écartent, elles prennent ensuite l'habitude de l'indocilité.

M. de Choiseul voloit au-devant de la pensée des autres ; c'étoit une attention continuelle aux moindres choses avec l'air de l'intérêt et du plaisir. Cette attention produisoit la mémoire ; il se rappeloit tous les détails qui vous concernoient, et sa physionomie exprimoit sans cesse le

plaisir qu'il trouvoit à vous écouter, et une sorte d'avidité pour vos moindres paroles.

On disoit de madame la princesse Charlotte : Elle a plus d'esprit qu'elle n'en peut avoir.

Quand on prononce deux syllabes sourdes, comme *je ne*, il faut toujours s'arrêter sur la première, et mettre un intervalle avant la seconde, afin que ces deux mots sourds ne se succèdent pas sans interruption.

Souvent par une politique bien contraire à celle des conteurs et des menteurs, il faut cacher qu'une histoire nous soit arrivée pour y jeter de l'intérêt.

Il est une espèce de lecteurs qui ont un goût décidé pour certaines

idées et certains ouvrages, et qui s'ennuient de tous les autres : toutes les fois qu'ils rencontrent une pensée ou un fait analogue à l'objet de leur préférence, leur mémoire n'a pas besoin d'effort, et l'idée va se classer d'elle-même dans sa place pour n'en sortir jamais; elle s'y grave comme un sentiment, mais elle n'y change pas de nature; elle agrandit leur esprit sans l'augmenter ou le renouveler. Il ne faut attendre de ce genre d'esprit ni beaucoup de profondeur, ni beaucoup d'étendue; mais cependant ils sont quelque chose par eux-mêmes : les idées des autres ne changent point les leurs, car ils ne les adoptent que lorsqu'elles leur conviennent parfaitement. On voudroit inutilement les plier à des goûts qui leur sont étrangers; le tems qu'ils y emploieroient seroit entièrement perdu : il faut qu'ils ne fassent ja-

mais que les lectures qui les intéressent; la variété seroit pour eux du dégoût et de l'ennui.

M. Necker admet toutes les idées indifféremment par aggrégation comme on le dit en chimie, mais il ne reçoit rien comme on le lui donne : la pensée des autres fermente dans son esprit; et, quand il l'a décomposée, il se l'assimile absolument.

La liberté de Genève a des cheveux blancs; elle n'est ni jeune ni étourdie comme celle de France; son maintien est grave et sa démarche assurée. Les magistrats nous donnent continuellement le spectacle du sacrifice de la vie particulière à la vie publique; nous voyons préparer sans cesse tous les fils qui, réunis ensuite, enchaînent le crime, le vice, et même le moindre désordre : tout le monde n'est pas d'accord; mais c'est un petit

ménage où le mari et la femme se grondent sans se séparer jamais, ni se distraire de leurs intérêts communs.

Les ouvrages de M. Thomas sont tous des contrats passés avec la vertu, qui valent mieux que le Contrat social : car je croirai toujours que les devoirs doivent précéder les droits : et l'ordre contraire, en plaçant les droits avant les devoirs, pourra bien mettre aussi dans les vertus les zéro avant les chiffres.

La vie humaine, dit M. de Buffon, étendue autant qu'elle peut l'être par l'histoire, n'est qu'un seul fait dans l'histoire des faits de la Divinité.

La vie de M. Thomas par M. de Leyre n'est peut-être pas telle que le cœur de son amie et de sa sœur auroit pu la dicter, mais elle est bien

faite à beaucoup d'égards; c'est une statue ressemblante, dont le public, s'il aimoit la vertu, devroit être le Pygmalion.

Chacun ici (à Genève) parle de Voltaire; on tient même de lui une sorte d'esprit de tradition très-différent de celui qu'on a retenu à Paris. Voltaire étoit moins contraint à Ferney; il n'y voyoit la renommée qu'à deux cents lieues de distance, et il se trouvoit plus libre avec elle.

Nous sommes gâtés, disoit M. Thomas; nous ne pouvons plus souffrir que les termes nobles. Il existe cependant un art de mettre les termes simples ou familiers au milieu d'expressions et d'idées nobles; cet art produit quelquefois des effets remarquables : car il semble nous rapprocher des grandes choses, et les adapter à nous; trop de noblesse paroît les

tenir dans l'éloignement, un mot simple les met à notre niveau. Il disoit encore que Molière et la Bruyère avoient avancé et perfectionné la langue familière des gens du monde; Racine, Corneille, et Bossuet, ont de même perfectionné et embelli la langue noble; on ne lit jamais ces auteurs sans rencontrer une réunion de mots que personne n'avoit encore hasardés, et qui ajoutent à l'énergie de la langue

Une éternelle enfance:
Indigne également de vivre et de mourir,
Et s'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée, etc.

On ne peut ouvrir Buffon sans y trouver des choses de ce genre. Fénélon a perfectionné le style, mais non la langue; il a fait un usage harmonieux d'un assemblage de mots et de phrases connues.

Le grand défaut de l'article du Rossignol, fait par M. Gueneau de Montbelliard, c'est que ce qu'il en dit convient mieux à un musicien qu'à un oiseau. Comparez l'article de la Fauvette, fait par M. de Buffon, ce dernier est beaucoup plus court; car on a moins à dire sur un oiseau que sur un homme, mais tous les traits sont charmans. M. de Buffon nous donne pour le petit oiseau un intérêt continuel; il nous rappelle sans cesse à l'homme, en nous faisant regretter de n'avoir pas les mœurs des oiseaux; mais, dans M. Gueneau, nous ne voyons que l'homme dans l'oiseau; ce n'est plus un rapport, c'est la chose; et alors l'allégorie est fastidieuse.

Le talent vaut mieux que l'esprit; et cependant le talent ne supplée pas à l'esprit, et l'esprit supplée au ta-

lent ; l'esprit prend toutes les formes, mais il est toujours inférieur.

On a regardé la politesse comme une servitude ; et son origine au contraire se trouve dans les ménagemens de la force pour la foiblesse, pour la vieillesse, pour les femmes, pour les enfans, etc. La politesse est conforme à ce principe d'égalité dont on nous parle si souvent ; elle est le rempart de ceux qui ne peuvent passe défendre, et c'est même ce qui en fait l'éloge et le mérite.

L'homme le plus pauvre en société est toujours dans un état fort préférable à celui du sauvage ; et cette observation suffit pour prouver les avantages de la société, malgré tous les inconvéniens qu'elle entraîne. L'indigent paroîtroit un riche environné de luxe, si on le comparoit au

sauvage, ou même au pauvre dans l'anarchie.

Madame de Maintenon, étant à Fontainebleau, regardoit en revenant des carpes qu'on avoit mises dans de l'eau claire : *Ces pauvres carpes*, dit-elle, *sont bien maigres; elles regrettent leur boue.*

Deux beaux vers de M. Lebrun :

Respectez la vertu, la pudeur, et l'absence....
L'histoire inexorable exhumera les rois.

Tout homme sage doit savoir le comment et le pourquoi de ce qu'il fait sur quelque sujet que ce puisse être.

Il faut, dans le traitement des maladies morales et physiques, la même unité que dans un poème épique.

L'opéra de Nina a fait une grande impression ; le mérite de l'auteur et

de l'acteur est d'être toujours naturels dans une nature inconnue pour le spectateur, et que cependant il ne peut méconnoître. Il se dit : C'est elle, sans l'avoir vue ; enfin l'auteur et l'acteur ont imaginé, comme s'ils s'étoient concertés, un caractère parfaitement conséquent dans la folie qui est une inconséquence, et le développement de toutes les qualités morales dans l'absence de la raison.

L'archiduc gouverneur de Milan, que nous avons vu à Saint-Ouën, a une figure très-agréable : son air n'est ni allemand, ni français, ni italien, et c'est un mérite ; car, quand on désigne quelqu'un par sa nation, c'est presque toujours les défauts qu'on veut indiquer.

On communique plus aisément ce que l'on sent, qu'on ne persuade ce que l'on pense.

Deux auteurs peuvent se rencontrer dans le vrai, et jamais dans le faux; le vrai est dans une seule ligne, le faux peut s'écarter dans un millier de lignes.

On peut et on doit se répéter souvent quand on écrit, mais jamais quand on parle; car l'attention du lecteur est beaucoup plus distraite que celle de l'auditeur de conversation.

Tous les sujets, quelque arides qu'ils paroissent, sont susceptibles de chaleur, c'est-à-dire d'être rapprochés de nous; car c'est ainsi que le monde a été mis en rapport avec nous dans tous ses points; et voilà l'origine des sciences et leur véritable définition. Les animaux sembloient être les plus éloignés de nous, et l'art de M. de Buffon a été de les en rapprocher sans cesse.

Les livres sont comme les voyages; on fait sans peine une route longue et stérile pour arriver à un objet nouveau et inconnu : mais je dirois volontiers, ajoutoit M. Dubucq, à un livre qui ne m'apprendroit rien, ce que dit une jeune personne à son amant dans le temple de Gnide ; cet amant lui conte ce qu'il a appris en ville : *Eh! mon ami, si tu n'as rien à me dire, laisse-moi parler.*

On acquiert beaucoup plus en méditant qu'en lisant ; et il ne faut lire que pour se préparer à penser.

La lumière en style est à-peu-près comme la lumière en physique ; quand elle éclaire, elle échauffe : réunissez plusieurs rayons, et vous produisez la chaleur.

Souvent la nature des vérités inconnues est telle que les plus grands

génies ne peuvent les découvrir par la chaîne directe de leurs idées ; mais ils en sont frappés tout d'un coup par vingt rapports qui se montrent à-la-fois, et que les hommes médiocres n'apperçoivent point.

La plus grande pauvreté est celle des riches.

M. Thomas dit que, quand il a fait long-tems des vers, son imagination est plus exercée, mais qu'il se sent moins capable de penser profondément ; l'attention qu'il a donnée au mécanisme du vers a diminué la faculté d'enchaîner ses idées, *et vice versâ.*

M. de Tolendal disoit, en plaidant contre M. d'Éprémesnil : Quoi ! monsieur, vous voulez inspirer de la compassion pour quelques propos fâcheux qu'on a tenus contre votre oncle, tan-

dis que je parois ici tout couvert du sang de mon père ! Ah ! renoncez à inspirer de la pitié par-tout où je me trouverai.

M. de Buffon disoit : A mon âge, je compte les heures, comme autrefois je comptois les jours.

Cicéron étend prodigieusement une pensée. Sénèque présente la même pensée de dix manières différentes. Tacite n'est neuf que par la forme ; il rassemble dans deux lignes ce qui auroit coûté une page à tout autre.

L'affliction ne change pas autant l'humeur que les contrariétés ; l'affliction nous humilie, les contrariétés excitent notre orgueil.

Dans la première jeunesse, on s'enivre des douceurs du présent et

de l'espérance de l'avenir : dans la vieillesse, on s'afflige du présent et des craintes de l'avenir, à moins qu'on ne porte sa pensée vers un autre univers.

Ayant eu des goûts extrémement différens, dans ma jeunesse, de ceux qui m'occupent à présent, j'ai peu senti les inconvéniens du passage ; il s'est fait par nuances, et j'ai toujours trouvé des remplacemens. Ainsi, lorsque je considère dans la glace mon teint flétri et mes yeux abattus, et qu'en rentrant en moi-même j'y trouve une raison plus active et plus ferme ; si le tems ne m'avoit pas ravi les objets d'une tendresse qui ne finira qu'avec ma vie, je ne saurois pas si je dois me plaindre de lui.

HOSPICE DE CHARITÉ.

« Après avoir rempli notre but, en publiant les nouveaux mélanges dont cette édition est composée, on nous permettra, nous l'espérons, de consacrer dans le même recueil une dernière pensée de madame Necker, et la plus remarquable de toutes, puisqu'elle a été convertie en action. Nous voulons parler de l'établissement de charité dont elle fut la fondatrice sous l'autorité et par les ordres du roi, et qu'elle a dirigé pendant dix ans. Cet établissement, qui devint en peu de tems un modèle de soins et d'économie, mérita de servir d'exemple à tous les hôpitaux, et on crut nécessaire de faire connoître, chaque année, les états de dépense, les détails de l'organisation intérieure

et les amendemens successifs introduits par l'expérience. Chacun des comptes rendus étoit précédé d'une courte introduction, parfaitement appropriée au sujet, et en même tems assez bien écrite pour être remarquée encore par la forme et par le style. Nous nous croyons donc doublement autorisés à joindre aux mélanges, extraits des manuscrits de madame Necker, l'introduction du premier Compte en 1780, et l'introduction des deux derniers en 1788 et 1789.

«Madame Necker quittoit avec empressement les plus attrayantes occupations de l'esprit pour remplir les devoirs qu'elle s'étoit imposés, et l'imagination brillante dont elle avoit été douée ne lui présenta jamais aucun tableau qui pût distraire ses regards des maux de l'humanité en général, et plus particulièrement des souffrances auxquelles elle pouvoit seule apporter un adoucissement.»

INTRODUCTION

Au premier compte rendu de l'Hospice de Charité, en 1780.

Le tems, par une gradation insensible, introduit et consacre des abus dans les meilleures institutions ; les hôpitaux même n'ont pu échapper à cette loi générale, et ces monumens d'humanité sont devenus, en plusieurs endroits, des monumens d'indifférence, et presque de barbarie. N'est-il donc pas nécessaire, ou du moins n'est-il pas utile de travailler à une réforme, et de chercher à établir dans les maisons de charité plus d'ordre et d'économie? Peut-on voir, sans être ému de compassion, des hommes entassés dans un même lit, abandonnés à une mal-propreté qui

révolte les sens les plus grossiers, et contraints à respirer un air corrompu qui détruit l'effet de tous les remèdes? Non, sans doute, et toutes les ames sensibles desirent avec ardeur de soulager ces infortunés; mais s'être assuré des inconvéniens d'une institution, ce n'est pas avoir prouvé qu'on peut en faire une meilleure. Les plus beaux projets sont souvent impraticables, et les calculs les plus exacts en spéculation varient dans l'expérience. Pour jeter donc quelques lumières sur des questions souvent agitées et jamais résolues, et pour mieux connoître la dépense des hôpitaux et le genre de soins qu'ils exigent, on a entrepris, par ordre de sa majesté, de faire l'essai d'un petit hôpital de 120 malades, seuls dans un lit, soignés avec la plus grande propreté et avec toutes les attentions nécessaires à leur rétablissement: placés dans des salles bien aérées, sans odeur, sans bruit;

servis par des sœurs de la Charité, et par un médecin et un chirurgien logés dans la maison, et consacrés à cette seule occupation; nourris avec les alimens les plus salutaires, et traités avec les drogues les mieux choisies. On a rempli toutes ces conditions d'une manière satisfaisante; et, après une épreuve de plus d'une année, l'on s'est convaincu que la journée d'un malade coûte un peu moins de dix-sept sous; et ce résultat a été tiré en réunissant la dépense propre des malades, la nourriture et l'entretien des sœurs, la nourriture et les gages des domestiques, les appointemens du chapelain, les achats de linge neuf, et toutes les dépenses possibles, prévues et imprévues, et en divisant cette addition par les seules journées des malades. Pour constater la vérité de ce fait, et donner en même tems plus de facilités à ceux qui voudroient former à l'avenir de pareilles insti-

tutions, ou de plus considérables, on n'a pas craint d'exprimer et de réunir les détails les plus minutieux, en faisant connoître, non seulement toutes les règles observées pour parvenir à ce double but d'humanité et d'économie, mais encore en déclarant le prix des denrées, en désignant le nom et la demeure des fournisseurs, et en imprimant la copie exacte de tous les comptes, tels qu'ils ont été signés et acquittés mois par mois et jour par jour. Cette dépense, d'environ dix-sept sous pour un malade, bien soigné et seul dans un lit, ne peut être comparée sans une sorte d'étonnement à celle qui se fait dans quelques hôpitaux pour un pauvre confondu avec cinq ou six autres, quoique ces hôpitaux soient également conduits par des vues très-charitables.

On observera encore que les malades se sont succédés beaucoup plus rapidement à l'hospice de Charité que

dans tous autres établissemens du même genre : ce qu'on peut attribuer, soit à la pureté de l'air, soit à des soins d'autant plus efficaces qu'ils sont toujours proportionnés à l'étendue des devoirs, soit enfin à l'observation de la règle, qui ne permet pas de garder personne au-delà du terme de son entière guérison ; et c'est sans doute aussi par ces raisons essentielles que cet hospice, qui n'a que cent vingt lits, a suffi jusqu'à présent à tous les pauvres malades de Saint-Sulpice et du Gros-Caillou ; quoiqu'on ait reçu, sans distinction, toutes les personnes qui apportoient un certificat de pauvreté, et qu'on se soit bien apperçu que le bon ordre de cette maison y attiroit souvent des malades d'un état supérieur à celui des indigens qui prennent l'Hôtel-Dieu pour refuge.

Après avoir ainsi réuni dans l'Hospice de charité tous les secours qui

peuvent dépendre du zèle, et des soins, après en avoir rendu compte, c'est maintenant à des bouches plus éloquentes qu'il faut remettre la cause des pauvres, et qu'il appartient de la plaider. Puissent-elles vaincre les préjugés et les obstacles qui s'opposent toujours aux projets d'une bienfaisance éclairée! et si, dans des vues aussi pures, il est permis de faire un retour sur son propre bonheur, puissent les personnes qui ont conduit cette entreprise échapper à la douleur de voir s'évanouir les espérances qui les ont animées, et que le pauvre, soulagé et soigné dans tous les asyles de la misère, ne regarde jamais cet hospice sans bénir le souverain qui le fonda, et sans donner une larme au souvenir de ceux qui le dirigèrent.

INTRODUCTION

aux deux derniers comptes.

(Année 1789.)

Nous avons imprimé successivement, pendant le cours d'une administration de dix années, les tableaux détaillés de notre dépense, et nos principales observations sur les moyens de perfectionner les hôpitaux, et d'en supprimer les abus. La forme particulière et régulière de nos comptes étant actuellement bien connue, et plusieurs maisons de charité l'ayant adoptée, on se bornera désormais à publier un simple résultat, qui mettra en évidence l'usage motivé de nos revenus, et des plus légères sommes que nous aurons reçues d'ailleurs; c'est un devoir qu'on ne se permettra jamais de négliger.

L'hospice fut fondé dans l'origine pour montrer la possibilité de soigner les malades seuls dans un lit avec toutes les attentions de la plus tendre humanité, et sans excéder un prix déterminé : le gouvernement se proposoit alors de travailler à la réforme des hôpitaux ; et dans ce dessein il cherchoit à se procurer des bases positives, et non probables et idéales. Le tems et les circonstances n'ont pas permis de recueillir tout le fruit qu'on attendoit de cette expérience ; mais nous osons nous promettre davantage de l'avenir, et du moins notre travail pourra contribuer à rectifier quelques erreurs nuisibles, et à donner quelques instructions véritablement utiles. C'est dans cette espérance que nous faisons déposer à l'hospice même les exemplaires qui nous restent de nos comptes précédens ; ils y seront vendus au profit des pauvres : mais les personnes attachées

aux hôpitaux et les administrateurs recevront la collection gratis.

L'intervalle qui s'est écoulé depuis l'établissement de l'hospice de charité suffit pour constater les vérités dont on vouloit avoir la preuve. Nous ne chercherons donc plus dans cette maison en particulier des rapprochemens directs, et des instructions expresses pour d'autres institutions du même genre, et nous nous flattons que l'hospice de charité ne cessera point d'être un exemple en cessant d'être un modèle. Cette distinction n'est pas superflue; car premièrement un but différent exige nécessairement une exécution un peu différente, et, en second lieu, il faut dans l'entreprise que nous avions formée d'abord une immutabilité que l'action nécessaire du tems rend absolument impossible; il suffit en effet de quelques changemens dans les principaux offices de la maison, pour

que certaines dépenses subissent une variation momentanée, d'où il résulteroit que les comptes de l'année pourroient présenter des fautes à corriger, et non des règles à suivre. Nous croyons donc devoir fixer et conclure en quelque manière cet essai, mais ce n'est qu'après dix ans d'une exactitude persévérante et inébranlable, pendant lesquels il ne s'est pas introduit la moindre négligence dans l'ordre et l'économie, ni le moindre relâchement dans les soins que peut inspirer la compassion la plus active et la plus éclairée ; et nous osons assurer que l'hospice de charité a rassemblé jusqu'à présent tous les moyens de soulager les malades, autant qu'on le peut du moins, sans s'écarter des bornes prescrites aux établissemens de ce genre : car le ménagement de la fortune publique modère nécessairement les recher-

ches de la sensibilité. Ainsi les hôpitaux auront toujours le vice indestructible de réunir plusieurs lits dans une même salle, ce qui nuit également à la tranquillité des malades, et à la salubrité de l'air qu'ils respirent; et plus cette observation est douloureuse, plus elle doit nous attendrir sur le sort de cette classe d'hommes ignorans et dénués de tout, qui, jetés comme au hasard sur la terre, ne peuvent y subsister longtems sans y être accueillis et maintenus par la sollicitude attentive des riches, et des hommes instruits. Hélas! quelques adoucissemens que les cœurs sensibles tâchent d'apporter à la destinée du pauvre, des circonstances inévitables aggravent toujours pour lui le poids des misères humaines; et qui peut faire cette triste observation sans redoubler de zèle pour les indigens, et sans reconnoître

qu'ils sont l'autel vivant, destiné par un dieu de bonté à recevoir les seules offrandes et le seul hommage qui puisse atteindre jusqu'à lui?

INTRODUCTION.

Année 1790.

Après avoir administré dix ans l'hospice de charité, et donné successivement nos comptes et nos observations, nous pensions qu'il falloit cesser enfin d'entretenir le public de nos constantes précautions pour maintenir les soins, l'ordre et l'économie. Nous avions montré l'exemple, et fait imprimer les principes à côté de tous les détails d'exécution, et nous n'étions plus obligés désormais qu'à faire connoître par des chiffres l'emploi des revenus ; mais l'amitié et la reconnoissance nous engagent encore à joindre quelques lignes à nos calculs. Nous offrons cet hommage à la mémoire de l'excellente

supérieure que nous venons de perdre (1), et nous voulons en même tems prévenir de notre retraite, et rassurer sur l'avenir les amis des pauvres, qui ont daigné suivre avec intérêt l'entreprise que nous avions formée. Le sentiment de notre foiblesse nous faisoit desirer, depuis quelques années, de remettre en des mains sûres un fardeau devenu trop pesant, et nous avons cru enfin devoir obéir au terrible signal que la mort venoit de nous donner, en nous privant d'une assistance chérie. Mais nous espérons que notre démission ne changera rien à l'administration de l'hospice, où l'on continuera de concilier, selon l'institution, les règles d'une économie raisonnable avec les lois de la plus tendre humanité ; et nous seconderons encore, selon nos forces,

(1) La sœur Cassegrain.

le vertueux administrateur à qui nous avons confié ce précieux dépôt (1). Nous visiterons même les salles des malades, dès que nous pourrons surmonter l'effet trop pénible de nos douloureux souvenirs ; et nous regarderons comme un devoir tous les soins et tous les sentimens qui pourront contribuer à la continuation des succès de cet établissement. Nous mettrons aussi au nombre de ces devoirs le tribut de nos pleurs, que nous irons porter sur la tombe de celle dont l'ame incomparable sembloit ajouter un attrait de plus à la bienfaisance, et qui en rendoit l'exercice facile pour nous, par les secours de son zèle et de sa rare capacité : mais bientôt faisant succéder à nos regrets des pensées plus dignes encore de leur objet, nous leverons nos

(1) Le curé de Saint-Sulpice.

regards vers le ciel, et nous lui demanderons les mêmes vertus et la même récompense.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

PENSÉES ET SOUVENIRS, page 1.

Sur l'éloge de Descartes, par M. Thomas. Fragment. 45

Pensées et Souvenirs, 49

Fragment sur la Nouvelle Héloïse, 96

Pensées et Souvenirs, 109

Des livres en général, et des lectures qui conviennent à divers genres d'esprit, 150

Pensées et Souvenirs, 159

Sur le Style. Fragment. 215

Elégie sur un Cimetière de campagne, traduite de Gray, 231

Portrait de mon ami, 242
Morceau tiré de l'Ouvrage de madame Necker, sur le Divorce, 250
Pensées et Souvenirs, 262
Hospice de Charité, 299

627885